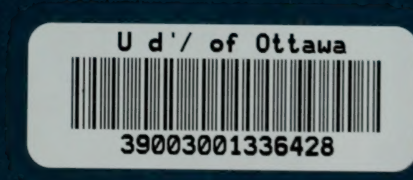
Collection Lantoine

Plutarque

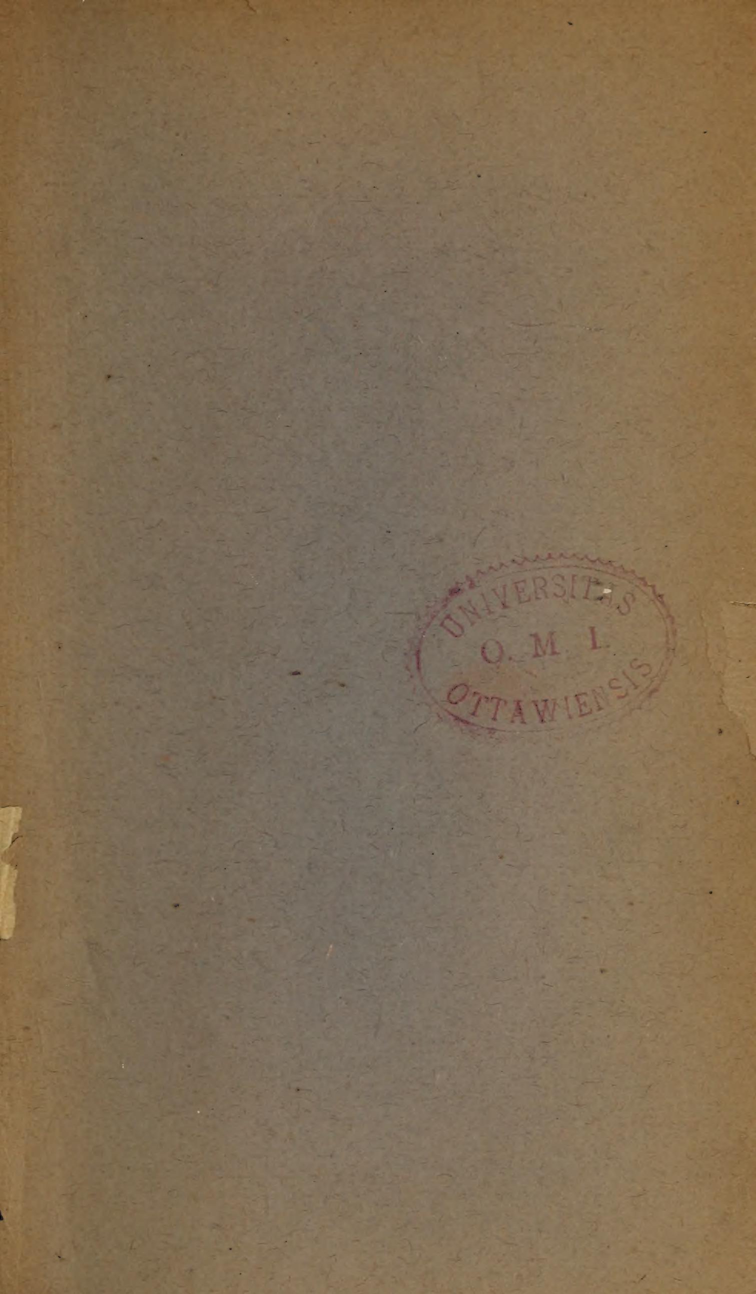
Grecs illustres

morceaux choisis

par M. Lemercier



Masson & Cie Editeurs


UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

PLUTARQUE

VIES DES GRECS ILLUSTRES

DE LA MÊME COLLECTION

Homère. *Odyssée* (Analyse et Extraits), par M. Allègre, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Homère. *Iliade* (Analyse et Extraits), par M. Allègre.

Plutarque. *Vies des Grecs illustres* (Choix), par M. Lemercier, professeur-adjoint à la Faculté des lettres de Caen.

Plutarque. *Vies des Romains illustres* (Choix), par M. Lemercier.

Hérodote (Extraits), par M. Corréard, professeur au lycée Charlemagne.

Tite-Live (Extraits), par M. H. Lantoine, secrétaire de la Faculté des lettres de Paris.

Virgile (Analyse et Extraits), par M. H. Lantoine.

Xénophon (Analyse et Extraits), par M. Victor Glachant, professeur au lycée Buffon.

Salluste, par M. H. Lantoine.

Eschyle, Sophocle, Euripide (Choix), par M. Puech, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

Eschyle, Sophocle, Euripide (Pièces choisies), par M. Puech, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

Plaute, Térence (Extraits choisis), par M. Audollent, maître de conférences à la Faculté des lettres de Clermont.

César, par M. H. Lantoine.

Aristophane. Pièces choisies, par M. Ferté, professeur au lycée Saint-Louis.

Sénèque (Extraits), par M. Legrand, agrégé de philosophie.

Cicéron. Traités, Discours, Lettres, par M. H. Lantoine.

Tacite (Extraits), par M. H. Lantoine.

---

28 707. — Paris. Imprimerie Lahure, rue de Fleurus 9.

COLLECTION LANTOINE
EXTRAITS DES CLASSIQUES GRECS ET LATINS
TRADUITS EN FRANÇAIS

PLUTARQUE

(*MORCEAUX CHOISIS*)

AVEC NOTICE, INDEX ET NOTES

PAR

M. LEMERCIER
DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN

VIES DES GRECS ILLUSTRES

PARIS
MASSON ET Cie, ÉDITEURS
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

M. Lemercier *a publié dans la même collection les* **Vies des Romains illustres** *(morceaux choisis, notices, index et notes)*.

PLUTARQUE

MORCEAUX CHOISIS

VIES DES GRECS ILLUSTRES

NOTICE

PLUTARQUE ET SES ŒUVRES

On a souvent déjà (mais toujours vainement) regretté de ne pas posséder la biographie qu'avait rédigée sur lui-même l'auteur des *Vies parallèles* des hommes illustres de la Grèce et de Rome. Plutarque est, en effet, parmi les écrivains de l'antiquité, un de ceux qui sont le moins bien connus. Ce que l'on sait de lui peut se résumer en quelques lignes. Né à Chéronée, en Béotie, dans le premier siècle de l'ère chrétienne, à une date incertaine, il eut le bonheur, après avoir connu son bisaïeul, Nicarque, et son aïeul, Lamprias, de conserver longtemps son père, dont il ne nous a pas transmis le nom. Il avait deux frères, Timon et Lamprias. Il suivit les leçons de plusieurs maîtres, principalement, à Athènes, celles du philosophe Ammonius, chez qui il se lia d'amitié avec Thémistocle, descendant du grand Thémistocle. C'est à Athènes, dans le temps même où Néron visitait le temple d'Apollon à Delphes, qu'il se familiarisa avec la philosophie de Platon (environ en 66 après J.-C.). Ses études terminées, il voyagea. Il parcourut toute la Grèce. Il alla en Égypte. Il fit même plusieurs séjours à Rome, où il semble qu'il se produisit en public : il *faisait*, comme

nous disons aujourd'hui, *des conférences*; on peut, sans doute, concevoir quel genre de sujets il traitait, en parcourant ses Œuvres Morales. Qui sait même si ce n'est pas à Rome qu'il a entrevu déjà comme un dessin de ses *Vies parallèles*, s'il n'a pas raconté à ses auditeurs latins les actions des Grecs illustres? A en croire les légendes, il aurait obtenu à Rome un succès extraordinaire, et les plus grandes faveurs lui auraient été prodiguées. Quoi qu'il en soit, revenu à Chéronée vers l'âge de 45 ans, il ne quitta plus son pays jusqu'à sa mort, qui survint très tard. Il s'y maria; sa femme s'appelait Timoxéna; ils eurent cinq enfants, quatre fils et une fille; il perdit de bonne heure cette dernière et le second de ses fils. Il reçut à Chéronée tous les honneurs et il remplit toutes les fonctions qui peuvent échoir dans une petite ville à un citoyen honnête et influent. Il fut plusieurs fois grand prêtre d'Apollon, il administra, avec un zèle aussi actif que touchant, les affaires municipales; il fut souvent appelé à rendre la justice. Et dans toutes ces situations où, comme il le dit, il se sentait « sous le pied du vain« queur », sa dignité simple et sa supériorité morale faisaient respecter en lui, non seulement le magistrat, mais le Grec en qui semblait revivre comme un souvenir du passé.

L'homme privé, en Plutarque, n'est pas moins respectable. Il faut lire, dans le beau livre de M. Gréard sur la *Morale de Plutarque*[1], l'exposé des idées de Plutarque sur la famille, sur la cité, sur la religion. Il est de toute évidence que Plutarque n'a jamais connu le christianisme : tout au plus pourrait-on dire qu'il s'en rapproche par la simplicité du cœur et par les pratiques de la vie de chaque jour.

Ses écrits se divisent en deux groupes, les Œuvres Morales, qui ne comprennent pas moins de soixante-dix traités, et les *Vies*. La première édition complète en a été

1. Paris, Hachette, 1866.

donnée en France, à Paris, en 1572, par Henri Estienne. A peu près à la même époque, paraissait la merveilleuse et célèbre traduction de Jacques Amyot. Il nous eût été agréable d'y puiser nos morceaux choisis. Mais le caractère archaïque de son style nous en a détourné.

Nous n'apprécierons pas ici les Œuvres Morales de Plutarque, dont la lecture a intéressé, instruit, charmé tant de Français depuis le seizième siècle : M. Gréard en a donné une vivante et pénétrante analyse et a porté sur l'ensemble un jugement définitif.

Voici comment M. Alfred Croiset, dans une page sobre et fine, aprécie les *Vies* : « Plutarque pourrait à la rigueur « être considéré comme un historien, car un de ses prin- « cipaux ouvrages est une série de *Biographies* des « hommes illustres de la Grèce et de Rome, et parmi « ces personnages dont il a raconté la vie se trouvent en « grand nombre des hommes d'État, des généraux, des « orateurs, dont la biographie se confond en partie avec « l'histoire générale de leur temps : cependant, même « dans ces récits, Plutarque est avant tout un moraliste. « Ce qui l'intéresse dans la vie d'un grand homme d'État, « c'est moins encore sa vie publique et le tableau de son « activité extérieure, que sa physionomie morale, pour « ainsi dire, et que les secrets ressorts de son activité. « Plutarque aime beaucoup les confidences personnelles « où le fond de l'âme se montre ; il adore les anecdotes, « les mots expressifs et profonds, les petits faits carac- « téristiques. Ses livres en fourmillent, au grand profit « et de l'historien et surtout du moraliste. Montaigne fai- « sait ses délices de Plutarque. Shakespeare en a tiré « d'admirables scènes. L'histoire aussi peut y puiser « beaucoup, mais à la condition de distinguer entre ceux « de ces récits où l'auteur s'est appuyé sur des docu- « ments dignes de foi et ceux au contraire où la légende « a trop de part. Car Plutarque n'a pas la critique rigou- « reuse du véritable historien. Il commet des erreurs « d'interprétation, il accepte ses informations de toutes

« mains, sans un contrôle suffisant, et il n'est pas exempt « de préjugés. Ses préoccupations plus morales qu'histo- « riques se montrent également dans le soin qu'il a pris « d'accoupler ses biographies deux à deux, de manière à « rapprocher un Grec et un Romain dont il fait ensuite « la comparaison : le titre exact de son ouvrage est « *Biographies parallèles*. C'est là un souci qui sent la « rhétorique et qui est fort étranger à l'histoire[1]. »

Aussi, Plutarque ne se donne-t-il jamais comme un historien dans toute la force du terme. Il se défend, au contraire, pour ne citer que cet exemple, de vouloir, dans la vie de Nicias, rivaliser avec Thucydide. Hérodote, Thucydide, Polybe, ont fait connaître les faits, les causes et les conséquences des événements, l'origine, le développement, la chute des États et des villes, les constitutions et les guerres. Plutarque peint les hommes, et ce qu'il y a d'histoire proprement dite en ses récits ne sert, pour ainsi dire, qu'à encadrer ses portraits. Mais cependant Plutarque dépasse son dessein et fait plus qu'il ne veut, et nous ne dirons pas que c'est malgré lui : pour nous bien faire connaître ses héros, il est obligé de les replacer dans leur temps, dans leur pays, dans le champ de leur activité, sur le théâtre de leurs exploits et de leurs forfaits, de leurs grandeurs ou de leurs misères. Et voilà comment, par lui, nous ne connaissons pas seulement quelques Grecs et quelques Romains, mais la Grèce, mais Rome ; comment nous pouvons suivre les destinées de la Grèce qui sort de la légende avec Thésée, déploie tout son rayonnement à l'époque de Périclès et tombe enfin avec Philopémen ; de Rome, ce repaire de bandits qui devient un conseil de rois sous le gouvernement du Sénat, menace de sombrer dans les guerres civiles, puis, après les règnes de Tibère, de Caligula, de Néron, peut, sous les Antonins, se croire, pour l'éternité, la capitale du monde. Quel tableau ! et

1. *Premières leçons d'histoire littéraire*, p. 59. Paris, G. Masson, 1884.

c'est celui que Plutarque déroule sous nos yeux. Quelle ressemblance aussi entre la Grèce et Rome! Et quel contraste final! La Grèce asservie, Rome triomphante! Nul doute que l'âme de Plutarque n'ait été frappée de ce contraste. Cette comparaison attristante l'a poussé, lui, le vaincu, à se rejeter, d'un cœur plus fidèle et plus pitoyable, vers sa patrie, vers Athènes, Sparte, Thèbes, vers sa petite Chéronée « qu'il ne veut plus quitter, « dit-il[1], de peur de la rendre plus petite encore. » Et c'est avec amour qu'il évoque les grands hommes du passé, et qu'il dit aux Romains : « Voici les nôtres! « voici les vôtres! Vous avez Cicéron, nous avons Démos- « thène. Alexandre passe César. Et que pouvez-vous « opposer à notre Périclès, lui qui pouvait dire en mou- « rant : « Je n'ai fait prendre le deuil à aucun Athénien ! » Plutarque ne sacrifie pas la Grèce aux prétentions de l'orgueil romain. Mais il n'en estime, il n'en admire pas moins Rome et son œuvre. Peut-être qu'au fond il sent que Rome n'a conquis le monde que parce que le Sénat a su d'abord faire une seule nation des nombreux peuples de l'Italie. Il paraît, néanmoins, s'être plu surtout à raconter les divisions et les terribles luttes intestines des Romains, les Gracques, Sylla, Marius, César, comme si ce spectacle le consolait des déchirements de la Grèce.

Sans pousser plus loin cette rapide étude, nous nous bornerons à recommander à notre jeunesse la lecture d'une œuvre aussi attrayante qu'elle est saine. Nul écrivain n'est plus propre que le moraliste de Chéronée à former de bons esprits et de braves cœurs[2].

1. Vie de Démosthène, II.

2. La traduction reproduite ici est celle de *Ricard* (1741-1803), publiée dans le *Panthéon littéraire* (Paris, Desrez, 1837). Nous n'y avons fait que des changements très légers. — Quant aux Morceaux choisis eux-mêmes, ils se suivent dans l'ordre chronologique.

THÉSÉE

NAISSANCE DE THESÉE

Thésée remontait par son père à Érechthée et à ces premiers habitants de l'Attique qu'on appelait Autochtones[1]. Du côté de sa mère, il descendait de Pélops, le plus puissant des rois du Péloponnèse, moins encore par ses richesses que par le nombre de ses enfants. Il maria plusieurs de ses filles aux plus grands princes du pays et procura à ses fils des gouvernements considérables en divers endroits de la Grèce. Pitthéus, l'un d'eux, aïeul maternel de Thésée, fonda la petite ville de Trézène. Il passait pour l'homme le plus sage et le plus instruit de son temps. Le mérite de cette sagesse consistait en sentences de morale du genre de celles qui ont tant fait estimer le poème d'Hésiode sur les Ouvrages et les Jours, où l'on trouve la maxime suivante qu'on dit être de Pitthéus :

Tiens prêt pour ton ami le prix de son service.

Du moins le philosophe Aristote la lui attribue : et Euripide, en appelant Hippolyte[2] le disciple du saint Pitthéus, nous montre la haute opinion qu'on avait de ce prince. Égée, qui désirait d'avoir des enfants, étant allé consulter Apollon, la Pythie lui rendit un oracle dont il ne put démêler le sens ; il s'en fut donc à Trézène[3], et fit

1. Nés de la terre.
2. Hippolyte est le titre d'une tragédie d'Euripide.
3. Ville du Péloponnèse.

part à Pitthéus de cet oracle, qui était conçu en ces termes :

Grand prince dont la gloire égale la vertu,
Avant que dans ses murs Athènes t'ait reçu,
Tu ne délieras point le pied qui sort de l'outre.

On ne sait pas comment Pitthéus entendit l'oracle; mais, soit persuasion, soit adresse, il fit si bien qu'Aethra sa fille épousa Égée, qui lui laissa en partant une épée et des souliers qu'il cacha sous une grande pierre, assez creuse pour contenir ce dépôt. Il ne communiqua son secret qu'à Aethra seule, et lui recommanda, si elle avait un fils qui, parvenu à l'âge viril, fût assez fort pour lever la pierre et prendre ce qu'il y avait déposé, de le lui envoyer avec ces signes de reconnaissance, sans en rien dire à personne, et le plus secrètement qu'il lui serait possible; car il craignait les Pallantides qui, au nombre de cinquante frères, lui dressaient des embûches et le méprisaient parce qu'il n'avait point d'enfants. Ces mesures prises, il s'en alla.

Aethra mit au monde un fils qui, selon les uns, fut nommé Thésée aussitôt après sa naissance, à cause des signes que son père avait posés[1] sous la pierre; suivant d'autres, il ne reçut ce nom qu'à Athènes, après qu'Égée l'eut reconnu pour son fils.

ÉGÉE RECONNAIT THÉSÉE

Il arriva, dit-on, à Athènes, le 8 du mois Cronius, appelé aujourd'hui Hécatombéon. Il trouva la ville pleine de troubles et de divisions; et le palais d'Égée, en particulier, était dans le plus grand désordre. Médée, qui

1. Du verbe τίθημι, fut. θήσω, je pose.

s'était enfuie de Corinthe à Athènes, n'eut pas plus tôt vu Thésée que, pénétrant ses desseins, elle voulut le prévenir avant qu'Égée eût le temps de le reconnaître. Comme les dissensions dont la ville était remplie faisaient tout craindre à un prince affaibli par les années, elle lui persuada d'empoisonner ce jeune homme dans un repas auquel il devait le convier comme étranger. Thésée fut invité : en arrivant à table, il ne jugea pas à propos de se faire connaître tout de suite ; mais, afin de donner à son père un premier moyen de le reconnaître, quand on eut servi, il tira son couteau comme pour couper les viandes, et en même temps il laissa voir son épée. Égée, l'ayant aussitôt reconnue, renverse la coupe où était le poison, fait plusieurs questions à Thésée, et, sur ses réponses, il l'embrasse, convoque à l'heure même l'assemblée du peuple et reconnaît son fils devant les Athéniens, qui, informés déjà de ses exploits, le reçurent avec plaisir.

THÉSÉE TUE LE MINOTAURE

Peu de temps après, les députés de Minos vinrent de Crète à Athènes demander, pour la troisième fois, le tribut qu'on lui payait. Androgée, son fils, ayant été tué en trahison dans l'Attique, Minos déclara la guerre aux Athéniens, entra dans leurs terres et mit tout à feu et à sang. Les dieux eux-mêmes frappèrent l'Attique de peste, de stérilité et de sécheresse, au point que les rivières tarirent. Les Athéniens consultèrent l'oracle d'Apollon, qui leur répondit que la colère des dieux ne s'apaiserait et qu'ils ne feraient cesser tous ces fléaux qu'après qu'on aurait satisfait Minos. Ils lui envoyèrent donc des ambassadeurs pour le supplier de leur accorder la paix. Il y

consentit, à condition que, pendant neuf ans, les Athéniens lui payeraient un tribut de sept jeunes garçons et d'autant de jeunes filles.

Lorsque le temps de payer le troisième tribut arriva, Thésée s'offrit volontairement pour aller en Crète, sans avoir été désigné par le sort [1]. Les Athéniens admirèrent sa grandeur d'âme, et cette popularité leur inspira la plus vive affection pour lui. Égée, au contraire, employa les prières et les instances les plus fortes pour l'en détourner; mais, le voyant inébranlable et inflexible à tout, il désigna les autres enfants par la voie du sort. Auparavant, comme il n'y avait pour ces enfants aucun espoir de salut, le vaisseau qui les emportait était garni d'une voile noire, pour montrer qu'ils allaient à une mort certaine. Mais, alors, Thésée ayant assuré et rempli de confiance son père par les promesses qu'il lui fit de dompter le Minotaure, Égée donna au pilote une autre voile, blanche, avec ordre de la mettre au retour, si son fils était sauvé; sinon, de revenir avec la voile noire, qui lui apprendrait d'avance son malheur.

Plusieurs historiens, d'accord en cela avec les poètes, disent que, lorsqu'il fut arrivé en Crète, Ariadne, qui avait conçu pour lui de l'amour, lui donna un peloton de fil et lui enseigna le moyen de se tirer des détours du labyrinthe [2]; qu'avec ce secours il tua le Minotaure, et put se rembarquer sur-le-champ, emmenant avec lui Ariadne et les jeunes enfants qu'il avait conduits en Crète.

Quand ils furent près de l'Attique, Thésée et son pilote, transportés de joie, oublièrent de mettre la voile blanche qui devait être pour Égée le signe de leur heureux retour. Ce prince, qui crut son fils mort, se précipita

1. Les victimes destinées au Minotaure étaient tirées au sort parmi toute la jeunesse d'Athènes.

2. Le labyrinthe, retraite du Minotaure, avait été construit par Dédale.

du haut d'un rocher et se tua. Cependant Thésée, étant entré dans le port de Phalères, s'acquitta d'abord des sacrifices qu'il avait voués aux dieux en partant; ensuite, il envoya un héraut à la ville, pour y porter à son père la nouvelle de son arrivée. Le héraut trouva sur son chemin un grand nombre de citoyens qui déploraient la mort du roi; mais beaucoup d'autres le reçurent, comme il était naturel, avec de grandes démonstrations de joie, et lui présentèrent des couronnes pour l'heureuse nouvelle qu'il leur apportait. Il accepta les couronnes; mais, au lieu de les mettre sur sa tête, il en entoura son caducée. Il retourna tout de suite au port; et, comme Thésée n'avait pas encore achevé le sacrifice, il se tint en dehors du temple, afin de ne pas le troubler. Quand les libations furent faites, il lui annonça la mort de son père. A cette nouvelle, Thésée et toute sa suite montèrent précipitamment à la ville, en gémissant et poussant de grands cris. De là vient qu'encore aujourd'hui, dans la fête des Oschophories[1], on ne couronne pas le héraut, mais seulement son caducée; et qu'après les libations, toute l'assemblée s'écrie : « Eleleu! iou! iou! » Le premier cri est celui des gens qui se hâtent et qui sont dans la joie; le second marque l'étonnement et le trouble.

THÉSÉE LÉGISLATEUR[2].

Après la mort d'Égée, Thésée exécuta une entreprise aussi importante que merveilleuse. Il réunit en un seul corps tous les habitants de l'Attique, et n'en forma qu'une même cité. Dispersés auparavant en plusieurs bourgs, il

1. La fête des *porte-rameaux*

2. En résumé, le nom de Thésée symbolise l'avènement de la démocratie à Athènes.

était difficile de les assembler pour délibérer sur les affaires publiques : souvent même ils étaient en dissension les uns contre les autres et se faisaient la guerre. Thésée parcourut lui-même les bourgs et les familles pour leur proposer son plan et le leur faire agréer. Les simples citoyens et les pauvres l'adoptèrent sans balancer. Pour déterminer les hommes les plus puissants, il leur promit un gouvernement sans roi et purement démocratique, dans lequel, ne se réservant que l'intendance de la guerre et l'exécution des lois, il mettait dans tout le reste une entière égalité entre les citoyens. Il fit abattre dans chaque bourg les prytanées[1] et les maisons de conseil, cassa tous les magistrats, bâtit un prytanée et un palais commun dans le lieu où ils sont encore aujourd'hui, donna à la ville et à la citadelle le nom d'Athènes, et établit une fête pour tout le peuple sous le nom de Panathénées[2]. Ces fêtes étaient accompagnées de sacrifices. Il abdiqua ensuite la royauté, comme il avait promis, et s'occupa de régler sa république.

Afin de peupler sa ville, il appela les étrangers à tous les droits des citoyens. Mais comme cette multitude, qui accourait de toutes parts et qu'il admettait indistinctement, eût infailliblement porté le désordre et la confusion dans sa république, il la divisa en trois classes : il comprit les nobles[3] dans la première, les laboureurs et les artisans dans les deux autres. Il confia à la noblesse tout ce qui regardait le culte des dieux, leur donna toutes les magistratures, les chargea d'interpréter les lois et de régler tout ce qui avait rapport à la religion. Cette division mit à peu près l'égalité entre les trois classes. Les nobles l'emportaient par les honneurs, les laboureurs

1. Lieux des séances des conseils communaux.
2. En l'honneur de Minerve = Pallas Athéna.
3. Les Eupatrides.

par l'utilité de leur profession, et les artisans par leur nombre. Thésée est, suivant Aristote, le premier qui ait incliné vers le gouvernement populaire, et qui se soit démis volontairement de la royauté.

CULTE DE THÉSÉE

Les Athéniens honorèrent Thésée comme un héros : entre plusieurs motifs qui les y déterminèrent, un des principaux fut qu'à la bataille de Marathon plusieurs soldats crurent le voir, en armes, à la tête des troupes, combattre contre les Barbares.

Après les guerres Médiques, sous l'archontat de Phédon, les Athéniens ayant consulté l'oracle de Delphes, la Pythie leur ordonna de recueillir les ossements de Thésée, de les placer dans le lieu le plus honorable de leur ville et de les garder avec soin; mais il n'était facile ni de trouver sa sépulture, ni d'emporter ses ossements, à cause de la férocité des habitants de l'île[1], nation barbare qui n'avait aucun commerce avec les autres peuples. Cependant Cimon, s'étant rendu maître de cette île, se fit un point d'honneur de découvrir son tombeau. Pendant qu'il en faisait la recherche, il aperçut, dit-on, un aigle qui frappait à coups de bec sur une élévation de terre et qui s'efforçait de l'ouvrir avec ses serres. Cimon, saisi tout à coup comme d'une inspiration divine, fit fouiller cet endroit : on y trouva la bière d'un homme d'une grande taille, avec le fer d'une pique et une épée. Cimon, ayant fait charger ces précieux restes sur sa galère, les porta à Athènes. Les Athéniens, ravis de joie, les reçurent au milieu des processions et des sacrifices, et avec

1. Scyros, une des îles de l'archipel.

autant de pompe que si Thésée lui-même fût revenu dans leur ville. Ils les placèrent au milieu d'Athènes, près de l'endroit où est maintenant le Gymnase. Ce lieu sert encore d'asile aux esclaves et à tous les citoyens faibles qui craignent l'oppression des grands. C'est un hommage rendu à la mémoire de Thésée, qui, pendant sa vie, avait été le protecteur des opprimés, et recevait avec humanité les prières de ceux qui venaient implorer son secours.

LYCURGUE[1]

DÉSINTÉRESSEMENT DE LYCURGUE

Le roi Polydectès, frère de Lycurgue, mourut prématurément sans postérité. Tout le monde croyait que Lycurgue allait être roi. Et il occupa le trône, en effet, jusqu'à la naissance de son neveu Charilaüs[2], fils posthume de Polydectès. Il n'avait régné en tout que huit mois. Mais ses concitoyens lui obéirent ensuite, comme auparavant, moins par crainte de l'autorité que lui procurait sa qualité d'oncle et de tuteur du prince que par respect pour sa vertu.

LYCURGUE EN CRÈTE

Dans le dessein de réformer les lois de son pays, Lycurgue quitta Sparte. Il alla d'abord en Crète, où il étudia avec grand soin la constitution et eut de fréquentes conférences avec les personnes qui avaient le plus de

1. Il vécut, semble-t-il, au IXe siècle av. J.-C.
2. Cher au peuple.

réputation. Il approuva fort quelques-unes de leurs lois, et les recueillit pour en faire usage quand il serait de retour à Sparte ; il en rejeta d'autres. Il y avait alors en Crète un homme renommé pour sa sagesse et sa science politique, à qui Lycurgue persuada, par ses prières et par ses témoignages d'amitié, d'aller s'établir à Lacédémone. Il se nommait Thalétas et était poète lyrique ; mais, en paraissant ne composer que des pièces de chant, il se conduisait réellement en habile législateur. Toutes ses odes étaient autant d'exhortations à l'obéissance et à la concorde ; soutenues du nombre et de l'harmonie, pleines à la fois de douceur et de véhémence, elles adoucissaient insensiblement les esprits des auditeurs, leur inspiraient l'amour des choses honnêtes et faisaient cesser les haines qui les divisaient. Il prépara ainsi en quelque sorte les voies à Lycurgue pour l'instruction des Lacédémoniens.

RETOUR DE LYCURGUE A SPARTE

Cependant les Lacédémoniens, fâchés de son absence, lui envoyèrent plusieurs députations pour le prier de revenir, parce qu'ils avaient des rois qui ne différaient du simple peuple que par leur titre et par les honneurs ; au lieu qu'ils reconnaissaient dans Lycurgue le talent naturel de commander et le pouvoir de gagner les esprits. Les rois[1] eux-mêmes désiraient son retour, espérant que sa présence servirait de frein à la licence et à l'indocilité du peuple. Ayant trouvé à son retour les esprits si bien disposés, il entreprit tout de suite de changer la forme entière du gouvernement, persuadé que des lois partielles

1. Il y avait *deux* rois à Sparte.

n'auraient aucune utilité, et qu'il fallait, comme dans un corps mal constitué et plein de maladies, détruire par des remèdes convenables ses humeurs vicieuses, afin de changer son tempérament, et lui prescrire ensuite un régime tout nouveau.

LYCURGUE PARTAGE LES TERRES

Le second et le plus hardi des établissements de Lycurgue fut le partage des terres. Il existait à cet égard, entre les citoyens, une si prodigieuse inégalité que la plupart, privés de toute possession et réduits à la misère, étaient à charge à la ville, tandis que toutes les richesses se trouvaient dans les mains du petit nombre. Lycurgue, qui voulait bannir de Sparte l'insolence, l'envie, l'avarice, le luxe, et les deux plus grandes comme les plus anciennes maladies de tous les gouvernements, la richesse et la pauvreté, persuada aux Spartiates de mettre en commun toutes les terres, d'en faire un nouveau partage, de vivre désormais dans une égalité parfaite, enfin de donner toutes les distinctions au mérite seul et de ne reconnaître d'autre différence que celle qui résulte naturellement du mépris pour le vice et de l'estime pour la vertu. Il procéda tout de suite à ce partage, divisa les terres de la Laconie en trente mille parts, qu'il distribua aux habitants des campagnes, et fit neuf mille parts de celles du territoire de Sparte, pour autant de citoyens.

LYCURGUE CRÉE UNE MONNAIE

Pour faire disparaître toute espèce d'inégalité, il entreprit aussi de partager les biens mobiliers. Mais, prévoyant qu'on s'y prêterait avec peine s'il les ôtait ouver-

tement, il prit une autre voie et attaqua indirectement l'avarice. Il commença par supprimer toute monnaie d'or et d'argent, ne permit que la monnaie de fer, et donna à des pièces d'un grand poids une valeur si modique que, pour conserver une somme de dix mines[1], il fallait une chambre entière, et un chariot attelé de deux bœufs pour la traîner. Cette nouvelle monnaie, une fois mise en circulation, bannit de Sparte toutes les injustices : quelqu'un, en effet, eût-il voulu voler, ravir, ou recevoir pour prix de son crime ce qu'il lui était impossible de cacher, ce dont la possession ne pouvait exciter l'envie, et qui, mis en pièces, n'était plus bon à rien? Car, lorsque ce fer avait été rougi au feu, les monnayeurs le trempaient, dit-on, par son ordre, dans le vinaigre, afin de lui ôter sa force et sa raideur et de le rendre inutile à tout : ce fer, ainsi trempé, ne pouvait plus être battu ni forgé.

LYCURGUE INSTITUE LES REPAS EN COMMUN

Lycurgue, dans le dessein de poursuivre encore davantage le luxe et de déraciner entièrement l'amour des richesses, fit une troisième institution qu'on peut regarder comme une des plus admirables; c'est celle des repas publics. Il obligea les citoyens de manger tous ensemble et de se nourrir des mêmes viandes réglées par la loi. Il leur défendit de prendre chez eux leurs repas sur des lits somptueux et sur des tables magnifiques; de se faire servir par des cuisiniers et des officiers habiles, pour s'engraisser dans les ténèbres comme des animaux gloutons et corrompre à la fois l'esprit et le corps, en s'abandonnant à toutes sortes d'excès, qui, comme de véritables

1. La mine = cent drachmes; la drachme = 0 fr. 88 de notre monnaie.

maladies, obligent ensuite à de longs sommeils, à des bains chauds, à un repos fréquent et à des remèdes continuels. Ce fut un grand point pour Lycurgue d'y avoir réussi; mais un effet plus important encore de cette communauté de repas, c'était d'avoir mis les richesses hors d'état d'être volées, ou plutôt d'être enviées, comme le dit Théophraste; enfin, de les avoir, pour ainsi dire, appauvris par la frugalité de la table; car il n'était plus possible de faire usage de sa magnificence, d'en jouir et de l'étaler, lorsque le pauvre et le riche mangeaient à la même table. Sparte était donc la seule ville du monde où se vérifiât ce qu'on dit communément, que Plutus est aveugle; il y était même renfermé comme une statue sans âme et sans mouvement. Il n'était permis à personne de manger chez soi et d'arriver rassasié à ces repas communs. On y observait avec soin celui qui ne buvait et ne mangeait pas, et on lui reprochait publiquement son intempérance ou sa délicatesse qui lui faisait mépriser la nourriture commune.

LES SPARTIATES DANS LA BATAILLE

Quand leurs troupes étaient sous les armes en présence de l'ennemi, le roi, après avoir sacrifié une chèvre, ordonnait à tous les soldats de mettre des couronnes sur leur tête, et aux musiciens de jouer sur la flûte l'air de Castor[1]. Lui-même entonnait le chant qui était le signal de la charge. C'était un spectacle aussi majestueux que terrible de les voir marcher en cadence, au son de la flûte, sans jamais rompre leurs rangs, sans donner aucun signe de crainte, et aller d'un pas grave et d'un air joyeux

1. Frère jumeau de Pollux; tous deux fils de Jupiter et de Léda.

affronter les plus grands périls. Car il est vraisemblable que des hommes ainsi disposés ne sont agités ni par la crainte, ni par la colère; qu'ils conservent une fermeté, une hardiesse et une assurance inébranlables, qui naissent de la confiance où ils sont que les dieux les protègent. Le roi marchait à l'ennemi accompagné d'un de ceux qui avaient été vainqueurs à un des grands jeux de la Grèce. On raconte, à ce sujet, qu'un athlète lacédémonien refusa une somme considérable qu'on lui offrait pour l'engager à ne pas combattre aux Jeux Olympiques[1]. Il terrassa son adversaire; et, quelqu'un lui ayant dit : « Quel si grand « avantage retires-tu maintenant de la victoire? » il répondit en souriant : « Je marcherai devant le roi en « allant au combat. »

FIN DE LYCURGUE

Lorsque ces principaux établissements se furent affermis par un assez long usage, que la forme du gouvernement eut pris assez de consistance pour pouvoir se maintenir et se conserver d'elle-même : alors, comme Dieu, après avoir formé le monde, éprouva, dit Platon[2], une joie vive en lui voyant faire ses premiers mouvements, de même Lycurgue, charmé de la beauté et de la majesté de ses lois, ravi de les voir, pour ainsi dire, marcher seules et remplir leur destination, voulut, autant que le pouvait la prudence humaine, les rendre immuables et immortelles. Il assembla tous les citoyens, leur dit que son gouvernement était, sous tous les rapports, fait pour rendre le peuple vertueux, et pour assurer par là son bonheur; qu'il restait un seul point, à la vérité le plus

1. Jeux donnés à Olympie, en l'honneur de Jupiter.
2. Dans le dialogue intitulé *Timée*

important de tous, mais qu'il ne leur communiquerait qu'après avoir consulté[1] l'oracle d'Apollon. Il les exhorta à observer fidèlement les lois qu'il leur avait données, sans y rien changer ni altérer jusqu'à son retour de Delphes, qu'alors il remplirait lui-même exactement ce que le dieu lui aurait ordonné. Ils lui promirent tous une entière obéissance et le pressèrent de partir. Avant de les quitter, il fit prêter serment d'abord aux deux rois et aux sénateurs, ensuite à tous les citoyens, de maintenir, pendant tout le temps de son absence, la forme de gouvernement qu'il avait établie, et il partit. Arrivé auprès de l'oracle, il fit un sacrifice au dieu et lui demanda si ses lois étaient assez bonnes pour faire le bonheur des Spartiates et les rendre vertueux. Apollon lui répondit que ses lois étaient parfaites et que Sparte, tant qu'elle conserverait sa forme de gouvernement, effacerait la gloire de toutes les autres villes.

Lycurgue mit cet oracle par écrit et l'envoya à Lacédémone. Il fit ensuite un second sacrifice, embrassa ses amis et son fils, et, pour ne pas dégager ses concitoyens du serment qu'ils avaient fait, il résolut de se laisser mourir. Il était à cet âge où l'homme, en conservant assez de force pour aimer la vie, est mûr aussi pour la quitter; il se trouvait d'ailleurs dans la situation la plus heureuse où il pût espérer de parvenir. Il mourut donc en s'abstenant de manger, persuadé que la mort d'un homme d'État ne doit pas être inutile à la république, ni la fin de sa vie oisive. Il sentait aussi qu'après les grandes choses qu'il avait exécutées, sa mort mettrait le comble à son bonheur et garantirait à ses concitoyens, qui avaient juré d'observer ses lois jusqu'à son retour, la durée de tous les biens qu'il leur avait procurés pendant sa vie.

1. A Delphes

SOLON[1]

ESPRIT PRATIQUE DE SOLON

Solon, au rapport d'Hermippus, trouva que la bienfaisance et la générosité de son père avaient considérablement diminué sa fortune. Il ne manquait pas d'amis disposés à lui fournir de l'argent; mais, né d'une famille plus accoutumée à donner qu'à recevoir, il aurait eu honte d'en accepter; et, comme il était encore jeune, il se mit dans le commerce. Cependant, suivant quelques auteurs, il voyagea moins dans la vue de trafiquer et de s'enrichir, que dans le dessein de connaître et de s'instruire. Il faisait ouvertement profession d'aimer la sagesse; et, dans un âge fort avancé, il avait coutume de dire qu'il vieillissait en apprenant toujours. Il n'était pas ébloui par l'éclat des richesses, comme il le témoigne dans une de ses élégies :

Le mortel que Plutus enrichit de ses dons,
Qui, dans les vastes champs, voit mûrir ses moissons,
Dont les coursiers nombreux couvrent les pâturages,
Est-il plus riche au fond, malgré tant d'avantages,
Que celui qui, toujours bien nourri, bien vêtu,
De ses premiers besoins n'est jamais dépourvu;
Et qui, l'époux aimé d'une moitié chérie,
Goûte d'un doux bonheur la parfaite harmonie?

Il dit pourtant dans un autre endroit :

Oui, sans honte, mon cœur désire la richesse;
Mais je veux qu'elle soit le fruit de la sagesse :

1. Solon mourut vers 560 av. J.-C. Il descendait du roi Codrus.

Une fortune injuste est pour moi sans appas;
Au céleste courroux elle n'échappe pas.

Mais rien n'empêche qu'un homme de bien, un sage politique tienne à cet égard un juste milieu; et que, sans rechercher des richesses superflues, il ne méprise pas celles qui sont nécessaires et qui suffisent.

SOLON REPREND SALAMINE

Les Athéniens, fatigués de la guerre aussi longue que malheureuse qu'ils soutenaient contre les Mégariens, auxquels ils contestaient la possession de l'île de Salamine, défendirent, par un décret, sous peine de mort, de jamais rien proposer, ni par écrit, ni de vive voix, pour en revendiquer la propriété.

Solon, indigné d'un décret si honteux, voyant d'ailleurs que le plus grand nombre des jeunes gens ne demandait pas mieux que de recommencer la guerre, mais qu'ils n'osaient la proposer, retenus par la crainte de la loi, imagina de contrefaire le fou, et fit répandre dans la ville, par les gens mêmes de sa maison, qu'il avait perdu l'esprit. Cependant il composa en secret une élégie qu'il apprit par cœur; et, un jour, étant sorti brusquement de chez lui avec un chapeau sur sa tête[1], il courut à la place publique. Là, le peuple s'étant assemblé autour de lui, il monta sur la pierre d'où les hérauts faisaient leurs proclamations, et chanta cette élégie qui commençait par ces mots :

Je viens de Salamine, et je vais vous chanter
Les beaux vers qu'Apollon a daigné me dicter.

1. On ne se couvrait la tête qu'en voyage, à la guerre, ou si l'on était malade.

Ce poème est appelé *Salamine*, et contient cent vers qui sont d'une grande beauté. Il n'eut pas plus tôt fini de les chanter que ses amis en firent l'éloge; Pisistrate, de son côté, encouragea si bien les Athéniens à en croire Solon, que le décret fut révoqué, la guerre déclarée, et Solon nommé stratège [1].

L'opinion la plus commune sur cette expédition, c'est qu'il s'embarqua avec Pisistrate, qu'il fit voile vers le promontoire de Coliade [2], où il trouva toutes les femmes athéniennes rassemblées pour faire à Cérès un sacrifice solennel. Il envoie sur-le-champ à Salamine un homme de confiance qui, se donnant pour un transfuge, propose aux Mégariens, alors maîtres de cette île, de le suivre sans retard au promontoire de Coliade, où ils pourront enlever les principales femmes d'Athènes. Les Mégariens, sur sa parole, dépêchent, à l'heure même, un vaisseau rempli de soldats. Solon, ayant vu ce vaisseau sortir de Salamine, renvoie promptement toutes les femmes, fait prendre leurs coiffures et leurs vêtements aux jeunes Athéniens qui n'avaient pas encore de barbe; et, après leur avoir fait cacher des poignards sous leurs robes, il leur ordonne d'aller jouer et danser sur le rivage jusqu'à ce que les ennemis fussent descendus à terre et que le vaisseau ne pût lui échapper. Cet ordre fut exécuté : les Mégariens, trompés par ces danses, débarquèrent avec sécurité et se précipitèrent à l'envi pour enlever ces prétendues femmes; mais ils furent tous tués, sans qu'il en échappât un seul; et les Athéniens, s'étant embarqués à l'instant même, se rendirent maîtres de Salamine.

1. C'est-à-dire général.
2. Promontoire en face de l'île de Salamine.

SOLON REFUSE LA ROYAUTÉ

Ses amis lui reprochaient de n'oser s'élever à la monarchie, parce qu'il en craignait le nom; comme si la vertu de celui qui s'était emparé de la tyrannie n'en faisait pas une royauté légitime! Mais Solon ne put être ébranlé par toutes ces raisons; il répondit à ses amis que la tyrannie était un beau pays, mais qu'il n'avait point d'issue. Dans ses poésies, il dit sur ce sujet à Phocus :

Si je n'ai point voulu, tyran de ma patrie,
En usurpant ses droits, voir ma gloire flétrie,
Je ne m'en repens point : par ce noble refus,
J'ai de tous les mortels surpassé les vertus.

Cela prouve qu'avant même d'avoir publié ses lois, il jouissait d'une grande considération. Au reste, il rapporte lui-même, dans ses poésies, les railleries qu'on faisait de lui pour avoir refusé la puissance souveraine :

Que Solon a manqué d'esprit et de prudence!
Les dieux lui présentaient la suprême grandeur;
De la plus belle proie il avait l'assurance;
Pour tirer le filet il a manqué de cœur.
Il n'en faut plus douter, sa folie est extrême;
Maître de posséder les plus riches trésors,
N'eût-il dû qu'un seul jour, portant le diadème,
Être écorché tout vif, voir tous ses parents morts,
Et pour toujours enfin sa race exterminée,
Devait-il rejeter sa haute destinée?

Voilà comment il fait parler sur son compte les gens du peuple et les méchants.

SOLON LÉGISLATEUR

Sa première ordonnance portait que toutes les dettes qui subsistaient seraient abolies, et qu'à l'avenir les engagements pécuniaires ne seraient plus soumis à la contrainte par corps. Cependant quelques auteurs ont dit que Solon n'abolit pas les dettes, qu'il en réduisit seulement les intérêts, et que les pauvres, satisfaits de ce soulagement, donnèrent eux-mêmes le nom de *sisachthie*[1] à cette loi pleine d'humanité. Elle comprenait aussi l'augmentation des mesures et de la valeur des monnaies. La *mine* ne valait que 75 *drachmes*; elle fut portée à 100 : de manière que ceux qui devaient des sommes considérables, en donnant une valeur égale en apparence, quoique moindre en effet, gagnaient beaucoup, sans rien faire perdre à leurs créanciers. Cependant la plupart des auteurs conviennent que cette décharge fut une véritable abolition de toutes les dettes, et leur sentiment est confirmé par ce que Solon lui-même en a dit dans ses poésies, où il se glorifie d'avoir fait disparaître de l'Attique ces écriteaux qui désignaient les terres engagées pour dettes. Le territoire d'Athènes, disait-il, auparavant esclave, est libre maintenant, les citoyens qu'on avait adjugés à leurs créanciers ont été, les uns ramenés des pays étrangers où on les avait vendus, et où ils avaient si longtemps erré qu'ils n'entendaient plus la langue attique; les autres remis en liberté dans leur propre pays, où ils étaient réduits au plus honteux esclavage.

En second lieu, Solon, voulant laisser les riches en possession des magistratures et donner aux pauvres quelque

1. Du grec σεισάχθεια (décharge d'impôts).

part au gouvernement dont ils étaient exclus, fit faire une estimation des biens de chaque particulier. Il rangea dans la première classe les citoyens qui avaient cinq cents médimnes de revenu, tant en grains qu'en liquides, et il les appela les pentacosiomédimnes. La deuxième classe comprit ceux qui avaient trois cents médimnes et qui pouvaient nourrir un cheval; ils furent nommés les chevaliers. Ceux qui avaient deux cents médimnes composèrent la troisième classe, sous le nom de *zeugites*. Tous les autres, dont le revenu était au-dessous de deux cents mines, furent appelés *thètes*. Il ne permit pas à ces derniers l'entrée dans les magistratures, et ne leur donna d'autre part au gouvernement que le droit de voter dans les assemblées et dans les jugements; droit qui ne parut rien d'abord, mais qui dans la suite devint très considérable; car la plupart des procès étaient portés devant les juges, et l'on appelait au peuple de tous les jugements que rendaient les magistrats. Pour donner un nouveau soutien à la faiblesse du peuple, il permit à tout Athénien de prendre la défense d'un citoyen insulté. Si quelqu'un avait été blessé, battu, outragé, le plus simple particulier avait le droit d'appeler l'agresseur en justice. Le législateur avait sagement voulu accoutumer les citoyens à se regarder comme membres d'un même corps, à ressentir, à partager les maux les uns des autres. On cite de lui un mot qui a rapport à cette loi. On lui demandait un jour quelle était la ville la mieux policée : « C'est, répondit-il, celle où tous les citoyens sentent « l'injure qui a été faite à l'un d'eux, et en poursui- « vent la réparation aussi vivement que celui qui l'a « reçue. »

Parmi les autres lois de Solon, il en est une fort étrange, qui note d'infamie tout citoyen qui, dans une sédition, ne se déclare pour aucun parti. Apparemment il ne vou-

lait pas que les particuliers fussent indifférents et insensibles aux calamités publiques, et que, contents d'avoir mis en sûreté leurs personnes et leurs biens, ils se fissent un mérite de n'avoir pris aucune part aux maux de la patrie. Il voulait que, dès le commencement de la sédition, ils s'attachassent à la cause la plus juste, et qu'au lieu d'attendre de quel côté la victoire se déclarerait, ils secourussent les gens honnêtes et partageassent avec eux le danger.

SOLON ET CRÉSUS

Solon, étant allé à Sardes à la prière de Crésus, fit à peu près comme cet homme né dans le continent, qui, la première fois qu'il alla voir la mer, prenait pour elle chaque rivière qu'il rencontrait sur sa route ; de même Solon, lorsqu'en traversant les appartements du palais, il vit une foule de seigneurs magnifiquement vêtus, qui marchaient avec faste, entourés de gardes et de courtisans, il les prenait tous pour Crésus. Enfin, il arriva jusqu'à ce prince qui, pour se faire voir dans toute sa majesté, s'était paré ce jour-là de ce qu'il avait de plus précieux et de plus recherché en pierreries, en étoffes de diverses couleurs brodées en or, où la beauté du travail le disputait à la richesse de la matière. Solon, en paraissant devant Crésus, ne fit et ne dit, contre l'attente de ce prince, rien qui marquât la surprise et l'admiration ; il donna même à connaître aux gens sensés qu'il méprisait tout cet appareil de vanité comme la preuve d'un esprit faible. Crésus commanda de lui montrer ses trésors, d'étaler à ses yeux toute la richesse et la magnificence de ses meubles : mais Solon n'en avait

pas besoin pour juger Crésus; il lui suffisait de le voir. Après qu'il eut tout visité, et qu'on l'eut reconduit auprès de Crésus, ce prince lui demanda s'il avait connu quelqu'un plus heureux que lui : « Oui, lui répondit Solon : c'était un simple citoyen d'Athènes, nommé « Tellus, qui, ayant vécu en homme de bien, laissa des « enfants généralement estimés et, après avoir été toute « sa vie au-dessus du besoin, mourut avec gloire en « combattant pour sa patrie. » Déjà Crésus le prenait pour un homme grossier et stupide, qui, au lieu de mesurer le bonheur sur la quantité d'or et d'argent qu'on avait, préférait la vie et la mort d'un simple particulier à une si grande puissance et à un empire si étendu. Cependant, il lui demanda encore si, après ce Tellus, il avait vu un autre homme plus heureux que lui : « J'ai « connu encore, répliqua Solon, Biton et Cléobis, deux « frères qui s'aimaient tendrement, et qui avaient pour « leur mère une si grande vénération, qu'un jour de fête « où elle devait aller au temple de Junon, comme ses « bœufs tardaient à venir, ils se mirent eux-mêmes au « joug et traînèrent le char de leur mère, qui était ravie « de joie et que tout le monde félicitait d'avoir de tels « enfants. Après le sacrifice et le banquet, ils allèrent se « coucher; mais le lendemain ils ne se relevèrent pas et « ils eurent le bonheur de couronner une si grande « gloire par une mort douce et tranquille. — Eh quoi! « reprit Crésus courroucé, vous ne me comptez donc pas « au nombre des hommes heureux? » Solon, qui ne voulait ni le flatter, ni l'irriter davantage, lui répondit : « O roi des Lydiens, nous autres Grecs, nous avons reçu « de Dieu la médiocrité en partage; mais il nous a donné « surtout une sagesse ferme, simple, et pour ainsi dire « populaire. Elle n'a rien de cet éclat qui convient aux « rois; elle est la suite naturelle de cette médiocrité; et,

« en nous faisant voir la vie humaine agitée par des vicis- « situdes continuelles, elle ne nous permet ni de nous « enorgueillir des biens que nous possédons nous-mêmes, « ni d'admirer dans les autres une félicité que le temps « peut détruire. L'avenir amène pour chacun de nous « des événements imprévus. Celui donc à qui les dieux « ont accordé jusqu'à la fin de la vie une prospérité con- « stante est le seul que nous estimions heureux. Mais « l'homme dont la carrière n'est pas achevée, et qui « dès lors reste exposé à tous les périls de la vie, son « bonheur est aussi flottant et aussi incertain que « la couronne l'est pour l'athlète qui combat encore « et que le héraut n'a pas proclamé vainqueur. » Ces paroles affligèrent Crésus sans le corriger, et Solon se retira.

Le fabuliste Ésope était alors à la cour de Lydie, où Crésus l'avait attiré et le traitait honorablement. Fâché que Solon n'eût pas mieux répondu à la faveur du roi, il lui dit en forme d'avis : « Solon, il faut, ou ne jamais « approcher des rois, ou ne leur dire que des choses « agréables. — Dites plutôt, lui répondit Solon, qu'il faut « ou ne pas les approcher, ou ne leur dire que des choses « utiles. » Crésus eut alors beaucoup de mépris pour Solon. Mais lorsque, dans la suite, vaincu par Cyrus[1], il eut vu sa capitale au pouvoir de l'ennemi ; que lui-même, fait prisonnier et condamné à être brûlé vif, il montait déjà, les mains liées, sur le bûcher, en présence de Cyrus et de tous les Perses, il éleva la voix autant que ses forces le lui permettaient et s'écria trois fois : « O So- « lon ! » Cyrus étonné lui envoya demander quel homme ou quel dieu était ce Solon qu'il implorait seul dans la dernière extrémité. Crésus, sans rien déguiser, lui répon-

1. 600-529 av. J.-C.

dit : « C'est un des Sages[1] de la Grèce, que je fis venir à « ma cour, non pour l'écouter et pour apprendre de lui « ce que j'avais besoin de savoir, mais afin qu'après avoir « été le témoin de ma puissance et de mes richesses, il « allât attester à toute la Grèce une félicité dont la perte « me cause aujourd'hui plus de mal que sa jouissance ne « m'a jamais fait de bien ; je ne goûtais alors qu'un bon- « heur idéal ; mais le revers que j'éprouve maintenant me « plonge dans un malheur aussi réel qu'irrémédiable. « Cet homme sage, augurant, d'après la manière dont je « vivais alors, ce qui m'arrive aujourd'hui, m'avertissait « d'envisager la fin de ma vie, et de ne pas m'enfler d'or- « gueil par une confiance présomptueuse en un bonheur « incertain. » Lorsqu'on eut rapporté cette réponse à Cyrus, ce prince, plus sage que Crésus, voyant la conjecture de Solon confirmée par un exemple si frappant, ne se contenta pas de délivrer Crésus, mais le traita de la manière la plus honorable le reste de sa vie. Ainsi Solon eut la gloire d'avoir, par un seul mot, sauvé la vie à un roi et donné à un autre une leçon utile.

ARISTIDE[2]

RIVALITÉ D'ARISTIDE ET DE THÉMISTOCLE

Aristide fut l'ami particulier de Clisthène, celui qui, après l'expulsion des tyrans, rétablit le gouvernement d'Athènes. Il avait aussi une estime et une admiration singulière pour Lycurgue, le législateur de Lacédémone,

1. Les *sept Sages* étaient sept philosophes fameux de la Grèce ancienne : Thalès de Milet, Pittacus, Bias, Cléobule, Solon, Périandre et Anacharsis.

2. Mort vers 469 av. J.-C.

qu'il mettait au-dessus de tous les autres politiques : aussi, le prenant pour modèle, favorisait-il de tout son pouvoir l'aristocratie[1] ; mais il eut, à cet égard, un adversaire redoutable dans Thémistocle, fils de Néoclès, qui tenait pour l'état populaire. On dit même qu'élevés ensemble dès leur enfance, ils furent toujours divisés de sentiments et dans les affaires sérieuses et dans les jeux mêmes et que cette division continuelle fit bientôt connaître le caractère de l'un et de l'autre. Thémistocle était prompt, hardi, rusé, et se portait à tout ce qu'il voulait faire avec la plus grande activité. Aristide, ferme et constant dans ses mœurs, inébranlable dans ses principes de justice, ne se permettait jamais, même en jouant, ni mensonge, ni flatterie, ni déguisement.

Thémistocle s'attacha d'abord à se faire beaucoup d'amis qui furent un rempart pour sa sûreté personnelle, et qui lui servirent à acquérir une grande autorité. Quelqu'un lui disait un jour que le moyen de bien gouverner les Athéniens était de conserver l'égalité et d'être impartial pour tout le monde. « Je ne voudrais jamais, « répondit-il, m'asseoir sur un tribunal où mes amis ne « trouveraient pas auprès de moi plus de faveur que les « étrangers. » Aristide, au contraire, ne suivit dans le gouvernement que ses propres principes, et s'y fraya une route particulière. D'abord il ne voulait ni faire des injustices pour complaire à ses amis, ni les désobliger en ne leur accordant jamais rien. En second lieu, il voyait un grand nombre d'administrateurs que le crédit de leurs amis enhardissait à l'injustice, et, afin de se raidir contre ce penchant, il eut toujours pour règle de sa conduite qu'un bon citoyen ne doit avoir d'autre appui que l'habitude de dire et de faire ce qui est juste et honnête. Cepen-

1. Littéralement, le gouvernement des meilleurs.

dant, comme Thémistocle faisait souvent des entreprises téméraires, qu'il s'opposait à tous les projets d'Aristide et rompait toutes ses mesures, celui-ci se crut obligé de contrarier les vues de Thémistocle, soit pour sa propre défense, soit pour rabattre une autorité que la faveur du peuple accroissait de jour en jour : il pensait qu'il valait mieux encore sacrifier quelquefois des projets utiles au public que de faciliter à son adversaire l'acquisition d'un pouvoir excessif, en laissant toujours prévaloir ses premiers avis. Un jour, Thémistocle ayant proposé un projet avantageux, Aristide s'y opposa et le fit échouer ; mais en sortant de l'assemblée, il ne put s'empêcher de dire qu'il n'y aurait de salut pour Athènes qu'en faisant jeter Thémistocle et lui au fond d'un gouffre.

Dans une autre occasion, il avait proposé au peuple un décret qui éprouva beaucoup de contradictions ; mais il en triompha ; et comme le président de l'assemblée allait recueillir les suffrages, Aristide reconnut, par la discussion qui avait eu lieu, les inconvénients de son décret, et le retira. Souvent il faisait présenter ses vues par d'autres, afin que la jalousie de Thémistocle ne mît pas d'obstacle à ce qui pouvait être avantageux. Il montrait une fermeté admirable au milieu de cette variété d'événements toujours inévitable dans l'administration publique ; il ne s'enflait jamais des honneurs qu'on lui décernait, et supportait avec autant de douceur que d'égalité les refus qu'on lui faisait essuyer, persuadé qu'on doit se livrer tout entier à sa patrie et la servir gratuitement, sans aucune vue d'intérêt, et même sans aucun désir de gloire. Il savait, pour défendre la justice, résister avec force, non seulement à l'amitié et à la faveur, mais encore à la colère et à la haine. On raconte qu'un jour qu'il poursuivait en justice un de ses ennemis, après qu'il eut proposé ses chefs d'accusation, les juges ne voulaient pas

même entendre l'accusé et allaient sur-le-champ le condamner tout d'une voix, Aristide se leva promptement et alla se jeter avec lui aux pieds des juges, pour les supplier de l'écouter et de le laisser jouir du privilège des lois. Une autre fois, comme deux particuliers plaidaient devant lui, l'un d'eux commença par dire que son adversaire avait fait bien du tort à Aristide : « Mon ami, lui dit « Aristide, exposez seulement les torts qu'il vous a faits ; « c'est votre affaire que je juge, et non pas la mienne. »

HONNÊTETÉ D'ARISTIDE

Élu trésorier général des revenus publics, il mit au jour les malversations de tous ceux qui avaient exercé cette charge de son temps, et de ceux mêmes qui l'avaient précédé, surtout celles de Thémistocle, « homme avisé d'ail- « leurs, mais peu sûr de ses mains. » Lors donc qu'Aristide rendit ses comptes, Thémistocle suscita contre lui une forte brigue, et le fit condamner, suivant Idoménée, comme coupable d'avoir détourné les deniers publics. Les principaux et les plus honnêtes citoyens de la ville en ayant témoigné leur indignation, non seulement il fut déchargé de l'amende, mais on le nomma de nouveau trésorier pour l'année suivante. Feignant alors de se repentir de sa première administration et se montrant beaucoup plus traitable, il sut plaire à ceux qui pillaient le trésor public ; il ne leur reprochait point leurs infidélités et n'examinait pas sévèrement leurs comptes, en sorte que toutes ces sangsues publiques comblaient Aristide de louanges et agissaient vivement auprès du peuple pour le faire continuer dans cette charge. Aristide, voyant qu'il allait avoir pour lui tous les suffrages, fit aux Athéniens les plus vifs reproches : « Lorsque j'ai administré vos finances, « leur dit-il, d'une manière irréprochable, j'ai été indi-

« gnement outragé. Depuis que j'ai livré en quelque sorte « le trésor public à tous ceux qui ont voulu le piller, je « suis un citoyen admirable. Je rougis donc bien plus de « l'honneur que vous voulez me décerner aujourd'hui « que de la condamnation que j'ai subie l'année der- « nière, et je ne puis voir sans indignation qu'il soit plus « glorieux auprès de vous de favoriser les méchants que « de conserver les revenus de la République. » Ce discours et le récit des déprédations qui avaient été faites dans le trésor fermèrent la bouche à tous ces voleurs publics qui, dans ce moment même, sollicitaient en sa faveur auprès du peuple et lui rendaient les meilleurs témoignages; mais il lui mérita, de la part de tous les bons citoyens, une louange aussi véritable que juste.

BANNISSEMENT[1], PUIS RAPPEL D'ARISTIDE

Mais ce surnom de Juste, qui d'abord avait concilié à Aristide la bienveillance générale, finit par lui attirer l'envie. Thémistocle surtout ne cessait de répandre parmi le peuple qu'Aristide, en terminant seul toutes les affaires comme juge ou comme arbitre, avait réellement aboli tous les tribunaux et s'était formé par là, sans qu'on s'en aperçût, une tyrannie qui n'avait pas besoin de satellites pour se soutenir. Le peuple, fier de sa dernière victoire[2], et qui se croyait digne des plus grands honneurs, souffrait impatiemment ceux des citoyens dont la réputation et la gloire effaçaient celles des autres. Tous les habitants des bourgs s'étant donc assemblés dans la ville et cachant sous une crainte affectée de la tyrannie l'envie qu'ils portaient à sa gloire, le condamnèrent au ban de l'ostracisme[3].

1. Vers 483 av. J.-C.
2. Marathon, 492 av. J.-C.
3. D'un mot grec qui signifie coquille d'huître.

Ce ban n'était pas une punition infligée à des coupables : pour le voiler sous un nom spécieux, on l'appelait un affaiblissement, une diminution d'une puissance et d'une grandeur qui pouvaient devenir dangereuses. Ce n'était au fond qu'une satisfaction modérée qu'on accordait à l'envie, qui, au lieu d'exercer sur ceux qui lui déplaisaient une vengeance irréparable, exhalait sa malveillance dans un exil de dix ans.

Je vais donner en peu de mots une idée de la manière dont on y procédait. Chaque citoyen prenait une coquille sur laquelle il écrivait le nom de celui qu'il voulait bannir, et la portait dans un endroit de la place publique, fermé circulairement par une cloison de bois. Les magistrats comptaient d'abord le nombre des coquilles ; car, s'il y en avait moins de six mille, l'ostracisme n'avait pas lieu ; ensuite on mettait à part chacun des noms écrits ; et celui dont le nom se trouvait sur un plus grand nombre de coquilles était banni pour dix ans et conservait la jouissance de ses biens. Le jour qu'Aristide fut banni, un paysan grossier qui ne savait pas écrire, pendant qu'on écrivait les noms sur les coquilles donna la sienne à Aristide, qu'il prit pour un homme du peuple, et le pria d'écrire le nom d'Aristide ; celui-ci, fort surpris, demande à cet homme si Aristide lui a fait quelque tort : « Aucun, répondit le paysan ; je ne le connais « même pas ; mais je suis las de l'entendre partout appeler « le Juste. » Aristide écrit son nom sans lui dire un seul mot et lui rend sa coquille. En sortant de la ville pour aller à son exil, il leva les mains au ciel ; et faisant, comme on peut le croire, une prière tout opposée à celle d'Achille[1], il demanda aux dieux que les Athéniens ne se

1. Achille, irrité contre les Achéens, appelle sur eux la vengeance des dieux (*Iliade*, I).

trouvassent jamais dans une situation assez fâcheuse pour se souvenir d'Aristide.

Trois ans après, lorsque Xerxès[1] traversait la Thessalie et la Béotie pour entrer dans l'Attique, les Athéniens révoquèrent la loi d'exil portée contre Aristide et firent un décret qui rappelait tous les bannis; ils craignaient surtout qu'Aristide, se joignant à leurs ennemis, ne corrompît un grand nombre de citoyens et ne les fît passer dans le parti des Barbares; mais ils jugeaient bien mal de ce grand homme qui, même avant ce décret, avait toujours exhorté et encouragé les Grecs à défendre leur liberté. Lors même qu'après le décret Thémistocle eut été nommé général, il l'aida en tout de sa personne et de ses conseils; et, n'ayant en vue que le salut public, il concourut à élever au plus haut point de gloire son plus grand ennemi; car, le général Eurybiade[2] voulant s'éloigner de Salamine, et les vaisseaux des Barbares, qui s'étaient saisis la nuit des passages, ayant formé une enceinte autour des îles, sans qu'aucun des Grecs s'aperçût qu'ils étaient enveloppés, Aristide partit d'Égine et traversa avec le plus grand danger la flotte ennemie. Arrivé la nuit même à la tente de Thémistocle, il le fait sortir seul et lui parle en ces termes :

« Thémistocle, si nous sommes sages, nous laisserons « désormais cette vaine et puérile jalousie qui nous a « jusqu'ici agités, et dès à présent nous en prendrons « une autre plus honorable et plus salutaire, en com« battant, à l'envi l'un de l'autre, à qui sauvera la Grèce, « vous en remplissant les devoirs d'un général habile, et « moi en vous secondant de ma tête et de mon bras. « J'apprends que vous êtes le seul qui donniez des con-

1. 485-465 av. J.-C.
2. Spartiate, nommé amiral des flottes grecques réunies.

« seils raisonnables, en proposant aux Grecs de com-
« battre au plus tôt dans ces détroits. Vos alliés s'oppo-
« sent à cet avis; mais vos ennemis eux-mêmes sem-
« blent le favoriser. Devant et derrière, partout, leurs
« vaisseaux couvrent la mer autour de vous, en sorte que
« les Grecs, qu'ils le veuillent ou non, sont forcés de
« combattre et d'agir en gens de cœur; car il ne reste
« plus de chemin pour la fuite. — Aristide, lui répondit
« Thémistocle, je souhaiterais que vous n'eussiez pas
« l'avantage de vous être montré meilleur que moi ; mais
« je ferai tous mes efforts pour surpasser par mes actions
« l'exemple admirable que vous me donnez. »

PAUVRETÉ D'ARISTIDE

Cependant, après avoir procuré à sa patrie l'empire sur des peuples si nombreux, il demeura toujours dans sa pauvreté, et ne fit pas moins de cas de la gloire qui lui en revenait que de celle que lui avaient acquise ses trophées : on en jugera par le trait suivant. Callias, le porte-flambeau, était son parent ; ses ennemis, qui le poursuivaient en justice pour un crime capital, après avoir exposé assez faiblement leur chef d'accusation, se jetèrent sur une chose étrangère au procès. « Vous connaissez, dirent-ils
« aux juges, Aristide fils de Lysimachus, que sa vertu
« fait admirer dans toute la Grèce. Comment croyez-vous
« qu'il vive dans sa maison, lorsque vous le voyez venir
« à vos assemblées avec une robe tout usée? N'est-il pas
« à présumer que, gelant de froid en public, il meurt de
« faim chez lui, et qu'il manque des premiers besoins de
« la vie? Eh bien! c'est cet homme que Callias, son proche
« parent, le plus riche des Athéniens, voit avec indiffé-
« rence dans ce dénûment de toutes choses, lui, sa femme

« et ses enfants! Cependant il a reçu d'Aristide de grands « services, et a retiré des avantages considérables du « crédit de son parent auprès de vous. » Callias, qui vit que cette inculpation frappait davantage les juges et les animait beaucoup plus contre lui que l'accusation elle-même, appelle Aristide et le conjure d'attester devant le tribunal qu'il lui avait souvent offert des sommes considérables et l'avait même pressé de les accepter, mais qu'il les avait toujours refusées en lui disant : « Il « convient beaucoup plus à Aristide de s'honorer de sa « pauvreté qu'à Callias de ses richesses : il est assez de « gens qui usent tant bien que mal de leur fortune; « mais on en voit peu qui supportent avec courage la « pauvreté; on en rougit lorsqu'elle est involontaire. » Aristide attesta la vérité de ce que disait Callias; et de tous ceux qui l'entendirent, il n'y en eut pas un seul qui, en sortant du tribunal, n'eût préféré la pauvreté d'Aristide aux richesses de Callias. Voilà ce qu'a écrit Eschine, le disciple de Socrate; Platon, entre tous les Athéniens qui ont joui dans leur ville d'une grande réputation, ne connaît qu'Aristide qui fût digne d'estime. En effet, Thémistocle, Cimon et Périclès remplirent Athènes de portiques, de richesses et de mille superfluités. Mais Aristide l'avait ornée par ses vertus, qui furent toujours la règle de son administration.

Sa conduite envers Thémistocle est une preuve éclatante de sa modération; il l'avait eu pour ennemi dans tout le cours de sa vie politique, et n'avait été banni que par l'effet de ses intrigues. Cependant, lorsque Thémistocle, accusé de trahison contre sa patrie, lui offrit une si belle occasion de se venger, il ne fit paraître aucun ressentiment; et pendant qu'Alcméon, Cimon et plusieurs autres faisaient tous leurs efforts pour le faire condamner, Aristide ne fit et ne dit rien qui pût lui nuire : comme

il n'avait jamais envié sa fortune, il ne se réjouit pas de son malheur.

Quant à la mort d'Aristide, les uns disent qu'elle arriva dans le Pont, où il avait été envoyé pour les affaires de la république; d'autres le font mourir de vieillesse à Athènes, honoré et admiré de tous ses concitoyens.

THÉMISTOCLE

SON CARACTÈRE

Les auteurs conviennent qu'il montra, dès son enfance, un caractère ardent et un esprit juste; que son goût naturel le portait aux grandes choses, et qu'il paraissait né pour la politique. Dans les heures de loisir et de divertissement que lui laissaient ses premières études, on ne le voyait jamais jouer ou rester oisif comme les enfants de son âge : il s'occupait à méditer, à composer en lui-même des discours qui avaient pour objet d'accuser ou de défendre quelqu'un de ses camarades. Aussi son maître lui disait-il souvent : « Mon enfant, tu ne seras pas un homme « médiocre; il faut que tu deviennes ou entièrement bon « ou entièrement mauvais ». Les sciences qui ont pour objet de polir les mœurs, celles de pur agrément, les exercices destinés à développer les grâces du corps, il s'y livrait avec froideur et sans goût : mais il mettait une application au-dessus de son âge aux études qui donnent la prudence et qui rendent propre aux affaires, parce qu'il se croyait fait pour y réussir. Raillé dans la suite par des jeunes gens plus formés que lui à ces exercices agréables,

1. 528-464 av. J.-C.

à ces manières polies qui plaisent dans les sociétés, il se crut obligé de repousser leurs railleries par des paroles pleines de fierté. Il leur dit qu'à la vérité, il ne savait ni accorder une lyre ni jouer du psaltérion ; mais que, si on lui donnait à gouverner une ville petite et obscure, il saurait l'agrandir et lui acquérir de la célébrité.

Il paraît que Thémistocle entra de bonne heure dans le gouvernement, et qu'il s'appliqua aux affaires avec la plus grande ardeur. Possédé d'un vif désir de gloire, qui, dès son entrée dans la carrière, le fit aspirer au premier rang, il osa heurter de front les citoyens les plus distingués et les plus puissants et braver leur haine ; il se montra surtout le rival d'Aristide, fils de Lysimachus, qui fut constamment son plus grand adversaire. Il est vraisemblable que cette première aversion s'était fortifiée par la différence de leurs mœurs et de leur conduite. Aristide était d'un caractère doux et d'une vie irréprochable ; il ne se proposait pour but de son administration, ni la faveur du peuple, ni même sa propre gloire : toujours porté à ce qu'il croyait le meilleur et à ce qui se conciliait le plus avec la sûreté et la justice, il était souvent obligé de résister à Thémistocle et de s'opposer à l'agrandissement d'un homme qui, voulant introduire dans la république de grands changements, excitait sans cesse le peuple à de nouvelles entreprises. En effet, Thémistocle était si fort possédé de l'amour de la gloire, si passionné pour les grandes actions que, dans sa jeunesse, après la bataille de Marathon[1] gagnée par les Athéniens sur les Barbares, entendant vanter partout les exploits de Miltiade, il restait souvent pensif et rêveur, passait les nuits sans dormir et ne fréquentait plus les festins publics : lorsque ses amis, surpris de ce changement de vie, lui en deman-

1. En 490 av. J.-C.

daient la raison, il leur répondait que les trophées de Miltiade lui ôtaient le sommeil. Les Athéniens regardaient la défaite des Barbares à Marathon comme la fin de la guerre; mais Thémistocle pensait au contraire qu'elle n'était que le prélude de plus grands combats; prévoyant de loin les événements, il se préparait à cet avenir pour assurer dès lors le salut de la Grèce, et il y disposait ses concitoyens.

THÉMISTOCLE FAIT BANNIR ARISTIDE

Il sut cependant se rendre agréable à la multitude, soit par son attention à saluer chaque citoyen par son nom, soit par son impartialité dans les jugements qu'il rendait pendant qu'il était archonte. Lorsqu'il vit sa puissance augmentée et son crédit auprès du peuple bien établi, il forma une faction par le moyen de laquelle il fit condamner Aristide au ban de l'ostracisme. A la première nouvelle de la marche des Mèdes contre la Grèce, les Athéniens s'assemblèrent pour délibérer sur le choix d'un général. Tous ceux qui pouvaient y prétendre, étonnés, dit-on, de la grandeur du péril, renoncèrent au commandement. Le seul Épicydès, fils d'Euphémidès, orateur véhément, mais faible de cœur et facile à corrompre, osa le briguer; et il paraissait devoir réunir tous les suffrages. Mais Thémistocle, qui prévoyait la perte de la Grèce, si le commandement tombait dans les mains d'un tel homme, acheta son ambition et réussit à l'écarter.

RUSES DE THÉMISTOCLE POUR DÉCIDER LES ATHÉNIENS A S'EMBARQUER[1]

Thémistocle, désespérant d'y déterminer le peuple par des raisonnements humains, eut recours à des moyens d'une autre espèce, comme dans certaines tragédies on emploie des machines[2] pour amener le dénouement ; il fit intervenir les prodiges et les oracles. Le prodige qu'il supposa fut la disparition subite du dragon[3] de Minerve, qu'on ne vit point ces jours-là dans le sanctuaire. Les oblations qu'on lui faisait chaque jour restèrent entières ; et les prêtres, à qui Thémistocle avait fait la leçon, répandirent parmi le peuple que la déesse avait quitté la citadelle, et qu'elle leur donnait l'exemple de prendre le chemin de la mer. En même temps il faisait valoir l'autorité de l'oracle qui leur ordonnait de se sauver dans des murailles de bois ; il leur assurait que par cette réponse la Pythie ne désignait pas autre chose que leurs vaisseaux ; qu'en conséquence le dieu, dans cet oracle, donnait à Salamine l'épithète de divine, et non celle de malheureuse et de funeste, parce que cette île donnerait son nom au plus grand exploit que les Grecs eussent encore fait. Son avis ayant prévalu, il dressa le décret qui portait que les Athéniens mettraient leur ville sous la garde de Minerve, protectrice d'Athènes ; que tous les citoyens en âge de porter les armes s'embarqueraient, et que chacun pourvoirait, du mieux qu'il lui serait possible, à la sûreté de sa femme,

1. Bataille de Salamine, 480 av. J.-C.

2. *Machines* ou *trucs* au moyen desquels, à la fin de la pièce, on montrait aux spectateurs, dans les airs, *un dieu* qui faisait le dénouement. De là l'expression *deus ex machina*. V. surtout le *Philoctète* de Sophocle et les *Bacchantes* d'Euripide.

3. *Serpent* consacré à Minerve.

de ses enfants et de ses esclaves. Le décret ayant passé, la plupart des Athéniens envoyèrent leurs parents et leurs femmes à Trézène, où ils furent reçus avec beaucoup de générosité. Les Trézéniens ordonnèrent qu'ils seraient nourris aux dépens du public; ils leur assignèrent à chacun deux oboles par jour, permirent aux enfants de cueillir des fruits dans tous les jardins et fournirent aux honoraires des maîtres chargés de les instruire.

GÉNÉROSITÉ ET ESPRIT DE THÉMISTOCLE

Un fait que je ne dois pas passer sous silence vint encore ajouter du prix à la conduite si digne d'éloges que Thémistocle avait tenue jusqu'alors. Il s'était aperçu que les Athéniens regrettaient Aristide; qu'ils craignaient que le ressentiment de son exil ne le portât à se joindre aux Barbares, et qu'il ne ruinât ainsi les affaires de la Grèce. Il fit donc rendre un décret qui donnait à tous les citoyens bannis pour un temps la liberté de revenir et les autorisait à faire et à proposer, conjointement avec les autres Athéniens, tout ce qu'ils croiraient utile pour le salut de la Grèce. Eurybiade, que la prépondérance de la ville de Sparte avait fait nommer, malgré son peu de courage, général de toute la flotte, voulait absolument partir et se retirer vers l'isthme[1], où l'armée de terre des Péloponnésiens était rassemblée. Thémistocle s'y opposa et ce fut dans cette occasion qu'il fit quelques réponses qu'on a conservées.

« Thémistocle, lui dit Eurybiade, dans les jeux publics « on châtie ceux qui se lèvent avant d'en avoir reçu « l'ordre. — Cela est vrai, repartit Thémistocle; mais « aussi on ne couronne jamais ceux qui restent derrière. »

1. L'isthme de Corinthe.

Eurybiade ayant levé son bâton comme pour le frapper : « Frappe, lui dit Thémistocle, mais écoute ». Eurybiade, étonné de sa douceur, lui ordonna de parler. Thémistocle l'avait déjà ramené à son avis, lorsqu'un des officiers se mit à dire qu'il ne convenait pas à un homme qui n'avait plus de ville de conseiller à ceux qui en avaient encore une de la quitter et de trahir leur patrie. Thémistocle, se tournant vers lui : « Misérable, lui dit-il, si nous avons « abandonné nos maisons et nos murailles, c'est que nous « n'avons pas cru devoir sacrifier notre liberté à des « choses inanimées. Mais il nous reste encore la plus « grande ville de la Grèce ; elle est dans ces deux cents « galères qui sont ici pour vous secourir et vous sauver, « si toutefois vous voulez l'être. Mais, si vous partez, si « vous nous abandonnez une seconde fois[1], bientôt les « Grecs entendront dire que les Athéniens possèdent une « ville libre, et de meilleures terres que celles qu'ils ont « quittées. » Ces paroles firent soupçonner et craindre à Eurybiade que les Athéniens n'eussent la pensée d'aller s'établir ailleurs. Un Érétrien ayant voulu parler contre l'avis de Thémistocle : « Eh quoi ! lui dit ce général, vous vous « mêlez aussi de parler de guerre, vous qui ressemblez « à ces poissons qui ont une épée et n'ont pas de cœur. »

Sa passion pour la gloire était sans bornes, à en juger par les divers traits qu'on rapporte de lui. Lorsque les Athéniens l'eurent nommé leur amiral, il suspendit l'expédition de toute affaire publique ou particulière ; et toutes celles qui lui survinrent, il les renvoya au jour qu'il devait s'embarquer, afin qu'en le voyant juger à la fois un si grand nombre d'affaires et parler à tant de sortes de gens, on conçût une plus haute idée de sa grandeur et de sa puissance. Un jour, en passant le long du rivage de

1. La première fois, ce fut avant Marathon.

la mer, il s'arrêta à regarder les corps morts que les flots apportaient ; et en ayant vu plusieurs qui avaient des colliers et des bracelets d'or, il continua son chemin et dit à un de ses amis qui le suivait : « Prends cela, car tu n'es « pas Thémistocle ».

Un jeune homme d'une grande beauté, appelé Antiphatès, qui d'abord avait traité Thémistocle avec beaucoup de fierté, lui faisait assidûment la cour depuis qu'il avait acquis une grande réputation : « Mon ami, lui dit « Thémistocle, nous sommes devenus sages en même « temps, mais tous deux un peu tard. » Il disait que les Athéniens n'avaient plus pour lui d'admiration ni d'estime, mais qu'ils se servaient de lui comme d'un platane sous lequel on va se réfugier pendant l'orage ; et lorsque le calme est revenu, on en coupe, on en arrache les branches. Un Sériphien lui disait un jour que ce n'était pas à lui-même, mais à sa patrie qu'il devait sa gloire : « Tu « dis vrai, lui répondit Thémistocle; si j'avais été de « Sériphe, je ne me serais jamais illustré; ni toi, quand « tu serais né à Athènes. » Un capitaine athénien, qui croyait avoir rendu à la République un service important, s'en vantait avec fierté devant Thémistocle, et comparait ses actions avec celles de ce général. « Le jour de fête, « lui dit Thémistocle, eut dispute avec son lendemain ; « celui-ci se plaignait qu'il n'avait pas un moment de loi- « sir, et qu'il était accablé de travail; tandis que le jour « de fête n'avait d'autre soin que de faire jouir tout le « monde à son aise des biens qu'on avait amassés les autres « jours. Tu as raison, répondit le jour de fête ; mais si je « n'avais pas été, tu ne serais pas. Moi aussi, ajouta Thé- « mistocle, si je n'avais pas été, où seriez-vous mainte- « nant ? » Son fils abusait de la faiblesse de sa mère, et se servait d'elle pour gouverner son père. Thémistocle disait, en plaisantant, que son fils avait plus de pouvoir

qu'aucun autre Grec : « Car, ajoutait-il, les Athéniens « commandent aux Grecs, je commande aux Athéniens, sa « mère me gouverne, et il gouverne sa mère. » Comme il affectait en tout la singularité, un jour qu'il avait mis en vente une de ses terres, il fit annoncer par le crieur public qu'elle avait un bon voisin. De deux citoyens qui recherchaient sa fille en mariage, il préféra l'homme de bien à l'homme riche et dit, à cette occasion, qu'il voulait pour gendre un homme qui eût besoin de richesses, plutôt que des richesses qui eussent besoin d'un homme. Tels étaient ses apophthegmes[1].

THÉMISTOCLE TOUJOURS PATRIOTE, MÊME EN EXIL

On expédia donc des courriers à Magnésie pour porter à Thémistocle l'ordre du roi[2] d'aller commander cette expédition contre les Grecs. Mais Thémistocle ne voyait, ni dans le ressentiment qu'il pouvait conserver encore contre ses concitoyens, ni dans la gloire et la puissance qui lui étaient offertes, un motif suffisant de se charger de la conduite de cette guerre. Peut-être même en croyait-il le succès impossible; car la Grèce avait alors plusieurs grands généraux, entre autres Cimon qu'un bonheur singulier accompagnait dans toutes ses entreprises. Mais, ce qui l'en éloignait le plus, c'était la honte qu'il y aurait à flétrir la gloire de ses premiers exploits et à renverser lui-même ses trophées. Il prit donc la résolution magnanime d'éviter ce déshonneur par une mort digne de sa vie. Il fit un sacrifice aux dieux, assembla ses amis, et, après leur avoir fait ses derniers adieux, il but, suivant l'opinion commune, du sang de taureau; d'autres disent qu'il prit un poison très actif et qu'il mourut à Magnésie,

1. Sentences.
2. Artaxerxès, surnommé Longue-Main.

âgé de 65 ans, dont il avait passé la plus grande partie dans l'administration des affaires publiques et dans le commandement des armées. Le roi, ayant appris la cause et le genre de sa mort, l'en admira, dit-on, davantage, et traita toujours avec beaucoup de bonté sa famille et ses amis.

Les descendants de Thémistocle sont encore en possession à Magnésie de quelques honneurs particuliers ; et moi-même j'en ai vu jouir Thémistocle l'Athénien, avec qui je m'étais lié très étroitement chez le philosophe Ammonius.

CIMON

NAISSANCE ET CARACTÈRE DE CIMON

Cimon était fils de Miltiade et d'Hégésipyla, Thracienne de nation et fille du roi Oloros. Thucydide l'historien, qui était parent de Cimon, dit que son père s'appelait Oloros, comme le roi de ce nom son aïeul, et qu'il possédait des mines d'or dans la Thrace où l'on prétend même qu'il mourut; il fut tué dans un petit endroit appelé Scapté-Hylé. On rapporta ses cendres dans l'Attique, et l'on montre encore son monument parmi les sépultures de la famille de Cimon, près du tombeau d'Elpinice, sœur de ce dernier. Mais Thucydide était du bourg[1] d'Alimusium, et Miltiade de celui de Lacia. Miltiade, condamné à une amende de cinquante talents, fut mis en prison, et, n'ayant pu la payer, il y mourut, laissant son fils dans sa première jeunesse, et Elpinice, sa sœur. Cimon, dans ses premières années, eut une mauvaise réputation ; il était connu dans Athènes pour un débauché et un grand buveur, parfaitement semblable à Cimon son aïeul, que sa stupidité avait fait surnommer Coalémos. Stésimbrote de

1. Les bourgs ou *dèmes*, divisions territoriales de l'Attique.

Thasos, qui vivait à peu près du temps de Cimon, assure qu'il n'apprit ni la musique, ni aucune des sciences qu'on enseigne aux enfants de condition libre ; qu'il n'avait rien de cette noblesse, de cette grâce du langage si ordinaire aux Athéniens ; mais qu'il était d'un naturel franc et généreux, et que la trempe de son âme tenait plus d'un homme du Péloponnèse que d'un Athénien. Il était, comme l'Hercule d'Euripide[1],

« Grossier, sans agrément, mais rempli de vertus. »

C'est à peu près le portrait qu'en fait Stésimbrote.

Dans tout le reste de sa conduite, Cimon fit paraître une grandeur d'âme admirable. Égal à Miltiade en courage et à Thémistocle en prudence, il les surpassa l'un et l'autre en justice, de l'aveu de tout le monde. Sans leur être inférieur par les qualités guerrières, il fut dès sa jeunesse et lorsqu'il n'avait encore aucune expérience des armes, bien au-dessus d'eux par ses vertus civiles. Lorsqu'à l'invasion des Mèdes, Thémistocle proposa aux Athéniens de quitter la ville, d'abandonner le pays, de s'embarquer pour se rendre devant Salamine et y combattre sur mer, dans la consternation générale que causa un conseil si hardi, Cimon fut le premier qui, suivi de plusieurs de ses camarades, monta d'un air gai le long du Céramique[2] à l'Acropole, portant dans sa main un mors de bride qu'il allait consacrer à Minerve. Il voulait insinuer par là à ses concitoyens que, dans la conjoncture présente, Athènes n'avait plus besoin de gens de cheval, mais de bons hommes de mer. Après avoir fait son offrande, il prit un des boucliers qui étaient suspendus aux parois du temple, fit sa prière à la déesse, descendit ensuite au rivage et donna, le premier, à la plupart de ses conci-

1. Dans la tragédie d'*Alceste*.

2. Le Céramique, un des quartiers d'Athènes. — L'Acropole, citadelle de la ville.

toyens l'exemple de la confiance. Il était, suivant le poète Ion, assez bien de figure, d'une grande et belle taille ; il avait de beaux cheveux qui frisaient naturellement et qu'il entretenait avec soin. Les preuves signalées qu'il donna de sa valeur à la bataille de Salamine lui acquirent l'estime et l'affection de ses concitoyens qui, s'attachant à lui en grand nombre, l'accompagnaient partout et l'exhortaient à se rendre, par ses sentiments et par ses actions, l'héritier de la gloire que son père s'était acquise à Marathon.

CIMON RAPPORTE LES RESTES DE THÉSÉE ET JUGE LE CONCOURS DE TRAGÉDIE

Là, ayant appris que Thésée, fils d'Égée, obligé de fuir d'Athènes, s'était retiré à Scyros dont le roi Lycomède, par la crainte des Athéniens, l'avait tué en trahison, il ne négligea rien pour découvrir son tombeau; car un oracle avait ordonné aux Athéniens de rapporter à Athènes les ossements de Thésée et de l'honorer comme un héros. Mais ils ignoraient le lieu de sa sépulture, et les habitants de Scyros ne voulaient ni convenir qu'elle fût dans leur île, ni souffrir qu'on y fît des recherches. Cimon y mit tant de zèle et de soin qu'enfin il découvrit son tombeau ; il chargea les ossements de Thésée sur sa galère qu'il fit magnifiquement orner et les rapporta dans sa patrie, près de quatre cents ans après que Thésée en était parti. Le peuple lui en sut toujours depuis beaucoup de gré ; et, pour perpétuer la mémoire de cet événement, on institua entre les poètes tragiques des combats qui eurent la plus grande célébrité. Sophocle, encore jeune, y fit jouer sa première pièce ; et l'archonte Aphepsion, qui vit dans les spectateurs beaucoup de partialité et de brigues, ne voulut pas tirer au sort les

juges du combat. Mais Cimon et les autres généraux étant entrés au théâtre pour y faire les libations d'usage au dieu[1] à l'honneur duquel ces jeux étaient célébrés, l'archonte ne leur permit pas de sortir; et, après leur avoir fait prêter serment, il les obligea de s'asseoir et de faire les fonctions de juges : ils étaient dix, un de chaque tribu.

La dignité des juges donna la plus vive émulation aux acteurs; Sophocle remporta le prix; et le poète Eschyle en fut tellement affligé qu'il ne fit pas depuis un long séjour à Athènes. Il se retira de dépit en Sicile où il mourut, et fut enterré près de la ville de Géla.

MORT DE CIMON

Cependant Cimon, tout rempli des grands projets de guerre qu'il avait formés[2], se tenait toujours avec sa flotte autour de l'île de Cypre. Il envoya des personnes sûres au temple d'Ammon pour y consulter le dieu sur des choses secrètes dont on n'a jamais eu aucune connaissance. Le dieu ne rendit point d'oracle à ses envoyés; mais dès qu'ils entrèrent dans le temple, il leur ordonna de s'en retourner, parce que Cimon était déjà auprès de lui. Les députés reprirent le chemin de la mer, et, en arrivant au camp des Grecs qui était alors sur les côtes d'Égypte, ils apprirent que Cimon n'était plus; et, comparant le jour de sa mort avec celui où le dieu leur avait parlé, ils reconnurent que l'oracle, en leur disant que Cimon était déjà avec les dieux, leur avait déclaré énigmatiquement sa mort.

1. Dionysos ou Bacchus; c'est du Dithyrambe, chant en l'honneur de ce dieu, que sont sorties la tragédie et la comédie.

2. Cimon venait de remporter, sur les côtes sud de l'Asie Mineure, de grands succès, entre autres, la double victoire, navale et terrestre, de l'Eurymédon.

Il mourut au siège de Citium, en Cypre, de maladie, suivant la plupart des historiens, et, selon d'autres, d'une blessure qu'il reçut en combattant contre les Barbares. En mourant, il ordonna à ses capitaines de ramener sur-le-champ la flotte à Athènes et de cacher sa mort à tout le monde. Ils exécutèrent cet ordre si secrètement que ni les ennemis, ni les alliés ne surent sa mort, et que la flotte rentra en sûreté dans les ports de l'Attique après une navigation de trente jours, et toujours commandée par Cimon, tout mort qu'il était. Depuis cet événement aucun des généraux grecs ne fit plus aucun exploit éclatant contre les Barbares. Maîtrisés par leurs démagogues, par ces brandons de discorde qui les animaient les uns contre les autres, sans que personne se mît entre eux pour les séparer, ils en vinrent enfin à se faire une guerre ouverte. Leurs divisions laissèrent longtemps respirer le roi de Perse et portèrent à la puissance des Grecs des coups irréparables. Ce ne fut que longtemps après qu'Agésilas, portant les armes en Asie, ralluma faiblement la guerre contre les généraux du roi de Perse qui commandaient dans les provinces maritimes. Mais, avant que d'avoir pu rien faire de grand et de mémorable dans cette guerre, il fut rappelé par les nouveaux sujets de sédition et de trouble qui s'étaient élevés dans la Grèce, laissant les exacteurs du roi de Perse lever les impôts au milieu des villes alliées et amies des Grecs : tandis que, sous le commandement de Cimon, un seul greffier n'avait osé signifier un exploit, ni un seul homme de guerre s'approcher de la mer à plus de quatre cents stades. Les os de Cimon furent transportés dans l'Attique. Son tombeau, qu'on y voit encore, et qui s'appelle Cimonia, en est une preuve. Cependant les habitants de Citium, suivant l'orateur Nausicratès, honorent un tombeau qu'ils disent être celui de Cimon; et le motif des honneurs qu'ils lui ren-

dent, c'est que, dans un temps de famine et de stérilité, un dieu leur ordonna de ne pas négliger la mémoire de Cimon et de lui rendre les honneurs divins.

PÉRICLÈS[1]

NAISSANCE DE PÉRICLÈS

Périclès était de la tribu Acamantide, du bourg de Cholargue, et descendait par sa mère des plus illustres familles d'Athènes. Xanthippe, son père, qui vainquit à Mycale les généraux du roi de Perse, épousa Agarista, mère de Clisthène, celui qui chassa les Pisistratides, détruisit avec tant de courage la tyrannie, donna des lois aux Athéniens, et établit une forme de gouvernement propre à maintenir parmi les citoyens l'ordre et la sécurité.

ÉDUCATION DE PÉRICLÈS

On dit assez généralement qu'il eut pour maître de musique Damon : il paraît que ce fut un sophiste très instruit, qui, sous les dehors d'un musicien, voulait cacher au public sa grande capacité. Il se lia particulièrement avec Périclès qu'il formait à la politique, comme un maître de gymnase dresse un athlète aux combats. Mais il ne put tellement se déguiser qu'on ne reconnût enfin qu'à la faveur de sa lyre, il cachait son application aux affaires et son goût pour la tyrannie. Périclès prit aussi les leçons de Zénon d'Élée, qui enseignait la physique suivant les principes de Parménide. Sa manière était de dis-

1. Mort en 429 av. J.-C.

puter contre tout le monde, d'employer les arguments les plus subtils et de réduire ses adversaires à ne savoir que répondre.

Mais l'ami le plus intime de Périclès, celui qui contribua le plus à lui donner cette élévation, cette fierté de sentiments, peu appropriée, il est vrai, à un gouvernement populaire, celui enfin qui lui inspira cette grandeur d'âme qui le distinguait, cette dignité qu'il faisait éclater dans toute sa conduite, ce fut Anaxagore de Clazomènes, que ses contemporains appelaient l'Intelligence, soit par admiration pour ses connaissances sublimes et sa subtilité à pénétrer les secrets de la nature, soit parce qu'il avait le premier établi pour principe de la formation du monde, non le hasard ou la nécessité, mais une intelligence pure et simple qui avait tiré du chaos les substances homogènes. Pénétré de l'estime la plus profonde pour ce grand personnage, instruit à son école dans la connaissance des sciences naturelles et des phénomènes célestes, Périclès puisa dans son commerce, non seulement une élévation d'esprit, une éloquence sublime éloignée de l'affectation et de la bassesse du style populaire, mais encore un extérieur grave et sévère que le rire ne tempérait jamais, une démarche ferme et tranquille, un son de voix toujours égal, une modestie dans son port, dans son geste et dans son habillement, que l'action la plus véhémente, lorsqu'il parlait en public, ne pouvait jamais altérer. Ces qualités relevées par beaucoup d'autres frappaient tout le monde d'admiration.

MANIÈRE DE VIVRE DE PÉRICLÈS

Dès ce moment, il changea sa manière de vivre. Il ne parut plus dans les rues que pour aller à la place publi-

que ou au conseil. Il renonça aux festins, aux assemblées et à tous les amusements de cette espèce. Pendant tout le temps de son administration, qui fut fort longue, il ne soupa chez aucun de ses amis, excepté une fois qu'il alla aux noces d'Euryptolème, son propre parent; encore n'y resta-t-il que jusqu'aux libations, après quoi il se retira. En effet, la gravité ne saurait se soutenir au milieu des jeux et des divertissements; la gaieté familière qui y règne s'accorde mal avec la dignité et nuit à la considération. Mais Périclès, de peur qu'une trop fréquente communication avec le peuple ne finît par inspirer du dégoût pour sa personne, paraissait rarement et par intervalles dans les assemblées; il s'abstenait de parler sur les affaires d'un médiocre intérêt et se réservait pour les grandes occasions. Dans les circonstances moins importantes, il se servait de ses amis et de quelques orateurs qui lui étaient dévoués; en particulier d'Éphialtès, celui qui détruisit l'autorité de l'aréopage, et qui fit boire aux citoyens, à longs traits et sans mesure, suivant l'expression de Platon, la coupe de la liberté. Aussi le peuple s'abandonnant à sa fougue, tel qu'un coursier qui n'a plus de frein, ne put être ramené à l'obéissance.

ADMINISTRATION DE PÉRICLÈS

Ce fut là ce qui détermina Périclès à lâcher encore davantage la bride au peuple, et à chercher dans son administration tous les moyens de lui plaire. Ce n'étaient chaque jour que spectacles, que fêtes et banquets, qu'il imaginait pour entretenir dans la ville des plaisirs et des amusements du meilleur goût. Il envoyait chaque année en course soixante galères, montées d'un grand nombre de citoyens qui, soudoyés huit mois de l'année, se for-

maient à toutes les connaissances de la marine. Il établit aussi plusieurs colonies, une de mille citoyens dans la Chersonèse, une de cinq cents à Naxos; une troisième de deux cent cinquante à Andros; une autre de mille au pays des Bisaltes en Thrace. Enfin il en envoya une en Italie pour peupler la ville de Sybaris, qu'on venait de rétablir, et qui fut appelée Thurium. En déchargeant ainsi la ville d'une populace oisive qui, faute d'occupation, excitait sans cesse des troubles, il soulageait la misère du peuple, contenait les alliés par la crainte et leur mettait comme autant de garnisons qui les empêchaient de se porter à des innovations.

Mais ce qui flatta le plus Athènes, ce qui contribua davantage à son embellissement, ce qui surtout étonna tous les autres peuples, et atteste seul la vérité de tout ce qu'on a dit sur la puissance de la Grèce et sur son ancienne splendeur, c'est la magnificence des édifices publics dont Périclès décora cette ville.

Ces édifices étaient d'une grandeur étonnante, d'une beauté et d'une élégance inimitables. Tous les artistes s'étaient efforcés à l'envi de surpasser la magnificence du dessin par la perfection du travail. Mais ce qui surprenait davantage, c'était la promptitude avec laquelle ils avaient été construits : il n'y en avait pas un seul qui ne semblât avoir exigé plusieurs âges et plusieurs successions d'hommes pour être conduit à sa fin; et cependant ils furent tous achevés pendant le court espace de l'administration florissante d'un seul homme. On dit, à la vérité, que, dans ce temps-là Zeuxis[1], ayant entendu le peintre Agatharcus se glorifier de la facilité et de la vitesse avec laquelle il peignait toute sorte d'animaux : « Pour moi, « lui dit-il, je fais gloire de ma lenteur ». Aussi ce qui

1. Peintre célèbre.

rend plus admirables les édifices de Périclès, c'est qu'achevés en si peu de temps, ils aient eu une si longue durée. Chacun de ces ouvrages était à peine fini, qu'il avait déjà, par sa beauté, le caractère de l'antique; cependant aujourd'hui ils ont toute la fraîcheur, tout l'éclat de la jeunesse : tant y brille cette fleur de nouveauté qui les garantit des impressions du temps! Il semble qu'ils aient en eux-mêmes un esprit et une âme qui les rajeunissent sans cesse et les empêchent de vieillir.

DÉSINTÉRESSEMENT DE PÉRICLÈS

Comme les orateurs attachés au parti de Thucydide[1] ne cessaient de crier que Périclès dilapidait les finances et ruinait la république, il demanda un jour au peuple assemblé s'il croyait qu'il eût beaucoup dépensé : « Oui, « répondit le peuple, et beaucoup trop. — Eh bien! « reprit Périclès, cette dépense ne sera pas à votre « charge; je m'engage à la supporter seul. Mais mon « nom seul aussi sera placé dans les inscriptions des « édifices. » A ces mots, soit admiration pour sa grandeur d'âme, soit que par jalousie on ne voulût pas lui céder la gloire de tant de beaux ouvrages, tout le peuple s'écria qu'il n'avait qu'à prendre dans le trésor de quoi en couvrir les frais, et de ne rien épargner.

Au reste, il avait acquis cette grande notoriété, non seulement par son éloquence, mais encore, selon Thucydide, par l'opinion que sa bonne conduite donnait de lui, par la confiance qu'inspiraient son désintéressement et son mépris pour les richesses. Il porta si loin ces deux

1. Aristocrate, adversaire de Périclès.

vertus qu'après avoir prodigieusement accru la grandeur et l'opulence dont Athènes jouissait avant lui ; après avoir surpassé en puissance plusieurs rois et plusieurs tyrans, de ceux mêmes qui transmirent à leurs enfants la possession de leurs États, il n'augmenta pas d'une drachme le bien dont il avait hérité de son père.

SA PRUDENCE A LA GUERRE

Mais rien ne lui concilia tant l'estime publique que la circonspection qu'il mettait dans ses expéditions militaires. Il ne hasardait jamais une bataille dont le succès lui semblait incertain, et qui offrait un danger apparent. Il estimait peu ces généraux qu'une heureuse témérité faisait regarder comme de grands capitaines ; peu jaloux de les imiter, il disait souvent à ses concitoyens que, s'il pouvait, il les rendrait immortels. Tolmidas, fils de Tolméus, enflé de ses succès et de la gloire qu'ils lui avaient acquise, voulait hors de propos entrer en armes dans la Béotie : non content des troupes qu'il avait, il persuada aux jeunes gens les plus braves et les plus avides de gloire, au nombre de plus de mille, de le suivre en qualité de volontaires. Périclès fit son possible pour le retenir, et lui dit, en pleine assemblée, ce mot si connu : « Si vous ne voulez pas en croire Périclès, vous ne ris- « quez rien au moins d'attendre ; le temps est le con- « seiller le plus sage ». Cette parole ne fut pas trop remarquée dans le moment ; mais peu de jours après, lorsqu'on reçut la nouvelle que Tolmidas avait été défait et tué à Coronée avec la plupart des plus braves Athéniens, ce mot lui fit beaucoup d'honneur et lui mérita la bienveillance du peuple, qui rendit justice à sa prudence et à son amour pour les citoyens.

LES FONDS SECRETS DE PÉRICLÈS

Dans le compte que Périclès rendit de cette expédition, il porta en dépense une somme de dix talents, avec cette seule indication : *Pour emploi nécessaire*. Le peuple la lui alloua sans aucune information, et ne voulut pas en connaître le motif secret. Quelques écrivains, entre autres Théophraste le philosophe, disent que Périclès faisait passer chaque année à Sparte dix talents, pour gagner les principaux magistrats, afin d'éloigner la guerre ; il achetait non la paix, mais le temps nécessaire pour pouvoir à loisir se préparer à entrer en campagne avec plus d'avantage.

FERMETÉ D'AME DE PÉRICLÈS

Les Lacédémoniens, persuadés qu'en abattant la puissance de Périclès, ils rendraient les Athéniens plus souples et plus faciles, leur ordonnèrent de bannir de leur ville les restes du crime cylonien[1], dont la race de Périclès était, suivant Thucydide, entachée du côté de sa mère. Mais cette tentative eut un effet tout contraire à celui qu'ils s'en étaient promis : au lieu d'attirer sur Périclès les soupçons et la calomnie, il augmenta le respect et la confiance des citoyens, parce qu'ils virent que c'était lui que les ennemis haïssaient et craignaient le plus. C'est pourquoi, avant qu'Archidamus entrât dans l'Attique avec les troupes du Péloponnèse, Périclès déclara aux Athéniens que, si ce roi, dans les incursions qu'il ferait sur le pays, épargnait ses terres, soit à cause de l'hospitalité qui les unissait,

1. L'eupatride Cylon et ses amis avaient été assassinés, malgré le droit d'asile, par les Alcméonides, famille dont Périclès descendait.

soit pour donner à ses ennemis un prétexte de le calomnier, il donnait dès ce moment à la République ses biens et ses maisons de campagne. Les Lacédémoniens et leurs alliés étant donc entrés dans l'Attique avec une armée nombreuse, sous les ordres du roi Archidamus, et ayant ravagé tout le pays, s'avancèrent jusqu'au bourg d'Acharnes, et y assirent leur camp; persuadés que les Athéniens, ne voulant pas les y souffrir, viendraient les attaquer pour défendre leur territoire et soutenir leur ancienne réputation. Mais Périclès jugea qu'il serait trop dangereux de risquer une bataille et de hasarder la ville même, en attaquant une armée de 60 000 hommes, et pour calmer l'impatience de ceux qui, ne pouvant supporter de voir ainsi ravager leur territoire, voulaient absolument combattre, il leur disait que des arbres coupés et abattus repoussent en peu de temps, mais que la perte des hommes est irréparable.

Il évita d'assembler le peuple, de peur d'être entraîné hors de ses résolutions; mais après avoir fermé la ville et posé partout des gardes pour la sûreté publique, il ne suivit que ses propres conseils, il s'inquiéta peu des cris et des murmures de ses concitoyens. Il fut également inflexible soit aux vives instances de ses amis, soit aux clameurs et aux menaces de ses ennemis, soit enfin aux chansons satiriques dont on l'accablait, et dans lesquelles on le décriait, on blâmait sa conduite, on le traitait d'homme lâche qui abandonnait tout aux ennemis.

MORT DE PÉRICLÈS [1]

Il ne se laissa pourtant pas abattre par tant de malheurs, et ne perdit rien de cette fermeté, de cette grandeur

1. Pendant la fameuse *peste d'Athènes*.

d'âme qui lui était naturelle ; on ne le vit ni pleurer, ni faire des funérailles, ni aller au tombeau d'aucun de ses proches. Mais quand il vit mourir Paralus, le dernier de ses fils, quoique accablé de cette perte, il s'efforça d'abord de soutenir son caractère et de conserver tout son courage : mais, en s'approchant de son fils pour lui mettre la couronne sur la tête, il ne put supporter cette vue, et, succombant à sa douleur, il poussa des cris et des sanglots et répandit un torrent de larmes, ce qui ne lui était pas encore arrivé dans tout le cours de sa vie. Cependant la ville ayant essayé des autres généraux et des autres orateurs pour conduire cette guerre, et aucun d'eux ne lui ayant paru avoir ni assez de poids, ni assez d'autorité pour un commandement de cette importance, elle commença à regretter Périclès, à le rappeler à la tribune et au gouvernement. Il se tenait renfermé dans sa maison, inconsolable de la perte de son fils ; mais Alcibiade et ses autres amis le déterminèrent à reparaître en public ; le peuple lui témoigna du regret de son ingratitude, et Périclès reprit le timon des affaires.

C'est alors que Périclès fut atteint de la peste : elle ne se déclara pas chez lui par des symptômes aussi aigus et aussi violents que dans les autres. Faible et peu active, sujette dans sa longue durée à de fréquentes variations, elle mina lentement son corps et affaiblit insensiblement son esprit. Théophraste, dans cette partie de ses *Morales*[1] où il recherche si les mœurs changent avec la fortune, en sorte qu'altérées par les affections du corps elles abandonnent la vertu, raconte que Périclès, visité dans sa maladie par un de ses amis, lui montra une amulette que des femmes lui avaient suspendue au cou : il donnait à entendre qu'il devait être bien malade, puisqu'il se prê-

1. Œuvres morales.

tait à de pareilles faiblesses. Comme il était sur le point de mourir, les principaux citoyens et ceux de ses amis qui avaient échappé à la contagion, assis autour de son lit, s'entretenaient de ses vertus et de la grande puissance dont il avait joui pendant sa vie. Ils racontaient ses belles actions et le grand nombre de ses victoires ; il avait érigé, comme général, neuf trophées à l'honneur d'Athènes, pour autant de batailles qu'il avait gagnées; ils parlaient ainsi entre eux, persuadés qu'il ne les entendait pas et qu'il avait perdu tout sentiment. Mais il ne lui était rien échappé de ce qu'ils avaient dit ; et, prenant tout à coup la parole : « Je suis surpris, leur dit-il, que « vous ayez si présents à l'esprit et que vous vantiez si « fort des exploits dont la fortune a partagé la gloire, et « que tant d'autres généraux ont faits comme moi ; tandis « que vous ne parlez pas de ce qu'il y a de plus grand et « de plus glorieux dans ma vie, c'est que jamais je n'ai « fait prendre le deuil à aucun Athénien. »

NICIAS[1]

CARACTÈRE DE NICIAS

Je commencerai par dire de lui ce qu'en a écrit Aristote : qu'il y eut en même temps à Athènes trois citoyens distingués par leur vertu, qui eurent toujours pour le peuple une affection et une bienveillance particulières : Nicias, fils de Nicératus; Thucydide, fils de Milésias, et Théramène, fils d'Hagnon; mais le dernier eut moins que les deux autres cette disposition. Né dans l'île de Céos et

1. Mort en 495 av. J.-C., dans la désastreuse expédition de Sicile.

regardé comme étranger à Athènes, on le raillait sur sa naissance; d'ailleurs son peu de fermeté dans les partis qu'il embrassait, et qui le faisait flotter sans cesse avec les factions qui partageaient le gouvernement, lui avait fait donner le surnom de Cothurne. Thucydide, le plus âgé des trois, ne craignait pas, pour soutenir les nobles et les citoyens vertueux, de s'opposer presque toujours à Périclès qui cherchait à flatter le peuple. Nicias, quoique le plus jeune, avait déjà de la réputation du vivant de Périclès, et partagea souvent avec lui le commandement des armées; il fut aussi plus d'une fois général en chef. Après la mort de Périclès, il se vit porté à la première place, principalement par les nobles et les riches, qui voulaient s'en faire comme un rempart contre la scélératesse et l'audace de Cléon[1]; il n'en eut pas moins pour cela la faveur du peuple, qui contribua même à son avancement. Cléon, il est vrai, jouissait d'un grand crédit auprès de la populace, pour laquelle il avait une complaisance extrême, et qu'il gratifiait de quelques distributions d'argent. Mais la plupart de ceux mêmes qu'il flattait par cette conduite, témoins de son avarice, de son insolence et de son audace, poussaient Nicias dans le gouvernement, parce que sa gravité, loin d'avoir rien d'austère ou d'odieux, était accompagnée d'une certaine circonspection qui, passant pour timidité, le rendait agréable au peuple. Naturellement craintif et défiant, ces défauts furent couverts à la guerre par les succès dont la fortune le favorisa, tant qu'il commanda les armées. Dans les assemblées du peuple, cette timidité qui s'étonnait du moindre bruit et la frayeur qu'il avait des calomniateurs paraissaient des qualités populaires qui lui gagnaient la faveur de la multitude et lui donnaient un grand crédit; car ordinaire-

1. Démagogue, tué à Amphipolis, en 422 av. J.-C.

ment le peuple, qui regarde comme un grand honneur de n'être pas méprisé par les grands, craint ceux qui ont du mépris pour lui et porte aux honneurs ceux qui le craignent.

Périclès, qui gouvernait Athènes par l'ascendant d'une véritable vertu et par la force de son éloquence, n'avait besoin auprès du peuple, ni de déguisement, ni d'artifice. Nicias, dépourvu de ces qualités, mais supérieur à Périclès en fortune, employait ses richesses à gagner les bonnes grâces des Athéniens. Il est vrai qu'il avait en tête Cléon, qui s'attachait la multitude par sa souplesse et par ses bouffonneries; mais, ne pouvant lutter contre lui par des moyens semblables, il cherchait à gagner la faveur populaire en donnant des spectacles, des combats gymniques et d'autres divertissements de ce genre dont il amusait le peuple, et dans lesquels il surpassait en magnificence et en bon goût tous ceux qui l'avaient précédé et tous ses contemporains; on voit encore les offrandes qu'il avait consacrées aux dieux : telles qu'une statue de Pallas, qu'il mit dans la citadelle, et qui a perdu sa dorure; une chapelle portative, placée dans le temple de Bacchus, sous les trépieds qu'il dédia comme vainqueur dans les jeux; car il fut souvent couronné et jamais vaincu. On raconte à ce propos que, dans un chœur de tragédie dont il faisait les frais, il passa sur le théâtre un de ses esclaves habillé en Bacchus, qui, encore dans la fleur de la jeunesse, était d'une taille et d'une beauté singulières. Les Athéniens, charmés de sa figure, battirent longtemps des mains; et Nicias, s'étant levé, dit au peuple qu'il se croirait coupable d'impiété s'il retenait dans la servitude un esclave que la voix publique venait de consacrer comme un dieu; et sur-le-champ il le mit en liberté.

On se souvient encore des présents, aussi magnifiques

que religieux, qu'il fit au temple de Délos. Avant lui, les chœurs de musique, que les villes députaient pour chanter les louanges d'Apollon, débarquaient sans aucun ordre, parce que les Déliens, pleins d'impatience et accourant avec précipitation au-devant du vaisseau, les forçaient de chanter comme ils se trouvaient, pendant même qu'ils mettaient leurs couronnes de fleurs et qu'ils prenaient leurs robes de cérémonie, ce qui causait beaucoup de confusion. Quand Nicias conduisit cette pompe sacrée, il descendit d'abord dans l'île de Rhenée, accompagné de son chœur de musique avec les victimes, les autres préparatifs de la fête, et, en particulier, avec un pont de la largeur du canal qui sépare l'île de Rhenée de celle de Délos ; il l'avait fait construire à Athènes avec beaucoup de magnificence ; il était orné de dorures, de peintures, de festons et de tapisseries. Il le fit jeter la nuit sur le canal, qui est assez étroit ; et, le lendemain, au point du jour, il le passa avec son chœur de musiciens, qui, superbement parés, marchaient avec le plus grand ordre, en chantant des hymnes à l'honneur du dieu. Après le sacrifice, les jeux et les banquets, il dressa devant le temple un palmier d'airain qu'il consacra au dieu ; il acheta pour dix mille drachmes des terres qu'il donna au temple et dont il voulut que les revenus fussent employés tous les ans par les Déliens à faire des sacrifices et des festins dans lesquels ils prieraient les dieux pour la prospérité de Nicias. Il fit graver cette condition sur une colonne qu'il laissa dans l'île comme un témoin et un souvenir du don qu'il avait fait. Dans la suite, ce palmier, brisé par les vents, tomba sur une grande statue consacrée par les Naxiens et la renversa.

SUPERSTITION DE NICIAS

Il se mêle souvent à ce goût pour les cérémonies publiques beaucoup d'ambition, de vanité et d'ostentation populaires; mais tout ce qu'on connaît d'ailleurs du caractère et des mœurs de Nicias porte à croire que le désir de plaire au peuple, par ces sortes de spectacles, n'était en lui qu'une suite de sa religion; car il avait une crainte extrême pour les dieux, et cette crainte, suivant Thucydide, était poussée jusqu'à la superstition. On lit, dans un des dialogues de Pasiphon, que Nicias faisait tous les jours des sacrifices; qu'il avait dans sa maison un devin qu'il paraissait n'interroger que sur les affaires publiques, mais qu'il consultait le plus souvent sur ses propres affaires, et principalement sur les vastes et riches mines d'argent qu'il possédait dans le bourg de Laurium, et dont il tirait un gros revenu, mais qu'il ne pouvait faire exploiter sans un grand danger pour les travailleurs; il y entretenait pour cette exploitation un grand nombre d'esclaves, et sa plus grande richesse consistait dans l'argent qu'il en retirait : aussi était-il sans cesse entouré d'une foule de gens qui lui demandaient à emprunter, et à qui il prêtait volontiers; il donnait également et à ceux qui pouvaient lui nuire et à ceux que leur vertu rendait dignes de ses largesses. Enfin sa timidité était un revenu sûr pour les méchants, comme son humanité pour les bons.

CETTE SUPERSTITION PERD L'ARMÉE ATHENIENNE EN SICILE

Tout était préparé, et les ennemis, qui étaient loin de s'attendre à cette retraite[1], ne s'étaient encore aperçus

1. Il s'agit de la retraite de l'armée athénienne qui venait d'échouer devant Syracuse.

de rien, lorsque tout à coup une éclipse de lune, qui survint au milieu de la nuit, jeta la plus grande frayeur dans l'esprit de Nicias et de ses collègues, qui, par ignorance ou par superstition, redoutaient ces sortes de phénomènes. Pour l'éclipse de soleil, qui arrive à la fin du mois lunaire, le peuple même savait qu'elle est causée par l'interposition de la lune entre le soleil et la terre. Mais ils ne comprenaient pas quel était le corps qui, par son opposition, ôtait subitement à la lune, lorsqu'elle était dans son plein, toute sa lumière, et lui faisait prendre successivement tant de couleurs différentes. Ce phénomène leur paraissait étrange, et ils le regardaient comme un signe de grands malheurs dont les dieux menaçaient les hommes.

Par malheur pour Nicias, il n'avait plus un devin expérimenté nommé Stilbidas, qui l'accompagnait ordinairement, et qui lui ôtait beaucoup de sa superstition; il venait de mourir. Car ce phénomène, comme dit Philochore, loin d'être d'un mauvais augure pour une armée qui se proposait de fuir, lui était au contraire très favorable; les actions inspirées par la grande frayeur ont besoin des ténèbres, et la lumière en est le plus grand ennemi; d'ailleurs, on n'observait le soleil et la lune que les trois jours qui suivaient leur éclipse, et Nicias proposa d'attendre une révolution entière de la lune comme s'il ne l'avait pas vue reparaître dans toute sa clarté, dès qu'elle eut traversé l'espace qu'occupait l'ombre de la terre. Abandonnant donc tout autre soin, il ne s'occupa que de sacrifices, jusqu'à ce que les ennemis vinrent avec leur armée de terre assaillir son camp et sa muraille, et environner le port de leurs vaisseaux.

FERMETÉ DE NICIAS DANS LA DÉFAITE

Mais de tous les objets affligeants que le camp des Athéniens offrait de toutes parts, il n'en était pas de plus digne de pitié que Nicias lui-même : accablé par la maladie, indignement réduit à la privation des choses les plus nécessaires, quand sa maladie et sa faiblesse auraient exigé les plus grands ménagements, il supportait cet état de souffrance avec un courage dont les hommes les plus forts auraient à peine été capables. On voyait que ce n'était pas pour lui-même, ni par amour de la vie, qu'il soutenait de si grands maux et que l'intérêt de ses troupes l'empêchait seul de perdre toute espérance. Dans la frayeur et la désolation générale de ses soldats, si quelquefois il lui échappait des larmes, il faisait assez connaître qu'il ne les donnait qu'au sentiment de l'humiliation et de la honte que lui attirait cette funeste expédition, dont il s'était promis tant de grandeur et tant de gloire. Non seulement la vue de son déplorable état, mais encore le souvenir des discours qu'il avait tenus, des représentations qu'il avait faites pour empêcher cette guerre, prouvait assez à ses troupes qu'il n'avait pas mérité ses malheurs; elles désespéraient même du secours des dieux, lorsqu'elles voyaient un homme qui toujours avait témoigné le plus grand respect pour la divinité, et s'était montré si magnifique dans les honneurs qu'il lui rendait, réduit à la même infortune que les hommes les plus méchants et les plus méprisables de son armée. Cependant Nicias s'efforçait, par le ton de sa voix, par la sérénité de son visage, par l'accueil obligeant qu'il faisait à tout le monde, de se montrer supérieur à tant de maux. Pendant huit jours de marche que les ennemis

ne cessèrent de charger ses soldats et de les couvrir de blessures, il ne se laissa pas entamer, jusqu'à ce que Démosthène, qui faisait l'arrière-garde, eût été pris et enveloppé avec toute son armée, dans un village appelé Polyzélium, où il s'était défendu avec beaucoup de courage. Ce général, se voyant sans ressource, se perça de son épée; mais il ne mourut pas du coup, et les ennemis étant survenus, l'environnèrent et se saisirent de lui.

MORT DE NICIAS

Timée ne dit pas, comme Philistus et Thucydide, que Démosthène et Nicias aient été lapidés par les Syracusains; il prétend au contraire que, pendant que le peuple était encore assemblé, Hermocrate envoya aux deux généraux un homme affidé, que les gardes laissèrent entrer, pour les informer de ce qui se passait, et qu'aussitôt ils se donnèrent eux-mêmes la mort. Leurs corps, jetés à la porte de la prison, restèrent longtemps exposés à la vue de ceux qui voulurent se repaître de ce spectacle. J'ai entendu dire qu'encore aujourd'hui, dans un des temples de Syracuse, on montre un bouclier qu'on dit être celui de Nicias; il est couvert, par-dessus, d'or et de pourpre tissus ensemble avec beaucoup d'art.

SOLDATS ATHÉNIENS SAUVÉS PAR DES VERS D'EURIPIDE

La plupart des autres prisonniers moururent dans les carrières, ou de maladie, ou des suites de leur mauvaise nourriture. Plusieurs de ceux que les soldats avaient dérobés, ou qu'ils avaient fait passer pour des valets, furent vendus comme esclaves, après avoir été marqués,

au front, d'un cheval. Le nombre de ceux qui, outre l'esclavage, subirent cette flétrissure, fut assez considérable ; mais leur modestie et leur bonne conduite leur furent très utiles : ou ils obtinrent bientôt leur liberté, ou ils restèrent auprès de leurs maîtres, qui les traitèrent avec beaucoup d'humanité. Quelques-uns durent leur salut à Euripide ; car, de tous les Grecs qui habitent l'intérieur de la Grèce, il n'en est point qui aiment, autant que les Siciliens, les ouvrages de ce poète ; et quand les étrangers qui abordaient dans leur île leur en apportaient des fragments, et leur en faisaient pour ainsi dire goûter quelques essais, ils les apprenaient par cœur et se les communiquaient les uns aux autres. Aussi dit-on que dans cette occasion plusieurs de ceux qui retournèrent dans leur patrie allèrent voir Euripide et le remercièrent avec beaucoup d'affection, les uns parce qu'ils avaient été mis en liberté, pour avoir appris à leurs maîtres ce qu'ils avaient retenu de ses pièces ; les autres, parce que, errant dans la campagne, après le combat, ils recevaient de la nourriture de ceux à qui ils chantaient ses vers. Il ne faut pas s'en étonner, après ce qu'on raconte d'un vaisseau de la ville de Caunus, qui, poursuivi par des corsaires, s'était réfugié dans un port de Sicile : les habitants refusèrent d'abord de le recevoir et voulurent le chasser ; mais ensuite, ayant demandé aux passagers s'ils savaient des vers d'Euripide, sur leur réponse affirmative, ils laissèrent entrer le vaisseau.

ALCIBIADE

NAISSANCE ET CARACTÈRE D'ALCIBIADE

La famille paternelle d'Alcibiade remontait à Eurysacès, fils d'Ajax ; il était Alcméonide par sa mère Dinomachè, fille de Mégaclès. Son père Clinias combattit avec gloire à Artémisium, où il montait une galère à trois rangs de rames qu'il avait équipée à ses dépens ; il fut tué à la bataille de Coronée, que les Athéniens perdirent contre les Béotiens. Alcibiade eut pour tuteurs Périclès et Ariphron, fils de Xanthippe, ses proches parents. On a eu raison de dire que la bienveillance et l'amitié de Socrate pour Alcibiade n'avaient pas peu contribué à sa gloire ; en effet, nous ignorons même le nom de la mère de Nicias, de celles de Démosthène, de Lamachus, de Phormion, de Thrasybule et de Théramène, tous personnages illustres et ses contemporains, et il n'est personne qui ne sache que la nourrice d'Alcibiade, qui était Lacédémonienne, s'appelait Amycla, et que Zopyre fut son gouverneur. Antisthène a parlé de la première, et Platon[1] de l'autre. Peut-être devrais-je m'abstenir de parler de sa beauté. On dit qu'il grasseyait un peu en parlant, et que ce défaut, qui chez lui était un agrément, donnait à ses discours une sorte de grâce naturelle et entraînante.

Quant à ses mœurs, elles furent souvent inégales et éprouvèrent de fréquentes variations, suite naturelle des grandes circonstances où il se trouva et des vicissitudes de sa fortune. De cette foule de passions vives et ardentes auxquelles il était sujet, celle qui domina le plus en lui

1. Dans le dialogue intitulé *Premier Alcibiade*. — Né en 450 av. J.-C

fut une ambition démesurée, comme le prouvent les traits qu'on en rapporte. Un jour qu'il s'exerçait à la lutte, vivement pressé par son adversaire, et sur le point d'être renversé, il le mordit à la main, il lui fit lâcher prise : « Tu mords comme une femme, lui dit celui-ci. — Non, « répondit Alcibiade, mais comme un lion. » Une autre fois, étant encore fort jeune, il jouait aux osselets dans une rue étroite. Comme il était en tour de les jeter, il voit venir une charrette chargée. D'abord il crie au conducteur d'arrêter, parce qu'il allait passer à l'endroit même où il devait jouer. Cet homme grossier ne l'écoutant pas et avançant toujours, les autres enfants se retirèrent; mais Alcibiade se jetant par terre en face des chevaux : « Passe maintenant, si tu veux, » dit-il au charretier. Cet homme épouvanté fit reculer sa voiture, et les spectateurs effrayés coururent à Alcibiade en jetant de grands cris.

ALCIBIADE ENNEMI DE LA FLUTE

Quand il commença à fréquenter les écoles, il prit volontiers les leçons de divers maîtres ; mais il ne voulut jamais apprendre à jouer de la flûte, parce que ce talent lui paraissait méprisable et indigne d'un homme libre. Il disait que l'usage de l'archet et de la lyre n'altère point les traits du visage et ne lui fait rien perdre de sa noblesse ; mais que la flûte déforme tellement la bouche et même la figure entière qu'on est à peine reconnu de ses meilleurs amis. « D'ailleurs, ajoutait-il, celui qui joue « de la lyre peut s'accompagner de la voix et du chant ; « mais la flûte ferme tellement la bouche du musicien, « qu'elle lui interdit l'usage de la parole. Laissons donc, « disait-il encore, laissons la flûte aux enfants des Thé- « bains, qui ne savent pas parler, mais nous, Athéniens,

« nous avons, comme disent nos pères, pour protecteurs « et pour chefs Minerve et Apollon, dont l'une jeta loin « d'elle la flûte et l'autre écorcha celui qui en jouait[1]. » Par ces propos moitié sérieux, moitié plaisants, Alcibiade se délivra de cet exercice et en détourna même tous ses camarades, qui furent bientôt informés qu'on louait Alcibiade de mépriser la flûte et de railler ceux qui en jouaient. Depuis, l'usage de cet instrument fut exclu du nombre des occupations honnêtes, et généralement regardé comme avilissant.

AMITIÉ DE SOCRATE ET D'ALCIBIADE

Il était dans sa première jeunesse lorsqu'il alla à l'expédition de Potidée. Tant qu'elle dura, il logea dans la tente de Socrate, et ne le quitta jamais dans les combats. A une grande bataille qui se donna, ils se conduisirent tous deux très vaillamment ; et, Alcibiade ayant été renversé d'une blessure qu'il avait reçue, Socrate se mit devant lui et le défendit avec tant de courage à la vue de toute l'armée, qu'il empêcha les ennemis de se rendre maîtres de sa personne et de ses armes. Le prix de la valeur était incontestablement dû à Socrate ; mais les généraux ayant témoigné le désir d'en déférer l'honneur à Alcibiade, à cause de sa haute naissance, Socrate, qui voulait augmenter en lui son émulation pour la gloire, fut le premier qui rendit témoignage à sa bravoure, qui demanda qu'on lui adjugeât la couronne et l'armure complète. A la bataille de Délium, qui se donna longtemps après, les Athéniens ayant été mis en fuite, Socrate se retirait à pied avec quelques autres soldats : Alcibiade était à cheval ; et, le voyant dans cet état, il ne voulut pas

1. Le satyre Marsyas, qui voulut rivaliser avec Apollon.

s'éloigner de lui ; mais se tenant toujours à ses côtés, il le défendit courageusement contre les ennemis, qui poursuivaient les fuyards et en tuaient un grand nombre.

LE CHIEN ET LA CAILLE D'ALCIBIADE

Alcibiade avait un chien remarquable par sa taille et par sa beauté, et qui lui avait coûté soixante-dix mines ; il lui fit couper la queue, qui était son plus bel ornement : ses amis lui en firent des reproches et lui rapportèrent que cette action était généralement blâmée et faisait mal parler de lui. « Voilà précisément ce que je leur deman- « dais », leur dit Alcibiade en riant. « Tant que les Athé- « niens s'entretiendront de cela, ils ne diront rien de pis « sur mon compte. » Il entra dans l'administration des affaires, à l'occasion d'une largesse qu'il fit, non de dessein prémédité, mais par hasard. Il passait un jour sur la place, où le peuple tenait une assemblée assez tumultueuse ; il en demanda la cause ; et, quelqu'un lui ayant dit qu'on faisait une distribution d'argent, il s'avança et en distribua aussi. Le peuple applaudit à grands cris à sa libéralité, et Alcibiade, dans la joie qu'il en eut, ayant oublié qu'il avait une caille sous son manteau, l'oiseau, effrayé du bruit, s'envola. Les Athéniens redoublèrent leurs cris, et plusieurs coururent après la caille pour la rattraper ; elle fut prise par un pilote nommé Antiochus, qui la lui rapporta, et qui depuis fut, pour cela, fort aimé d'Alcibiade.

ALCIBIADE AMATEUR DE CHEVAUX

Le grand nombre de ses chars et la quantité de chevaux qu'il entretenait lui avaient acquis aussi beaucoup de célébrité. Personne, avant lui, ni particulier, ni roi même,

n'avait envoyé sept chars à la fois aux jeux olympiques; mais l'honneur qu'il eut de remporter le premier, le second et le quatrième prix, efface l'éclat et la gloire de tous ceux qui ont le plus brillé dans cette carrière.

SOUPLESSE DU CARACTÈRE D'ALCIBIADE

La qualité qui le distinguait le plus, et qui lui servait davantage à gagner les hommes, c'était sa souplesse à prendre toutes les formes et toutes les inclinations, à se plier à tous les genres de vie, à changer de mœurs plus promptement que le caméléon ne change de couleur : avec cette différence que cet animal ne peut, dit-on, prendre la couleur blanche; au lieu qu'Alcibiade passait avec la même facilité du mal au bien et du bien au mal. Il n'y avait point de manières qu'il ne sût imiter, point de coutumes auxquelles il ne sût se prêter : à Sparte, toujours en exercice, frugal et austère; en Ionie, délicat, oisif et voluptueux; en Thrace, toujours à cheval ou à table; surpassant, chez le satrape Tissapherne, par sa dépense et par son faste, toute la magnificence des Perses. Ce n'est pas qu'il passât réellement avec cette indifférence à des habitudes contraires, ni qu'il se fît dans ses mœurs un changement véritable; mais comme en suivant son naturel il eût pu offenser ceux avec qui il vivait, il savait toujours se couvrir du masque le plus convenable à leur manière de vivre, et trouvait sa sûreté dans ce déguisement. A Lacédémone, à ne considérer que son extérieur, on pouvait lui appliquer ce proverbe commun :

Est-ce Achille ou son fils? C'est Achille lui-même;

et dire de lui : Ce n'est pas un étranger, c'est un vrai Spartiate formé par Lycurgue même. Mais en approfondissant

ses véritables inclinations, en le jugeant sur les actions qui en étaient la suite, on eût dit :

Ah! c'est toujours la femme d'autrefois....

ALCIBIADE, EN PLEINE GUERRE, CÉLÈBRE LES GRANDS MYSTÈRES

Cependant, tandis qu'Alcibiade jouissait de cette brillante prospérité[1], quelques Athéniens n'étaient pas sans inquiétude, en considérant l'époque de son retour. Il était entré dans le port le 24 du mois de Thargélion, jour où l'on célébrait, en l'honneur de Minerve, la fête Plynteria, dans laquelle les prêtres nommés Praxiergides font des mystères secrets et voilent la statue de la déesse après l'avoir dépouillée de tous ses ornements. De là vient que ce jour est mis au nombre des plus malheureux, et que, pendant sa durée, les Athéniens s'abstiennent de se livrer à toute affaire de quelque importance. Il semblait donc que la déesse ne reçût pas favorablement et avec plaisir Alcibiade, puisqu'elle se cachait comme pour l'éloigner d'elle. Cependant tout lui ayant réussi au gré de ses désirs, et les cent galères qu'il devait commander étant prêtes, il fut seulement retenu par la louable ambition de célébrer les grands Mystères. Depuis que les Lacédémoniens avaient fortifié Décélie, et qu'ils étaient les maitres des chemins qui conduisaient à Éleusis, la procession solennelle, qu'on avait été obligé de conduire par mer, n'avait pu être faite avec la pompe ordinaire, et l'on avait été forcé d'omettre les sacrifices, les danses, et plusieurs cérémonies qu'on a coutume de faire dans la voie sacrée, lorsqu'on porte à Éleusis la statue d'Iacchus. Alcibiade crut donc qu'il ferait une

1. Après son rappel.

chose aussi pieuse envers les dieux qu'honorable aux yeux des hommes, s'il rendait aux mystères leur solennité accoutumée, en conduisant la procession par terre, et l'accompagnant avec ses troupes pour la défendre contre les ennemis. Il pensait qu'Agis[1] ferait un grand tort à sa réputation et à sa gloire, s'il la laissait passer tranquillement; ou que lui-même, en cas qu'il éprouvât de sa part quelque opposition, trouverait une occasion de signaler sa valeur à la vue de sa patrie, en présence de tous ses concitoyens, en soutenant contre lui un combat qu'un motif si noble et si saint rendrait agréable aux dieux. Cette résolution prise, il en fit part aux Eumolpides et aux hérauts, plaça des sentinelles sur les hauteurs, et, dès la pointe du jour, envoya des coureurs à la découverte. Ensuite, prenant avec lui les prêtres, les initiés et ceux qui les initient, et les couvrant de ses troupes en armes, il les conduisit en bon ordre et dans un grand silence. C'était le spectacle le plus auguste et le plus digne des dieux que cette expédition religieuse, qui fit dire à tous ceux qui ne portaient pas envie à Alcibiade, qu'il remplissait, dans cette occasion, le ministère de grand-prêtre autant que celui de général. Aucun des ennemis n'osa remuer, et il ramena toute la procession en sûreté dans la ville. Ce succès lui enfla le courage et donna tant de confiance à ses troupes qu'elles se crurent invincibles tant qu'elles l'auraient pour chef. Alcibiade gagna tellement par cette conduite l'affection des pauvres et des dernières classes du peuple, qu'ils conçurent le plus violent désir de l'avoir pour roi.

1. Agis, roi de Sparte, occupait la plus grande partie du territoire de l'Attique.

LYSANDRE [1]

SON CARACTÈRE

Aristoclitus, père de Lysandre, était, dit-on, de la race des Héraclides, mais non de la branche qui régnait à Sparte. Lysandre, élevé dans une maison pauvre, se montra, autant qu'aucun autre Spartiate, fidèle observateur des coutumes de sa patrie. Son courage mâle, à l'épreuve de toutes les voluptés, ne connut d'autre plaisir que celui que donne l'estime publique qui est le prix des belles actions. A Lacédémone, les jeunes gens se laissaient dominer sans honte par cette volupté; les Spartiates veulent que leurs enfants soient, dès le plus bas âge, sensibles à la gloire, et que, humiliés par les reproches, ils soient vivement excités par la louange. Celui qu'on voit insensible et immobile à ce double aiguillon est méprisé comme un cœur lâche et sans émulation pour la vertu. Ce fut donc à l'éducation de Sparte que Lysandre dut son ambition et sa passion pour la gloire, car il ne faut pas en accuser la nature; ce qu'il tenait d'elle, c'était ce penchant à flatter les grands beaucoup plus qu'il ne convenait à un Spartiate, cette facilité à supporter, pour ses intérêts, le poids de leur orgueil : qualités, au reste, que bien des gens regardent comme une grande partie de la science politique. Aristote, qui prétend que les hommes à grand caractère sont ordinairement mélancoliques comme l'avaient été Socrate, Platon et Hercule, rapporte que Lysandre, en approchant de la vieillesse, tomba dans la mélancolie. Une particularité de son caractère, c'est qu'ayant toujours souffert avec courage la pauvreté, et ne s'étant jamais

1. Tué en 395 av. J.-C.

laissé vaincre ni corrompre par l'argent, il remplit sa patrie de richesses, il en fit naître le désir; et en apportant aux Spartiates, après la guerre d'Athènes, des sommes considérables d'or et d'argent, il priva Lacédémone de ce sentiment d'admiration qu'inspirait aux autres peuples le mépris que cette ville avait toujours eu pour les richesses; mais il n'en retint pas pour lui une seule drachme; et tel était son désintéressement que Denys le tyran, ayant envoyé aux filles de Lysandre des robes de Sicile très riches, il les refusa en disant qu'il craignait que ces belles robes ne fissent paraître ses filles plus laides qu'elles n'étaient. Cependant, peu de temps après, lorsque les Spartiates le députèrent vers le même Denys, le tyran lui ayant envoyé deux robes en le priant de choisir celle qu'il voudrait pour porter à sa fille, il répondit que sa fille choisirait mieux que lui, et il les prit toutes deux.

PERFIDIE DE LYSANDRE

Mais ceux qui préféraient des généraux de mœurs simples et d'inclinations généreuses ne voyaient dans Lysandre, comparé à Callicratidas, qu'un sophiste rusé qui, par ses tromperies, prenait, en faisant la guerre, toutes sortes de formes, et ne faisait cas de la justice que lorsqu'elle favorisait ses intérêts; partout ailleurs il ne regardait comme beau et honnête que ce qui était utile. Il ne croyait pas que la vérité fût en soi préférable au mensonge; et il n'estimait l'un et l'autre que par l'avantage qu'il en retirait. Quand on lui représentait que les descendants d'Hercule ne devaient pas employer à la guerre la ruse et la fraude, il disait d'un ton moqueur : « Partout où la peau du lion ne peut atteindre, il faut y « coudre celle du renard ».

Sa conduite à Milet mit ce caractère dans tout son jour.

Ses hôtes et ses amis, à qui il avait promis son appui pour détruire l'autorité du peuple et chasser leurs adversaires, ayant changé de sentiment et s'étant réconciliés avec le parti contraire, Lysandre parut en public content de cette réconciliation et voulait même la cimenter; mais, en particulier, il accablait ses amis d'injures, il les traitait de lâches et les excitait à se soulever contre le peuple. Quand il vit que la sédition commençait à éclater, il accourut comme pour les soutenir; mais, lorsqu'il fut dans la ville, il s'emporta de paroles contre les premiers qu'il rencontra de ceux qui voulaient innover dans le gouvernement, les traita avec la plus grande dureté et les menaça de les punir sévèrement; il dit à leurs ennemis d'avoir bon courage et les assura qu'ils n'avaient rien à craindre tant qu'il serait au milieu d'eux. Le but de cette dissimulation était de retenir dans la ville ceux du parti populaire qui avaient le plus de pouvoir et de les y faire périr. C'est en effet ce qui leur arriva; ceux qui se fièrent à ses parole furent tous égorgés. Androclidès rapporte de lui sa facilité à se parjurer. « Il faut, disait-il, tromper les enfants avec des osse- « lets et les hommes avec des serments. » Il voulait en cela imiter Polycrate de Samos; mais il avait tort : il était général d'armée, et Polycrate régnait en tyran. Il n'était pas d'ailleurs dans les institutions de Sparte d'en agir avec les dieux comme avec des ennemis et avec plus d'insolence encore, car celui qui trompe par un parjure déclare qu'il craint son ennemi et qu'il méprise la Divinité.

PRISE D'ATHÈNES PAR LYSANDRE[1]

Cependant Lysandre, sachant que les Athéniens étaient pressés par la famine, fit voile vers le Pirée et força la

1. En 404 av. J.-C.

ville de se rendre aux conditions qu'il voulut lui imposer. Si l'on en croit les Lacédémoniens, Lysandre n'écrivit aux éphores[1] que ces mots : « Athènes est prise ». Et les éphores lui répondirent : « Il suffit qu'Athènes soit prise ». Mais c'est un conte fait à plaisir pour rendre le récit plus intéressant ; le décret, tel qu'il fut dressé par les éphores, était conçu en ces termes : « Voici ce qu'ont ordonné les « magistrats de Lacédémone : Vous démolirez les fortifi- « cations du Pirée et les longues murailles qui le joignent « à la ville ; vous évacuerez toutes les villes que vous « avez conquises, et vous vous renfermerez dans votre « territoire. Vous aurez la paix à ces conditions ; vous « payerez aussi ce qui sera jugé convenable, vous rappel- « lerez les bannis. Quant au nombre des vaisseaux que « vous devez garder, vous vous conformerez à ce qui « vous sera prescrit. » Les Athéniens, par le conseil de Théramène, fils d'Hagnon, acceptèrent ce fatal décret, et un jeune orateur athénien, nommé Cléomènes, lui ayant demandé s'il oserait dire et faire le contraire de ce qu'avait fait Thémistocle, en livrant aux Lacédémoniens des murailles que Thémistocle avaient bâties malgré les Lacédémoniens : « Jeune homme, lui répondit Théramène, « je ne fais rien de contraire à ce qu'a fait Thémistocle. « C'est pour le salut des citoyens que Thémistocle a bâti « ces murailles, et c'est aussi pour le salut des citoyens « que nous les démolissons. Si ce sont les murailles qui « rendent les villes heureuses, Lacédémone, qui n'en a « point, doit être la plus malheureuse des villes. » Lysandre se rendit maître de tous les vaisseaux des Athéniens, à l'exception de douze, et prit possession de la ville le seize du mois de Munychion, jour auquel les Athéniens avaient remporté sur les Barbares la victoire de Salamine.

1. Les éphores étaient cinq magistrats électifs chargés de contrôler les actes des deux rois et du sénat.

A peine entré dans Athènes, il proposa d'y changer la forme du gouvernement ; les Athéniens y ayant témoigné la plus grande opposition, Lysandre fit dire au peuple qu'il avait manqué à la capitulation, que, les jours qu'on lui avait accordés pour détruire les murailles étant passés sans qu'on eût exécuté cet article du traité, il allait assembler le conseil pour leur dicter d'autres conditions, puisqu'ils avaient violé les premières. On ajoute qu'il fut proposé dans le conseil des alliés de réduire en servitude tous les Athéniens, et qu'un Thébain, nommé Erianthus, conseilla de raser la ville et de faire de tout le pays un lieu de pâturage pour les troupeaux. Ce conseil fut suivi d'un festin où se trouvèrent tous les généraux, et pendant lequel un musicien de Phocide chanta ces vers du premier chœur de l'*Électre* d'Euripide :

Fille d'Agamemnon, princesse infortunée,
Quel est de ce séjour la triste destinée !
J'y vois tous les palais en cabane changés.

Tous les convives, attendris, s'écrièrent qu'il serait horrible de détruire une ville si célèbre et qui avait produit de si grands hommes.

AGÉSILAS [1]

SA NAISSANCE ET SON CARACTÈRE

Archidamus, fils de Zeuxidamus et roi de Sparte, mourut après un règne glorieux, et laissa deux fils, l'un nommé Agis et l'autre, beaucoup plus jeune, nommé Agésilas.

1. Son expédition en Asie commença en 396 av. J.-C.

Comme la loi appelait Agis au trône, Agésilas, destiné à vivre en simple particulier, fut élevé dans la discipline de Lacédémone dont les institutions dures et laborieuses apprennent aux enfants à obéir. Cette éducation sévère a fait dire au poète Simonide que Sparte dompte les hommes, parce que les citoyens y contractent de bonne heure, plus que dans aucune autre ville, l'habitude de la docilité et de la soumission aux lois, comme on dompte les chevaux dès leurs premières années. La loi dispense de cette nécessité les enfants destinés au trône. Mais Agésilas eut cet avantage particulier qu'il ne parvint au commandement qu'après avoir fait l'apprentissage de l'obéissance. Aussi fut-il de tous les rois celui qui sut le mieux s'accommoder à ses sujets, parce qu'à cette grandeur si digne d'un roi, si propre à commander, qu'il avait reçue de la nature, il joignait la popularité et la douceur qu'il tenait de son éducation. Pendant qu'il suivait les différentes classes où les enfants étaient élevés en commun, il fut aimé de Lysandre qui était surtout ravi de sa modestie. Né le plus courageux et le plus obstiné des enfants de son âge, jaloux d'être le premier en tout, mettant à tout ce qu'il faisait une ardeur, une impétuosité que rien ne pouvait vaincre ni contenir, il était en même temps si obéissant et si doux qu'il faisait tout ce qui lui était ordonné, par un motif, non de crainte, mais d'honnêteté, et qu'il était plus touché des reproches qu'effrayé des plus grands travaux. Il était boiteux; mais, dans la fleur de son âge, ce défaut était couvert par la beauté de sa personne; et dans la suite, la facilité, la gaieté même avec laquelle il supportait cette imperfection, dont il était le premier à railler, servaient à la couvrir; elle faisait même éclater son émulation et son ardeur, car jamais il ne s'en fit un prétexte pour refuser les travaux et les entreprises les plus difficiles. Nous n'avons de lui aucun portrait qui

fasse connaître la forme de son visage, car il ne voulut jamais se laisser peindre; et, en mourant, il défendit expressément qu'on fît de lui aucune statue ni aucun portrait. On dit, au reste, qu'il était petit et qu'il avait une figure commune. Mais sa gaieté, sa vivacité habituelle qu'il assaisonnait toujours d'une plaisanterie qui n'avait jamais rien de fâcheux ni de dur, soit dans le ton, soit dans l'air du visage, le rendirent jusqu'à sa vieillesse plus aimable que les plus beaux jeunes gens.

AUTORITÉ D'AGÉSILAS A SPARTE

Xénophon dit que ce fut par une entière obéissance à sa patrie qu'Agésilas parvint à une si grande autorité qu'il faisait à Sparte tout ce qu'il voulait, et voici comment : à Lacédémone, tout le pouvoir était entre les mains des éphores et des sénateurs; les premiers ne demeuraient en charge qu'une année; la dignité de sénateur était à vie. Le sénat avait été établi pour servir de frein à l'autorité des rois, comme nous l'avons dit dans la vie de Lycurgue. Aussi, dès l'origine de cette institution, les rois de Sparte eurent pour le sénat une haine héréditaire; et il s'éleva entre ces deux autorités des querelles toujours renaissantes. Agésilas suivit une route tout opposée : bien loin d'être en opposition avec les sénateurs et de heurter de front toutes leurs volontés, il eut pour eux les plus grands égards et n'entreprit rien sans leur en faire part. Le faisaient-ils appeler, il se rendait promptement auprès d'eux. Lors même qu'assis sur son trône, il était occupé à rendre la justice, l'un des éphores entrait-il dans la salle, il se levait devant lui. Un citoyen avait-il été nommé sénateur, Agésilas lui envoyait une robe et un bœuf, comme une distinction accordée à son mérite.

Toutes les marques de considération, qui paraissaient augmenter la dignité sénatoriale, accrurent insensiblement la puissance d'Agésilas et ajoutèrent à la royauté une grandeur solide, fruit de la bienveillance qu'on lui portait.

SES VERTUS D'HOMME ET DE CITOYEN

La guerre ayant été déclarée aux Perses, Agésilas fut chargé des opérations militaires. Depuis deux ans entiers qu'il avait la conduite de cette guerre, sa réputation s'était répandue dans les hautes provinces de l'Asie, où sa tempérance, sa simplicité et sa modération lui avaient acquis la plus grande célébrité. Dans ses voyages, il choisissait pour sa demeure les temples les plus saints; et au lieu que nous craignons d'avoir beaucoup de témoins de nos actions, il voulait que les siennes eussent les dieux pour inspecteurs et pour juges. Dans ces milliers de soldats qu'il commandait, il n'eût pas été facile d'en trouver un seul qui eût une plus méchante paillasse que lui. Il était si peu sensible au froid et au chaud qu'il semblait être le seul homme que les dieux eussent fait pour supporter toutes les variétés des saisons. Mais il n'était pas pour les Grecs d'Asie de spectacle plus doux que de voir les gouverneurs des provinces et les généraux du roi de Perse, autrefois si fiers, si intraitables, qui regorgeaient de richesses et nageaient dans le luxe, saisis alors de crainte, faire humblement la cour à un homme toujours vêtu d'une méchante cape, et se soumettre, se plier à une seule parole courte et laconique qu'ils lui entendaient prononcer. Aussi plusieurs des témoins de ce changement lui appliquaient ce vers de Timothée :

Mars est un vrai tyran; le Grec ne craint point l'or.

Agésilas, qui voyait toute l'Asie en mouvement, et plusieurs de ses provinces disposées à la révolte, parvint à calmer les villes sans verser une goutte de sang, sans bannir un seul homme; et, après avoir rétabli dans les administrations l'ordre et la liberté, il résolut de pénétrer plus avant, de porter la guerre loin de la mer de Grèce, de forcer le roi à craindre pour sa personne et pour la félicité dont il jouissait dans Ecbatane et dans Suse; de l'occuper si bien qu'il n'eût pas le loisir, tranquillement assis dans son palais, de proposer des récompenses à tous ceux qui voudraient faire la guerre aux Grecs et de corrompre pour cela leurs orateurs. Pendant qu'il formait ce vaste projet, il vit arriver le Spartiate Épicydidas, qui venait lui annoncer que, les Grecs menaçant Sparte d'une guerre dangereuse, les éphores lui envoyaient l'ordre de venir au secours de sa patrie.

O Grecs! vous vous nuisez autant que les Barbares!

Quoi de plus barbare en effet que cette basse envie mutuelle, cette conjuration, cette ligue des Grecs les uns contre les autres! Arrêtant eux-mêmes le cours de leur fortune qui les élevait au comble de la gloire, ils tournaient contre leur propre patrie ces armes qui menaçaient les Barbares, et ils reportaient dans son sein une guerre qu'ils en avaient si fort éloignée. Je ne puis donc croire, comme Démarate le Corinthien, que ceux des Grecs qui n'avaient pas vu Alexandre assis sur le trône de Darius eussent été privés d'une grande satisfaction; je pense au contraire qu'ils auraient versé bien des larmes, en se disant à eux-mêmes qu'ils n'avaient procuré cette gloire à Alexandre et à ses Macédoniens qu'en sacrifiant tant de braves généraux à Leuctres, à Coronée, à Corinthe et en Arcadie.

Cependant rien ne fut jamais plus grand et plus sage de la part d'Agésilas que son prompt retour dans le

Péloponnèse, à l'ordre des éphores; c'est le plus bel exemple d'une obéissance et d'une justice parfaites. Annibal, déjà malheureux et presque chassé de l'Italie, n'obéit qu'avec peine à ses concitoyens, qui le rappelaient dans sa patrie pour les y défendre. Alexandre ne fit que plaisanter lorsqu'il apprit la bataille qu'Antipater avait livrée au roi Agis : « Il me semble, dit-il, que, pendant « que nous triomphons ici de Darius, il y a un combat « de rats en Arcadie. » N'est-il donc pas juste de féliciter Sparte de l'honneur qu'Agésilas lui rendit en cette occasion, du respect qu'il eut pour ses lois, lorsqu'à la première vue de la scytale des éphores, il abandonna sans balancer une si grande fortune, une puissance si considérable et de si glorieuses espérances qu'il trahissait, pour ainsi dire, lui-même par sa retraite? Il s'embarqua sur-le-champ, sans terminer son entreprise, et laissant à ses alliés les plus vifs regrets. Comme la monnaie des pièces avait pour empreinte un archer, Agésilas dit, en partant, que dix mille archers du roi le chassaient d'Asie; car les orateurs d'Athènes et de Thèbes, à qui l'on avait distribué dix mille pièces de cette monnaie, venaient d'exciter ces deux villes à déclarer la guerre aux Spartiates.

ÉTAT DE SPARTE APRÈS LE DÉSASTRE DE LEUCTRES[1]

La défaite des Spartiates et la victoire des Thébains, la plus glorieuse que jamais des Grecs aient remportée sur un autre peuple de la Grèce, arrivèrent contre l'attente de tout le monde; mais la ville vaincue ne se montra ni moins grande, ni moins admirable par sa vertu que celle qui avait eu la gloire de la vaincre. Les paroles des gens

1. Victoire remportée par les Thébains sur les Spartiates en 371 av. J.-C.

vertueux, dit Xénophon, même celles qui leur échappent dans le vin et au milieu de leurs amusements, sont tou-toujours dignes d'être conservées; et il a raison. Mais n'y a t-il pas un plus grand avantage à considérer avec soin ce qu'ils disent et ce qu'ils font dans les revers, à admirer la fermeté qu'ils y conservent? On célébrait alors à Sparte une fête publique, et la ville était pleine d'étrangers. Des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles s'exerçaient sur le théâtre, lorsque les courriers qui venaient de Leuctres annoncèrent cette funeste nouvelle. Les éphores sentirent aussitôt que cette défaite ruinait entièrement leur puissance et leur faisait perdre l'empire de la Grèce; cependant ils ne permirent, ni aux chœurs de sortir du théâtre, ni à la ville d'ôter les décorations de la fête. Ils envoyèrent dans les maisons, à tous les parents, les noms de ceux qui avaient péri à la bataille, et restèrent au théâtre à faire continuer le spectacle et les danses. Le lendemain, quand on eut la liste certaine des morts et de ceux qui s'étaient sauvés, les pères et tous les parents des premiers se rendirent à la place publique, où ils s'embrassèrent d'un air satisfait, pleins de courage et de joie. Au contraire, les parents de ceux qui avaient échappé au fer ennemi restèrent chez eux avec leurs femmes, comme dans un temps de deuil; ou, s'ils étaient forcés de sortir, ils paraissaient avec un air, une voix et un regard qui exprimaient l'abattement et la tristesse. Cette différence était encore plus sensible dans les femmes : celles qui attendaient leurs fils au retour du combat marchaient en silence et la tête baissée, et celles dont les fils étaient restés sur le champ de bataille couraient aux temples pour remercier les dieux et se visitaient mutuellement avec cette gaieté que leur gloire leur inspirait.

Cependant le peuple qui se vit abandonné de ses

alliés, et qui s'attendait qu'Épaminondas, enflé de sa victoire, allait se jeter dans le Péloponnèse, se rappela les oracles sur le règne boiteux[1]; il tomba dans le découragement et la superstition; il regarda ce désastre comme une vengeance des dieux, qui le punissaient d'avoir éloigné du trône un prince qui n'avait aucune infirmité corporelle, pour y placer un roi qui boitait, quoique l'oracle leur en eût fait la plus expresse défense. Il est vrai que sa puissance, ses vertus, sa réputation, le faisaient employer et comme roi et comme général : ils avaient toujours recours à lui dans leurs difficultés politiques, comme à leur médecin et à leur arbitre; ils le firent encore dans cette occasion, où ils s'en rapportèrent à lui seul sur le parti qu'on prendrait à l'égard de ceux qui s'étaient enfuis de la bataille, et qu'on appelle à Sparte *les trembleurs*. Comme ils étaient en grand nombre, et qu'ils avaient beaucoup de pouvoir dans la ville, on craignait qu'en voulant leur infliger la note d'infamie ordonnée par la loi, ils ne suscitassent quelque mouvement dangereux. Car à Sparte les fuyards sont non seulement exclus de tous les emplois, mais on ne peut sans se déshonorer soi-même leur donner ou recevoir d'eux une fille en mariage. Tout homme qui les rencontre a droit de les frapper, et ils sont obligés de le souffrir. Ils vont dans les rues la tête baissée, vêtus de méchantes robes raccommodées avec des lambeaux de couleurs différentes. Ils ne rasent que la moitié de leur barbe et laissent croître l'autre moitié. On voyait un grand danger à tenir dans Sparte tant de citoyens ainsi notés, surtout dans un temps où elle avait besoin de soldats. Agésilas, nommé législateur, trouva le moyen, sans rien ajouter ni retrancher aux lois, sans y faire le moindre changement, de prévenir tous les maux qu'on craignait;

1. Allusion à l'infirmité d'Agésilas. Sparte devait être vaincue sous un roi boiteux.

il se rendit à l'assemblée des Lacédémoniens, et, en déclarant qu'il fallait, ce jour-là, laisser dormir les lois, et leur rendre le lendemain toute leur autorité, il sut maintenir les lois de Sparte et lui conserver ce grand nombre de citoyens dont il sauva l'honneur. En même temps, pour relever ces jeunes gens de leur abattement et de leur consternation, il fit une invasion dans l'Arcadie ; mais il eut soin d'éviter le combat ; il prit seulement aux Mantinéens une petite ville et fit le dégât dans le pays. Cette légère expédition consola Sparte de ses malheurs et releva ses espérances, en lui faisant voir qu'elle n'était pas perdue sans ressource.

COURAGE EXTRAORDINAIRE D'UN JEUNE SPARTIATE

On dit qu'Isadas, fils de Phébidas, se fit singulièrement admirer, non seulement de ses concitoyens, mais des ennemis eux-mêmes. Distingué par la beauté de sa figure et de sa taille, il était sans armes, sans habits, le corps tout frotté d'huile, tenant une pique d'une main et de l'autre une épée. Il était sorti dans cet état de sa maison, et, s'étant fait jour à travers les combattants, il avait chargé les ennemis, frappant et renversant tout ce qui se présentait devant lui, sans recevoir aucune blessure, soit qu'un dieu, par amour pour sa vertu, détournât de lui tous les traits, soit que les ennemis crussent voir en lui un être supérieur à l'humanité. Les éphores, après le combat, lui décernèrent une couronne pour sa valeur, et le condamnèrent ensuite à une amende de mille drachmes, pour avoir osé s'exposer ainsi sans armes défensives.

MORT D'AGÉSILAS

Nectanébis (*roi d'Égypte qui devait sa couronne à Agésilas*) le renvoya de la manière la plus honorable et le traita avec la plus grande magnificence; outre les honneurs et les présents dont il le combla, il lui donna deux cent trente talents pour aider Sparte à faire la guerre. Mais dans le voyage une tempête violente, excitée par les approches de l'hiver, contraignit Agésilas de gagner la terre avec ses vaisseaux et de relâcher au-dessus de la Libye, dans un lieu désert qu'on appelle le port de Ménélas. Il y mourut, âgé de quatre-vingt-quatre ans, après un règne de quarante et un : il en avait passé plus de trente avec la réputation du plus grand et du plus puissant des Grecs, regardé, jusqu'à la bataille de Leuctres, comme le chef et le roi de toute la Grèce. C'est la coutume de Sparte que les simples citoyens qui meurent dans une terre étrangère soient enterrés dans le lieu même où ils sont morts; mais les corps de leurs rois sont reportés à Lacédémone. Les Spartiates qui accompagnaient Agésilas, n'ayant point de miel, firent fondre de la cire dont ils recouvrirent tout son corps, et le reportèrent à Lacédémone. Son fils Archidamus lui succéda, et la royauté resta dans sa maison jusqu'à Agis, le cinquième descendant d'Agésilas, lequel, ayant entrepris de rétablir les anciennes institutions de Lacédémone, fut mis à mort par Léonidas.

PÉLOPIDAS[1]

NAISSANCE ET CARACTÈRE DE PÉLOPIDAS

Pélopidas, fils d'Hippoclus, était, comme Épaminondas, d'une des premières familles de Thèbes. Nourri dans l'opulence, et devenu, dans sa jeunesse, héritier d'une maison très riche, son premier soin fut de secourir les hommes vertueux et indigents, de montrer qu'il était véritablement le maître et non l'esclave de ses richesses. Les Thébains acceptèrent avec reconnaissance les offres généreuses et les bienfaits de Pélopidas; mais, de tous ses amis, Épaminondas fut le seul qu'il ne put déterminer à partager sa fortune. Au contraire, Pélopidas s'associa volontairement à la pauvreté de son ami ; il se fit honneur d'être vêtu simplement, d'avoir une table frugale, de supporter sans peine le travail, et de conserver dans les emplois une grande simplicité. Pélopidas aurait eu honte de dépenser pour sa personne plus que le moins aisé des Thébains. Mais la pauvreté était familière à Épaminondas ; il l'avait reçue en héritage de ses pères, et il se l'était rendue plus légère et plus douce en s'appliquant de bonne heure à la philosophie, en adoptant le genre de vie le plus simple et le plus uni. Pélopidas fit un mariage riche et eut plusieurs enfants; mais il n'en devint pas plus attentif à ménager son bien, et, en se livrant tout entier au service de sa patrie, il diminua considérablement sa fortune. Comme ses amis le blâmaient de négliger ainsi une chose si nécessaire : « Oui, leur dit-il, elle est très

1. Il reprend la *Cadmée* (citadelle de Thèbes) en 379 av. J.-C.

« nécessaire; mais c'est pour ce Nicodème que voilà ; » en leur montrant un homme aveugle et boiteux.

AMITIÉ DE PÉLOPIDAS ET D'ÉPAMINONDAS

Ils étaient également nés l'un et l'autre pour toutes les vertus, avec cette différence que Pélopidas préférait les exercices du corps, et Épaminondas ceux de l'esprit. Ils employaient tout ce qu'ils avaient de loisir, l'un au gymnase et à la chasse, l'autre à son instruction et à l'étude de la philosophie. Mais, dans tout ce qu'ils ont fait de grand et de glorieux, rien n'a paru plus beau aux justes appréciateurs des choses que l'union et l'amitié parfaite qu'ils ont conservées sans la moindre altération jusqu'à la fin de leur vie ; et cela au milieu de tant de combats, de tant de charges qu'ils ont exercées, soit dans les camps, soit dans les conseils. En effet, si l'on considère l'administration d'Aristide et de Thémistocle, celles de Cimon et de Périclès, de Nicias et d'Alcibiade; si l'on réfléchit à tout ce qu'elles ont excité de dissensions, de rivalités et de jalousies; et qu'ensuite on jette les yeux sur Pélopidas et sur Épaminondas, qu'on voie l'affection et les égards qu'ils ont toujours eus l'un pour l'autre, on avouera qu'ils doivent être appelés collègues et frères, dans l'exercice des emplois civils et militaires, à bien plus juste titre que les autres qui, toute leur vie, travaillaient beaucoup plus à se détruire mutuellement qu'à vaincre leurs ennemis. La véritable cause de cette affection si constante, c'était la vertu, qui dans toutes leurs actions leur faisait mépriser la gloire et les richesses, que suit toujours l'envie, cette source funeste de divisions. Embrasés tous deux d'un amour vraiment divin pour la vertu, qui les porta de bonne heure à augmenter par leurs travaux la puis-

sance et la gloire de leur patrie, ils y faisaient servir réciproquement les succès l'un de l'autre. Cependant la plupart des historiens ont dit que cette amitié si intime ne prit naissance qu'à l'expédition de Mantinée, où ils accompagnèrent les secours que les Thébains envoyaient aux Spartiates qui étaient encore leurs alliés et leurs amis. Placés l'un près de l'autre dans le corps de l'infanterie, ils avaient en tête les Arcadiens ; l'aile des Lacédémoniens, dans laquelle ils combattaient, fut rompue et mise en fuite ; mais Pélopidas et Épaminondas, ayant joint leurs boucliers, soutinrent le choc des ennemis, jusqu'à ce que Pélopidas, après avoir reçu sept blessures, toutes par devant, tomba sur un monceau de morts amis et ennemis. Épaminondas, qui le croyait mort, se tint devant lui pour défendre son corps et ses armes, et résista seul à un grand nombre d'Arcadiens, résolu de mourir plutôt que d'abandonner Pélopidas au pouvoir de l'ennemi ; mais, blessé lui-même d'un coup de pique dans la poitrine, et au bras d'un coup d'épée, il n'était plus en état de se défendre, lorsque Agésipolis, roi de Sparte, accourut de l'autre aile à son secours et les sauva l'un et l'autre, contre toute espérance.

PÉLOPIDAS ET ALEXANDRE DE PHÈRES

Peu de temps après, les Thessaliens s'étant plaints de nouveau qu'Alexandre cherchait à semer le trouble dans leurs villes, Pélopidas y fut envoyé comme ambassadeur avec Isménias. Comme il ne s'attendait pas à la guerre, il n'avait point amené de troupes de Thèbes ; mais des affaires pressantes qui lui survinrent l'obligèrent d'employer les Thessaliens. Dans le même temps, les troubles recommencèrent en Macédoine. Ptolémée avait fait périr le roi et s'était emparé du trône. Les amis du prince

mort appelaient Pélopidas, qui, n'ayant point de troupes et ne voulant pas donner à Ptolémée le temps de se fortifier, prit à sa solde quelques mercenaires et marcha promptement contre Ptolémée. Quand ils furent en présence, Ptolémée corrompit à prix d'argent ces mercenaires et les détermina à passer dans son armée. Mais, craignant la réputation et le nom seul de Pélopidas, il alla le trouver, le reconnaissant par là pour son supérieur, employa les caresses et les prières, s'engagea à garder le royaume pour les frères d'Alexandre et à n'avoir d'amis et d'ennemis que ceux qui le seraient des Thébains. Pour garant de ses promesses, il donna Philoxène, son fils, en otage, avec cinquante de ses jeunes compagnons que Pélopidas envoya tous à Thèbes. Mais, ne pouvant pardonner aux mercenaires leur perfidie et étant instruit que la plus grande partie de leurs richesses, avec leurs femmes et leurs enfants, étaient déposés à Pharsale, il crut qu'en les leur enlevant il tirerait une vengeance suffisante de l'injure qu'il avait reçue. Il rassemble donc quelques Thessaliens et se rend à Pharsale. A peine il y est arrivé que le tyran Alexandre se présente avec son armée. Pélopidas, ne doutant pas qu'il ne vînt pour se justifier, alla le trouver ; et, quoiqu'il le connût pour un scélérat à qui les crimes et les meurtres ne coûtaient rien, il se persuada que le respect qu'il aurait pour Thèbes, et les égards qu'il croirait devoir à sa réputation et à sa dignité, le mettraient à l'abri de ses insultes. Mais le tyran, le voyant seul et sans armes, l'arrêta prisonnier et se rendit maître de Pharsale. Cette violence jeta la terreur dans l'âme de tous ses sujets, qui sentirent qu'après une injustice et une audace pareilles, il n'épargnerait plus personne ; et que désormais il traiterait en toute occasion ceux qui tomberaient entre ses mains en homme qui n'avait plus rien à ménager.

Les Thébains n'eurent pas plus tôt appris cette perfidie, qu'ils firent partir sur-le-champ une armée dont ils donnèrent le commandement à d'autres généraux qu'Épaminondas, contre lequel ils étaient alors irrités. Le tyran, ayant mené Pélopidas à Phères, laissa d'abord à tout le monde la liberté de le voir, ne doutant pas que sa captivité ne l'eût abattu et humilié. Mais, au contraire, il sut que Pélopidas consolait les habitants de Phères, qui venaient déplorer son malheur, et les exhortait à prendre courage, en leur disant que le tyran serait bientôt puni. Il lui envoya même dire que c'était de sa part une grande inconséquence de faire chaque jour tourmenter et mettre à mort de malheureux citoyens qui ne lui avaient fait aucun tort ; et de l'épargner lui, qui, une fois échappé de ses mains, ne manquerait pas de le punir. Le tyran, étonné de sa grandeur d'âme et de sa sécurité : « Pourquoi, dit-il, Pélopidas est-il si pressé de mourir? — « Afin, lui envoya dire Pélopidas à qui ce mot fut rapporté, afin que, devenu plus ennemi des dieux et des hommes, tu en périsses beaucoup plus tôt. » Dès ce moment, le tyran défendit qu'on le laissât voir à personne du dehors. Mais Thébé, fille de Jason et femme d'Alexandre, instruite par ceux qui gardaient Pélopidas de son courage et de sa fierté, désira de le voir et de l'entretenir. Lorsqu'elle fut entrée dans sa prison, par une erreur assez ordinaire aux femmes, elle ne reconnut pas, dans le malheur où elle le voyait réduit, la grandeur de son caractère ; et, jugeant au négligé de ses cheveux et de ses habits, à la manière dure dont il était traité, qu'il devait beaucoup souffrir d'une situation qui répondait si peu à sa gloire, elle répandit des larmes. Pélopidas, qui ne la connaissait pas, fut d'abord surpris ; mais, quand il sut qui elle était, il la salua sous le nom de son père Jason, dont il avait été fort l'ami. « Pélopidas, lui dit-elle, je



« plains votre femme. — Je vous plains bien davantage, « lui répondit-il, vous qui, n'étant pas prisonnière, « souffrez un homme aussi méchant qu'Alexandre. » Ce mot fit sur Thébé une vive impression. Elle détestait la cruauté et les violences du tyran. Elle allait souvent voir Pélopidas, et, en lui parlant avec une entière liberté de tout ce qu'elle avait à souffrir, elle puisait auprès de lui des sentiments de colère et d'audace, avec le désir de se venger d'Alexandre.

DOULEUR DES THÉBAINS APRÈS LA MORT DE PÉLOPIDAS, TUÉ A CYNOSCÉPHALES[1]

La douleur des Thébains, qui furent témoins de la mort de Pélopidas, les témoignages de reconnaissance qu'ils lui donnèrent, en l'appelant leur père, leur sauveur et leur maître dans la science de vaincre, n'ont rien qui doive nous étonner. Mais les Thessaliens et les alliés, après avoir surpassé par leurs décrets tous les honneurs dont on peut récompenser la vertu humaine, prouvèrent encore mieux par leurs regrets l'affection qu'ils lui portaient. Tous ceux qui avaient pris part à ce combat n'eurent pas plus tôt appris sa mort que, sans quitter leurs cuirasses, sans débrider leurs chevaux, sans même bander leurs plaies, ils accourent tout armés auprès du mort, et, comme s'il eût eu encore du sentiment, ils entassent autour de son corps les dépouilles des ennemis, ils coupent les crins à leurs chevaux, et se rasent eux-mêmes la tête. La plupart se retirent dans leurs tentes, sans songer ni à faire du feu, ni à préparer le repas. Un morne silence règne dans tout le camp; on dirait, non qu'ils

1. 363 av. J.-C.

viennent de remporter une des plus grandes et des plus glorieuses victoires, mais qu'ils ont été vaincus et réduits en servitude par le tyran. Dès que la nouvelle de sa mort fut répandue dans les villes voisines, les magistrats en sortirent avec les jeunes gens, les enfants et les prêtres, pour aller recevoir le corps. Ils portaient tous des trophées, des couronnes et des armures d'or.

Lorsqu'on vint pour enlever le corps et lui rendre les derniers devoirs, les plus âgés d'entre les Thessaliens demandèrent aux Thébains la permission de faire eux-mêmes ses funérailles; l'un d'eux porta la parole en ces termes : « Thébains, nos alliés, nous vous demandons une grâce « qui sera tout à la fois pour nous un honneur et une « consolation dans le malheur extrême que nous éprou- « vons. Ce n'est point Pélopidas vivant que les Thessa- « liens demandent d'accompagner; il ne sentira pas les « honneurs que nous lui rendons, et qui lui sont dus à si « juste titre; c'est Pélopidas mort qu'ils désirent de « toucher. Si vous nous permettez de décorer ces précieux « restes et de les ensevelir, nous vous croirons persuadés « que cette perte est plus sensible et plus cruelle encore « pour les Thessaliens que pour les Thébains. Vous avez « perdu un grand capitaine; et nous, outre cette perte « qui nous est commune avec vous, nous perdons encore « jusqu'à l'espoir de recouvrer notre liberté. Comment « oserions-nous vous demander un autre général, quand « nous ne vous avons pas rendu Pélopidas? » Les Thébains leur accordèrent ce qu'ils demandaient. On ne vit jamais de funérailles plus magnifiques, du moins au jugement de ceux qui ne font pas consister la magnificence dans l'ivoire, l'or et la pourpre.

DION[1]

SA JEUNESSE

Denys l'Ancien, s'étant emparé de la tyrannie de Syracuse, épousa la fille d'Hermocrate, un des habitants de cette ville. Comme sa puissance n'était pas encore bien affermie, les Syracusains se révoltèrent contre lui et exercèrent sur sa femme tant d'indignités et tant d'outrages que, de désespoir, elle se donna la mort. Denys, ayant recouvré et mieux établi sa domination, épousa Aristomachè, fille d'Hipparinus, un des principaux Syracusains. Dion était frère d'Aristomachè, et cette parenté lui attira d'abord de la considération de la part de Denys; dans la suite, le grand sens dont il donna des preuves le fit aimer et rechercher du tyran pour son propre mérite. Outre les autres témoignages que Denys lui donna de son estime, il ordonna à ses trésoriers de remettre à Dion tout l'argent qu'il leur demanderait, à condition seulement de venir lui dire, le jour même, ce qu'ils lui auraient donné.

Dion était d'un naturel fier, magnanime et courageux. Ces qualités s'accrurent encore en lui dans un voyage que Platon fit en Sicile par un bonheur vraiment divin, et auquel la prudence humaine n'eut aucune part. Il faut croire qu'un dieu, qui jetait de loin le fondement de la liberté des Syracusains et préparait la ruine de la tyrannie, amena Platon d'Italie à Syracuse et ménagea à Dion le bonheur de l'entendre. Sa grande jeunesse le rendait plus propre à s'instruire, et plus prompt à saisir les préceptes de vertu donnés par Platon qu'aucun des disciples de ce philosophe. C'est le témoignage que lui rend Platon lui-

1. Assassiné en 354 av. J.-C.

même, et ses actions en sont encore une meilleure preuve. Élevé dans le palais d'un tyran, formé à des mœurs serviles, à une vie lâche et timide, toujours entouré d'un faste insolent, nourri dans un luxe effréné, rassasié de ces délices et de ces voluptés dans lesquelles on place le souverain bien, il n'eut pas plus tôt goûté les discours de Platon et les leçons de sa sublime philosophie que son âme fut enflammée d'amour pour la vertu. La facilité avec laquelle Platon lui avait inspiré l'amour du bien lui faisant croire, par une suite de cette simplicité naturelle à son âge, que les discours de ce philosophe auraient le même pouvoir sur le cœur du tyran, il pressa si vivement Denys, il lui fit tant d'instances qu'il lui persuada enfin d'entendre Platon et d'avoir à loisir des entretiens particuliers avec lui.

Dans leur première entrevue, la conversation eut pour objet la vertu, et l'on disputa longtemps sur le courage. Platon prouva qu'il n'y avait pas d'hommes moins courageux que les tyrans. Ensuite, traitant de la justice, il fit voir que la vie de l'homme juste était la seule heureuse, et qu'il n'y en avait point de plus misérable que celle de l'homme injuste. Le tyran, qui se sentait convaincu par les raisonnements du philosophe, souffrait impatiemment cet entretien et voyait avec chagrin que tous ceux qui étaient présents, remplis d'admiration pour Platon, étaient entraînés par le charme de ses discours. N'étant plus maître enfin de sa colère, il demande à Platon ce qu'il est venu faire en Sicile. « Y chercher un homme, lui ré« pondit le philosophe. — Comment! répliqua Denys, « tu ne l'as donc pas encore trouvé? » Dion crut que la colère de Denys n'irait pas plus loin ; et, voyant que Platon désirait de s'en retourner, il le fit embarquer sur une galère à trois rangs de rames, qui transportait en Grèce le Spartiate Pollis. Mais le tyran pria Pollis en secret de

faire périr ce philosophe dans le cours de la navigation, ou du moins de le vendre : « Car, lui dit Denys, il ne « perdra rien à ce changement d'état; comme c'est un « homme juste, il sera heureux même dans l'esclavage. » Pollis, dit-on, mena Platon à Égine et l'y vendit; les Éginètes, qui étaient en guerre avec les Athéniens, avaient ordonné par un décret que tout citoyen d'Athènes pris dans leur île serait vendu.

CRUAUTÉ DES GÉNÉRAUX DE DENYS LE JEUNE[1]

Cependant, à Syracuse, les généraux de Denys, après avoir fait pendant tout le jour le plus de mal qu'ils avaient pu, se retirèrent dans la citadelle à l'entrée de la nuit, avec perte de quelques-uns des leurs. Alors les orateurs des Syracusains reprenant confiance, dans l'espoir que les ennemis, contents des maux qu'ils leur avaient causés, se tiendraient tranquilles, conseillèrent aux habitants de ne plus penser à Dion, ou, s'il venait à leur secours avec ses troupes, de ne pas le recevoir et de ne pas céder en courage à ces étrangers, comme s'ils étaient plus braves que les Syracusains, mais de ne devoir qu'à eux-mêmes le salut et la liberté de leur patrie. Les magistrats de Syracuse envoient donc de nouveaux députés à Dion pour le détourner de venir, tandis que le corps de la cavalerie et les principaux habitants en font partir d'autres pour presser sa marche : ce fut un motif pour lui de la ralentir. La nuit était fort avancée lorsque les ennemis de Dion se saisirent des portes pour lui fermer l'entrée de la ville ; mais, Nypsius faisant sortir de la ville les soldats en plus

1. Il succéda à Denys l'Ancien en 368. On sait qu'il finit ses jours à Corinthe (comme maître d'école, dit-on), après avoir été chassé par Timoléon.

grand nombre et plus ardents que la veille, ils achevèrent de détruire la muraille qui les enfermait; de là se répandant de tous côtés dans la ville, ils la mettent au pillage; ils égorgent non seulement les hommes, mais les femmes et les enfants : peu s'arrêtent à piller, tous les autres ne s'occupent qu'à détruire. Denys, qui désespérait de son rétablissement et qui avait voué aux Syracusains une haine implacable, voulait en quelque sorte ensevelir la tyrannie sous les ruines de Syracuse. Les soldats, pour prévenir Dion, eurent recours au moyen de destruction le plus rapide, celui du feu; ils brûlaient avec des torches et des flambeaux tout ce qui était à leur portée et lançaient des traits enflammés sur les maisons éloignées. Les Syracusains, qui fuyaient pour éviter les flammes, étaient arrêtés et égorgés dans les rues; ceux qui se réfugiaient dans les maisons en étaient chassés par les flammes; plusieurs édifices embrasés tombaient sur les passants et les écrasaient.

CLÉMENCE DE DION VAINQUEUR

Dès que le jour eut paru, aucun des orateurs n'osa rester dans la ville; la conscience de leurs crimes leur fit prendre à tous la fuite. Héraclide et Théodote seuls vinrent se livrer eux-mêmes à Dion en s'avouant coupables, et le priant d'être meilleur pour eux qu'ils ne l'avaient été pour lui. Ils ajoutèrent qu'il était digne de Dion, déjà si supérieur par toutes ses autres vertus au reste des hommes, de surpasser, par son courage à triompher de son ressentiment, des ingrats forcés aujourd'hui de se reconnaître vaincus dans la vertu même qu'ils avaient osé lui disputer. Les amis de Dion, témoins de ces prières, conseillaient à Dion de ne pas épargner des hommes envieux et méchants, de livrer Héraclide aux soldats, et d'extirper du gouver-

nement cette adulation envers le peuple, maladie furieuse et non moins funeste que la tyrannie.

Dion... mit Héraclide en liberté.

DION EST ASSASSINÉ PAR CALLIPPUS D'ATHÈNES

Callippus s'était associé plusieurs complices; et un jour que Dion était avec ses amis dans une salle où il y avait plusieurs lits, les conjurés entourèrent sa maison : les uns gardèrent les portes et les fenêtres; les autres qui devaient porter les mains sur lui entrèrent dans la salle en simple tunique et sans épée. Ceux qui étaient restés en dehors fermèrent la porte sur eux. Les meurtriers s'étant jetés sur Dion, s'efforcèrent de l'étouffer; mais, n'ayant pu en venir à bout, ils demandèrent une épée. Personne de ceux qui étaient en dedans n'eut le courage d'ouvrir la porte, quoique Dion eût auprès de lui plusieurs de ses amis, qui, espérant chacun qu'en le laissant périr, il sauverait sa vie, n'osèrent pas le secourir. Après quelque délai, un Syracusain nommé Lycon tendit par la fenêtre, à un des soldats, un poignard avec lequel ils égorgèrent Dion, comme une victime qui, tremblante de frayeur, se voyait depuis longtemps menacée du coup fatal.

TIMOLÉON [1]

ÉTAT DE LA SICILE QUAND TIMOLÉON Y VIENT

Je dois, en commençant la vie de Timoléon, exposer d'abord l'état où étaient les affaires de Syracuse avant

1. Mort en 366 av. J.-C.

qu'il fût envoyé en Sicile. Dion, après avoir chassé Denys le Tyran, périt bientôt en trahison, et ceux qui s'étaient joints à lui pour rendre la liberté aux Syracusains se divisèrent entre eux. Syracuse, qui passait successivement d'une tyrannie à une autre, fut accablée de tant de maux qu'elle n'était presque plus qu'une solitude. Le reste de la Sicile était en partie déjà ruiné par les guerres que cette île avait eu à soutenir et conservait à peine quelques villes; celles qui subsistaient encore étaient la plupart occupées par des Barbares de différentes nations, et par des soldats mercenaires qui, n'ayant pas de paye régulière, favorisaient les changements de domination. Denys le Jeune, dix ans après son expulsion, ayant rassemblé quelques troupes étrangères, et chassé Nisée qui commandait alors à Syracuse, s'empara de l'autorité et devint une seconde fois tyran de sa patrie. Dépouillé d'une manière étonnante, par une poignée de gens, de la plus puissante tyrannie qui fût alors, on le vit, par une révolution plus surprenante encore, de pauvre et de banni qu'il était, redevenir le maître de ceux qui l'avaient chassé. Les Syracusains qui étaient restés dans la ville gémissaient sous la servitude d'un tyran naturellement cruel, et que ses malheurs avaient rendu féroce.

NAISSANCE ET CARACTÈRE DE TIMOLÉON

Il était né de parents distingués dans Corinthe par leur naissance; son père s'appelait Timodème, et sa mère Démarista. Il joignait à un grand amour pour sa patrie et à une douceur singulière une haine violente contre la tyrannie et contre les méchants; il était si heureusement né pour la guerre que, dans sa jeunesse, il s'y distingua par sa prudence, et que, dans sa vieillesse, il y conserva

tout son courage. Timophanes, son frère aîné, ne lui ressemblait en rien; son naturel bouillant et emporté avait été corrompu par l'amour de la domination, que lui inspiraient les amis pervers et les soldats étrangers dont il était sans cesse environné. Comme, dans les combats, il paraissait avoir de l'audace et braver les dangers, il avait donné à ses concitoyens une grande opinion de son courage et de son activité, et on lui confiait souvent le commandement des armées. Il était secondé par Timoléon qui couvrait toutes ses fautes ou, du moins, les diminuait et faisait valoir les bonnes qualités qu'il avait reçues de la nature. Dans un combat que les Corinthiens livrèrent à ceux d'Argos et de Cléones, et où Timoléon servait dans l'infanterie, Timophanes, qui commandait la cavalerie, courut le plus grand danger. Son cheval fut blessé et le renversa au milieu des ennemis. La plupart de ses cavaliers, effrayés de sa chute, se dispersèrent sur-le-champ; ceux qui tinrent bon étaient en petit nombre, et ne résistaient qu'avec peine aux ennemis nombreux qu'ils avaient en tête. Timoléon, voyant le péril de son frère, court promptement à lui, le couvre de son bouclier, et, malgré la quantité de traits et de blessures qu'il reçoit de très près dans son corps et dans ses armes, il vient à bout, après de grands efforts, de repousser les ennemis et de sauver son frère.

IL FAIT TUER SON FRÈRE

Cependant les Corinthiens, craignant qu'il ne leur arrivât, par la faute de leurs alliés, de perdre une seconde fois Corinthe, arrêtèrent de prendre à leur solde quatre cents soldats étrangers, dont ils donnèrent le commandement à Timophanes. Celui-ci, au mépris des lois, de la justice et

de l'honneur, s'occupa sur-le-champ des moyens de se rendre maître de la ville : il fit mourir, sans aucune forme de justice, un grand nombre des principaux citoyens et se déclara ouvertement le tyran de sa patrie. Timoléon, vivement affligé de cette trahison, qu'il regardait comme un malheur personnel, essaya d'abord de gagner son frère par la persuasion ; il le pressa de renoncer à une folle et malheureuse ambition et de travailler à réparer les torts qu'il avait envers ses concitoyens. Timophanes ne fit aucun cas de ses prières, et rejeta ses remontrances : alors Timoléon, prenant avec lui, parmi les parents de Timophanes, Eschyle son beau-frère, et entre ses amis un devin que Théopompe appelle Satyrus, il va, après quelques jours d'intervalle, retrouver avec eux Timophanes; et tous trois le pressent, le conjurent de nouveau de prendre enfin un parti sage et d'abandonner ses projets ambitieux. Timophanes ne fit d'abord que rire de leurs représentations; ensuite il s'emporta contre eux avec fureur. Timoléon s'éloigna de quelques pas, et, fondant en larmes, il se couvrit le visage ; les deux autres, ayant tiré leurs épées, tuèrent Timophanes sur la place.

BRILLANTE VICTOIRE DE TIMOLÉON SUR LES CARTHAGINOIS

Les Syracusains, promptement informés de la marche d'une armée si formidable, en furent tellement effrayés que, de tant de milliers d'hommes qui étaient à Syracuse, à peine trois mille osèrent prendre les armes et suivre Timoléon. De quatre mille mercenaires qu'il avait avec lui, mille perdirent courage en chemin et l'abandonnèrent. Ils disaient que Timoléon avait perdu le sens; que c'était une témérité indigne de son âge d'aller avec cinq

mille fantassins et mille chevaux, attaquer une armée de soixante-dix mille hommes et mener une poignée de soldats à huit journées de Syracuse, en leur ôtant tout moyen de retraite s'ils étaient mis en fuite, et, s'ils étaient tués, l'espoir même de la sépulture. Timoléon regarda comme un avantage réel que ces lâches se fussent déclarés avant le combat; et, ayant encouragé les autres, il les conduisit en toute diligence sur les bords du fleuve Crimésus, où il savait que les Carthaginois étaient campés.

Il montait une colline, du haut de laquelle il devait découvrir le camp et l'armée des ennemis, lorsqu'il rencontra une troupe de mulets qui portaient de l'ache. Ses soldats regardèrent cette rencontre comme un funeste présage, parce que nous avons coutume de couronner d'ache les tombeaux, et que nous disons communément de ceux qui sont en danger de mort, qu'ils n'ont plus besoin que d'ache. Timoléon, voulant les guérir de cette superstition et ranimer leur courage abattu, fait faire halte à toute l'armée, tient un discours convenable à la circonstance, et en finissant représente à ses soldats que la couronne vient s'offrir à eux-mêmes avant la victoire. Il faisait allusion à la couronne d'ache que les Corinthiens donnent aux vainqueurs des jeux isthmiques[1], et qu'ils regardent comme sacrée, parce qu'elle a été de tous les temps employée dans ces jeux; elle y était encore en usage du temps de Timoléon, comme elle l'est aujourd'hui dans les jeux néméens; ce n'est que depuis peu que la couronne de pin a remplacé, dans les jeux isthmiques, la couronne d'ache. Timoléon, après son discours, prit de l'ache, dont il se couronna le premier; les capitaines, à son exemple, firent de même,

1. Ces jeux solennels se célébraient, dans l'isthme de Corinthe, en l'honneur de Neptune. — Les jeux néméens se donnaient dans la forêt de Némée, en l'honneur d'Hercule.

et après eux tous les soldats. Dans cet instant, les devins apercevant deux aigles, dont l'un tenait dans ses serres un serpent tout déchiré, et l'autre en volant poussait de grands cris, comme pour animer les troupes, ils les font remarquer aux soldats, qui aussitôt implorent tous à la fois le secours des dieux.

On était alors vers le commencement de l'été, et la fin du mois de Thargélion allait ramener le solstice. Il se leva tout à coup de la rivière un brouillard épais qui couvrit d'abord la campagne d'une si grande obscurité qu'on ne pouvait rien apercevoir de l'armée des ennemis, et qu'on entendait seulement, comme il était naturel dans une armée si nombreuse, un bruit confus de voix qui parvenait jusqu'au sommet de la colline. Lorsque les Corinthiens y furent montés, ils quittèrent leurs boucliers et se reposèrent. Le soleil en tournant fit élever les vapeurs ; et le brouillard s'étant épaissi sur le haut des montagnes, les obscurcit entièrement, tandis que toute la plaine en fut dégagée et parut à découvert. On aperçut alors la rivière de Crimésus, et l'on vit distinctement les ennemis qui la passaient : ils avaient placé à la tête de l'armée les chars à quatre chevaux, dont l'appareil était formidable; ils étaient suivis d'un corps de dix mille hommes de pied qui portaient des boucliers remarquables par leur blancheur. L'éclat resplendissant de leurs armes, la gravité et le bon ordre de leur marche, faisaient conjecturer que c'étaient tous des Carthaginois indigènes. Après eux venaient les troupes des différentes nations qui faisaient leur passage avec beaucoup de confusion et de désordre.

Timoléon, voyant que la rivière lui donnait la facilité de n'attaquer que le nombre d'ennemis qu'il voudrait, et ayant fait observer à ses troupes que celles des Carthaginois étaient séparées les unes des autres par le Crimésus,

qu'une partie l'avait déjà passé, et que les autres se disposaient à le faire, ordonne à Démarète de se mettre à la tête de la cavalerie, de tomber brusquement sur les Carthaginois, et de mettre le désordre parmi eux, avant qu'ils eussent le temps de se ranger en bataille. Il descend lui-même dans la plaine, place aux deux ailes les troupes de Sicile et une partie des soldats étrangers, met autour de lui, au centre, les Syracusains avec les plus braves de ses mercenaires, et s'arrête quelque temps pour considérer l'attaque de sa cavalerie. Il voit que les chars qui couraient devant la première ligne empêchent ses cavaliers de pénétrer jusqu'aux Carthaginois, et que, de peur d'être mis eux-mêmes en désordre, ils sont obligés de tourner continuellement autour des ennemis et de se rallier souvent pour retourner à la charge. A l'instant il prend son bouclier et crie à son infanterie de le suivre sans crainte. Sa voix paraissait être plus forte que de coutume et avoir même quelque chose de surnaturel, soit qu'au moment du combat et dans l'enthousiasme dont il était transporté, la passion renforçât ainsi sa voix, soit qu'un dieu, comme on le crut généralement, eût joint à sa voix l'éclat de la sienne. Ses soldats répondent à son cri et le pressent de les mener promptement à l'ennemi; alors il fait signe à sa cavalerie de dépasser la ligne des chars, et de charger les Carthaginois en flanc; il fait serrer le premier rang de son infanterie bouclier contre bouclier, ordonne aux trompettes de sonner la charge et fond avec rapidité sur les ennemis.

Ils soutinrent vaillamment ce premier choc; armés de cuirasses et de casques d'airain, et tout couverts de leurs boucliers, ils repoussèrent les coups des javelines. Ils en vinrent ensuite à combattre avec l'épée, genre de combat qui exige autant d'adresse que de force, lorsqu'il s'éleva tout à coup du haut des montagnes un orage accompagné

d'éclairs embrasés et de tonnerres effroyables. Bientôt les nuages épais qui couvraient les sommets des collines étant descendus sur le champ de bataille, versèrent un déluge de pluie et de grêle que poussait encore un vent impétueux, qui ne donnait sur les Grecs que par derrière, mais qui frappait les Barbares au visage; ils avaient la vue éblouie par la violence de l'orage et par la flamme des éclairs qui partaient continuellement du sein de ces nuages. Ils en étaient tous incommodés, et principalement ceux qui avaient peu d'expérience des combats; mais rien ne leur nuisait tant que les éclats du tonnerre et le bruit que faisait sur leurs armes la chute rapide de la pluie et de la grêle, qui les empêchaient d'entendre les ordres de leurs chefs.

Les Carthaginois indigènes, qui n'étaient pas armés à la légère, portaient, comme nous l'avons déjà dit, des armes d'un très grand poids, et ne pouvaient se soutenir dans la fange; l'eau dont leurs cottes d'armes étaient pénétrées en augmentait encore la pesanteur et leur ôtait l'agilité nécessaire pour combattre; ils étaient facilement renversés par les Grecs; et, une fois tombés, il leur était impossible, avec des armes si pesantes, de se relever du milieu du bourbier. Le fleuve, déjà grossi par les pluies, et enflé encore par les troupes nombreuses qui le passaient, s'était débordé dans cette plaine coupée de creux et de ravins, où il s'était formé, hors de son lit ordinaire, divers courants, dans lesquels les Carthaginois se laissaient tomber, et d'où ils ne pouvaient sortir qu'avec la plus grande peine. L'orage continuait toujours; et, les Grecs ayant renversé les quatre cents hommes qui formaient la première ligne, tout le reste prit la fuite. Il y en eut plusieurs de tués dans la plaine; un grand nombre, entraînés par le fil de l'eau contre ceux qui passaient encore la rivière, s'y noyèrent; et la plupart des autres,

s'étant réfugiés sur les collines, furent taillés en pièces par l'infanterie légère. Il périt, dit-on, dans ce combat dix mille hommes, dont trois mille étaient Carthaginois, ce qui jeta Carthage dans le plus grand deuil; car c'étaient les citoyens les plus distingués par leur naissance, leur richesse et leur courage; et jamais, de mémoire d'homme, il n'y avait eu un si grand nombre de Carthaginois tués dans une seule bataille, parce qu'ils se servaient ordinairement pour leurs guerres d'Espagnols, de Libyens et de Numides, et qu'ils payaient leurs défaites du sang de ces étrangers.

VIEILLESSE ET MORT DE TIMOLÉON

Il vieillissait au milieu du respect et de la bienveillance publique, chéri comme le père commun des Syracusains, lorsqu'il lui survint une légère maladie qui, jointe à son âge, termina bientôt sa vie. Après avoir donné quelques jours aux préparatifs de ses funérailles, et aux étrangers le temps de se rendre à Syracuse pour honorer ses obsèques, elles furent célébrées avec la plus grande magnificence. Des jeunes gens choisis au sort par le peuple portèrent son lit funèbre, qu'on avait très richement paré; ils traversèrent la place publique, sur laquelle on voyait autrefois les palais des tyrans. Le convoi était accompagné de plusieurs milliers d'hommes et de femmes qui, couronnés de fleurs et vêtus de robes blanches, présentaient moins l'image d'un convoi que celle d'une fête solennelle. Les cris et les larmes, qui se confondaient avec les bénédictions et les louanges, n'étaient pas un honneur accordé à l'usage, ou un devoir de convention, mais l'expression sincère des plus justes regrets et le pur témoignage d'une véritable affection. Lorsque le lit eut été mis sur le bûcher, Démétrius, celui de tous les hérauts

d'alors qui avait la voix la plus forte, prononça le décret du peuple ; il était conçu en ces termes : « Le peuple de « Syracuse a ordonné que Timoléon de Corinthe, fils de « Timodème, soit enterré aux dépens du public, et qu'on « emploie pour ses funérailles la somme de deux cents « mines ; que, pour honorer sa mémoire, on célèbre à « perpétuité, le jour anniversaire de sa mort, des jeux de « musique, des combats gymniques et des courses de « chevaux ; parce qu'après avoir exterminé les tyrans, « défait les Barbares, repeuplé les plus grandes villes « que la guerre avait ruinées, il a donné des lois aux « Siciliens. » Ses cendres furent déposées dans un tombeau qu'on avait élevé sur la place publique, et que les Syracusains environnèrent, dans la suite, de portiques, d'un gymnase et de palestres destinés aux exercices de la jeunesse. Ils donnèrent à ce monument le nom de Timoléontium. Les Syracusains, en observant les lois et la forme de gouvernement que Timoléon avait établies, jouirent d'une longue prospérité.

DÉMOSTHÈNE

SA NAISSANCE

Démosthène, le père de l'orateur de ce nom, était, au rapport de Théopompe, un des principaux citoyens d'Athènes. On lui donna le surnom de fourbisseur, parce qu'il avait un vaste atelier, dans lequel un grand nombre d'esclaves étaient occupés à forger des armes. L'orateur Eschine[1] dit que la mère de Démosthène était fille d'un

1. C'est contre Eschine, orateur vendu à la Macédoine, que Démosthène prononça, dans le procès dit *de la couronne*, le plus long et le plus beau de ses discours.

certain Gylon, qui fut banni d'Athènes pour cause de trahison, et d'une mère barbare; mais je ne puis affirmer si ce fait est vrai, ou si c'est de la part d'Eschine un mensonge calomnieux. Démosthène, à l'âge de sept ans, perdit son père qui lui laissa une succession considérable; elle fut estimée 15 talents[1]; mais ses tuteurs, par une administration infidèle, détournèrent une partie de sa fortune et laissèrent périr l'autre par leur négligence, au point de ne pas vouloir payer le salaire de ses maîtres. Privé par là de l'éducation qui convenait à un enfant bien né, il ne put se former aux sciences et aux arts qui en font partie. D'ailleurs son tempérament faible et délicat ne permit pas à sa mère de l'accoutumer au travail, ni à ses maîtres de l'y forcer. Il fut, dans son enfance, maigre et valétudinaire; et c'est, dit-on, cet état d'infirmité qui lui fit donner par ses camarades, en plaisantant, le surnom fort décrié de Battalos. Le surnom d'Argas, qu'on avait encore donné à Démosthène, désignait, dit-on, la rudesse et l'âpreté de ses mœurs, ou l'amertume de ses discours qui blessaient les oreilles des auditeurs : Argas était le nom d'un poète qui composait des vers durs et désagréables. Mais, comme dit Platon, en voilà assez sur cet article.

DÉBUTS DE DÉMOSTHÈNE

Dès que l'âge lui permit de plaider, il attaqua ses tuteurs en justice et composa lui-même ses plaidoyers. Mais les accusés faisaient tant par leurs chicanes qu'ils obtenaient chaque jour de nouveaux délais. Démosthène, qui s'exerçait, dans cet intervalle, à méditer les ouvrages

1. A peu près 82 500 francs.

de Thucydide, gagna enfin son procès, non sans beaucoup de peine et de danger; et encore ne put-il retirer des mains de ses tuteurs qu'une très petite portion de son patrimoine. Mais cette affaire lui procura l'avantage d'avoir acquis l'habitude et la hardiesse de parler en public; et ce premier essai de l'honneur et du crédit que procure l'éloquence lui donna le désir de se produire dans les assemblées et de s'occuper des affaires publiques. Cependant la première fois qu'il parla devant le peuple, le bruit fut si grand qu'il ne put se faire écouter; on se moqua même de la singularité de son style dans lequel la longueur des périodes jetait de l'obscurité, et qu'il avait surchargé d'enthymèmes[1] jusqu'à la satiété. Il avait d'ailleurs la voix faible, la prononciation pénible et la respiration si courte que la nécessité où il était de couper ses périodes pour reprendre haleine en rendait le sens difficile à saisir.

DUR LABEUR DE DÉMOSTHÈNE

Il renonça donc aux assemblées du peuple. Un jour qu'il se promenait sur le Pirée, triste et découragé, Eunomus de Thriasie, homme d'un âge fort avancé, le voyant dans cet état, le réprimanda vivement de ce qu'avec un talent pour la parole égal à celui de Périclès, il s'abandonnait ainsi lui-même par mollesse et par timidité; que, faute de courage pour braver le tumulte de la populace et de force pour s'exercer aux combats de la tribune, il languissait dans l'inaction. Sifflé par le peuple

1. L'enthymème est un syllogisme ramené à deux propositions, en sous-entendant l'une des deux prémisses. Exemple : « Je suis homme, donc mortel. » On sous-entend : « Or, tout homme est « mortel. »

une seconde fois, il se retirait chez lui, la tête couverte, et vivement affecté de ses disgrâces, lorsqu'un comédien de ses amis, nommé Satyrus, qui l'avait suivi par derrière, entra avec lui dans sa maison. Démosthène se mit à déplorer son infortune : « Je suis, disait-il, de tous les « orateurs, celui qui se donne le plus de peine; j'ai « presque épuisé mes forces pour me former à l'élo- « quence, et, avec cela, je ne puis me rendre agréable « au peuple : des matelots occupent la tribune et sont « écoutés; et moi, je suis rejeté avec mépris. — Vous « avez raison, Démosthène, lui répondit Satyrus; mais « j'aurai bientôt remédié à la cause de ce mépris, si vous « voulez me réciter de mémoire quelques vers d'Euripide « ou de Sophocle. » Il le fit sur-le-champ. Satyrus, répétant après lui les mêmes vers, les prononça si bien et d'un ton si adapté à l'état et à la disposition du personnage, que Démosthène lui-même les trouva tout différents. Convaincu alors de la beauté et de la grâce que la déclamation donne au discours, il sentit que le talent de la composition est peu de chose et presque nul, si on néglige la prononciation et l'action convenables au sujet.

Dès ce moment il fit construire un cabinet souterrain dans lequel il allait tous les jours s'exercer à la déclamation et former sa voix; il y passait jusqu'à deux et trois mois de suite, ayant la moitié de la tête rasée, afin que la honte de paraître en cet état l'empêchât de sortir, quelque envie qu'il en eût. Toutes les visites qu'il recevait ou qu'il rendait, toutes les conversations, toutes les affaires devenaient pour lui autant d'occasions et de sujets d'exercer son talent. Dès qu'il était libre, il s'enfermait dans ce souterrain et repassait dans sa mémoire toutes les affaires dont on lui avait parlé, et les raisons qu'on avait alléguées de part et d'autre. Lorsqu'il avait entendu quelque discours public, il le répétait en lui-même et

s'exerçait à le réduire en lieux communs qu'il revêtait de périodes. Souvent il s'appliquait à corriger, à expliquer ce que d'autres lui avaient dit, ou ce qu'il leur avait dit lui-même. Ce genre d'étude lui donna la réputation d'un esprit lent dans ses conceptions, dont l'éloquence et le talent n'étaient que l'effet du travail; et la preuve certaine qu'on en donnait, c'est que jamais personne n'avait entendu Démosthène parler sans préparation; souvent même, étant assis à l'assemblée, et appelé à l'improviste par le peuple pour monter à la tribune, il s'y refusait, quand il n'avait pas préparé et médité d'avance ce qu'il devait dire.

DÉMOSTHÈNE ORATEUR POLITIQUE

Ce fut à l'époque de la guerre phocique[1] que Démosthène, comme il le dit lui-même, entra dans l'administration des affaires publiques; on peut l'inférer aussi de ses *Philippiques*[2], dont les dernières furent prononcées après la ruine des Phocidiens, et les premières parlaient de plusieurs faits qui concoururent avec les derniers temps de cette guerre. Il eut, dès son entrée dans le gouvernement, une occasion brillante d'exercer son talent, en soutenant, contre Philippe, la liberté de la Grèce; il la défendit avec tant de courage que son éloquence et sa hardiesse lui acquirent beaucoup de gloire et de célébrité. Aussi fut-il bientôt admiré de toute la Grèce; le grand roi lui fit donner des témoignages de son estime; Phi-

1. Ou *guerre sacrée*, commencée par les Phocidiens, spoliateurs du temple de Delphes (355 av. J.-C.).

2. Terme commun qui désigne quatre discours dirigés plus spécialement contre Philippe, et trois autres qu'on appelle aussi *Olynthiennes*.

lippe lui-même en faisait plus de cas que de tous les autres orateurs; et ses propres ennemis étaient forcés d'avouer qu'ils avaient en lui un adversaire redoutable : Eschine et Hypéride en convenaient eux-mêmes dans les accusations qu'ils lui intentaient.

Je ne sais donc sur quel fondement Théopompe avance que Démosthène était d'un caractère inconstant, et qu'il ne restait pas longtemps attaché aux mêmes personnes et aux mêmes intérêts. Il paraît, au contraire, que jusqu'à la fin il resta fidèle au parti qu'il avait embrassé dès le commencement; et que, loin d'avoir changé de principes dans le cours de sa vie, il la sacrifia pour ne pas en changer. Jamais on ne le vit varier ou biaiser ni dans ses paroles, ni dans ses actions; toujours ferme dans ses principes, il marcha constamment sur la même ligne, et ne s'écarta jamais du plan de conduite qu'il s'était tracé dans les affaires.

IL FAIT DÉCRÉTER LA GUERRE CONTRE PHILIPPE

Dès que les affaires publiques parurent tourner à la guerre, d'un côté par l'inquiétude de Philippe qui ne pouvait vivre tranquille; de l'autre, par le zèle de Démosthène qui ne cessait d'exciter les Athéniens, le premier conseil que cet orateur donna fut d'aller au secours de l'Eubée que ses tyrans avaient mise sous le joug de Philippe. Les Athéniens passèrent dans cette île, d'après le décret de Démosthène, et ils en chassèrent les Macédoniens. Il fit ensuite envoyer du secours à ceux de Périnthe et de Byzance, qui étaient en guerre avec Philippe; et, ayant persuadé au peuple de sacrifier son ressentiment, et d'oublier les sujets de plaintes que ces deux peuples lui avaient donnés dans la guerre des alliés, les Athéniens

y envoyèrent des troupes qui les délivrèrent de Philippe. Il alla lui-même en ambassade dans les villes de la Grèce et les excita tellement par ses discours qu'à l'exception d'un petit nombre, elles se soulevèrent toutes contre le roi de Macédoine et qu'on mit sur pied une armée forte de quinze mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux, sans compter les troupes des villes qui s'armaient à leurs dépens; on fit avec zèle tous les fonds nécessaires pour l'entretien et la solde des étrangers.

Toute la Grèce étant ainsi soulevée, et dans l'attente des événements, il restait encore à Démosthène l'affaire la plus importante : c'était d'attirer à cette confédération la ville de Thèbes. Les Thébains étaient limitrophes de l'Attique; ils avaient sur pied des troupes aguerries; de tous les peuples de la Grèce, c'était celui dont la réputation dans les armes avait le plus d'éclat; mais il n'était pas facile de gagner les Thébains, attachés et presque asservis à Philippe. Mais la véhémence de Démosthène, telle qu'un vent impétueux, enflamma leur courage, et leur ambition les aveugla tellement sur toutes les suites de leur démarche que, bannissant de leur cœur la crainte, la prudence et la reconnaissance même, ils se laissèrent entraîner à l'enthousiasme qu'il leur inspira pour le parti le plus honnête.

APRÈS CHÉRONÉE [1]

... Le désastre que la Grèce venait d'éprouver à Chéronée donna aux ennemis de Démosthène la hardiesse de l'insulter, de le citer même en justice, pour lui demander compte de sa conduite; mais le peuple, non content de le

1. En 338 av. J.-C.

renvoyer absous, lui déféra de nouveaux honneurs; et le rappelant à l'administration des affaires, comme l'orateur le plus zélé pour le bien public, il le chargea de faire l'éloge funèbre des Athéniens morts à Chéronée, dont les ossements venaient d'être rapportés à Athènes pour y recevoir les honneurs de la sépulture. Ce choix prouve que le peuple n'était ni abattu ni flétri par son malheur; les distinctions et les honneurs dont il comblait celui qui lui avait conseillé la guerre firent voir au contraire qu'il ne se repentait pas d'avoir suivi ses conseils.

MORT DE DÉMOSTHÈNE

Lorsque Démosthène et ceux de son parti apprirent qu'Antipater et Cratère s'avançaient vers Athènes (*après la bataille de Cranon*), ils se hâtèrent de sortir de la ville et furent condamnés à mort par le peuple, sur un décret que Démade avait dressé.

Ils se dispersèrent chacun de son côté; et Antipater envoya, pour les prendre, des soldats conduits par un certain Archias. Cet Archias, ayant trouvé à Égine l'orateur Hypéride, Aristonicus de Marathon, et Himéréus, frère de Démétrius de Phalère, qui s'étaient réfugiés dans le temple d'Ajax, il les en arracha et les envoya à Cléones, où était alors Antipater, qui les fit mourir sur-le-champ; on ajoute qu'il fit couper la langue à Hypéride. Archias, informé que Démosthène s'était réfugié à Calaurie, dans le temple de Neptune, passa dans cette île sur de petits bateaux; et, étant débarqué avec des soldats thraces, il voulut persuader à Démosthène de sortir de son asile et de venir avec lui trouver Antipater, de qui il n'avait rien à craindre. Mais, la nuit précédente, Démosthène avait eu un songe, dans lequel il avait cru entrer en

rivalité avec Archias à qui jouerait le mieux une tragédie ; il lui semblait qu'il avait le plus grand succès et qu'il tenait tous les spectateurs dans l'admiration ; mais que son rival l'emportait sur lui par la richesse et la beauté des décorations. Aussi Archias eut beau lui parler d'un ton de douceur et d'humanité, il n'ajouta pas foi à ses paroles ; et, levant les yeux sur lui, assis comme il était : « Archias, lui dit-il, tu n'as fait cette nuit aucune impres- « sion sur moi en jouant ton rôle ; et tu ne réussiras pas « mieux aujourd'hui par tes promesses ». Archias s'étant emporté et lui ayant fait de grandes menaces : « Mainte- « nant, reprit Démosthène, tu parles comme si tu étais « sur le trépied macédonien[1] ; tu n'avais parlé encore « qu'en acteur de comédie ; mais attends un peu que j'aie « écrit chez moi pour donner mes derniers ordres ».

En disant ces mots, il entra dans l'intérieur du temple ; et, prenant ses tablettes comme pour écrire, il porta le poinçon à sa bouche et le mordit ; ce qu'il faisait ordinairement quand il méditait ou qu'il composait quelque discours ; après l'y avoir tenu quelque temps, il se couvrit de sa robe et pencha la tête. Les soldats qui se tenaient à la porte du temple se moquaient de lui de craindre ainsi la mort, et le traitaient de lâche et de mou. Archias, s'étant rapproché de lui, l'engageait à se lever, et lui répétant les mêmes propos, il lui promettait de le réconcilier avec Antipater. Démosthène, qui sentait que le poison avait produit tout son effet, se découvrit et, fixant ses regards sur Archias : « Tu peux maintenant, lui dit-il, « jouer le rôle de Créon dans la tragédie[2], et faire jeter « ce corps où tu voudras, sans lui accorder les honneurs

1. Allusion ironique aux fureurs de la prêtresse assise sur le trépied de Delphes.
2. Dans l'*Antigone* de Sophocle.

« de la sépulture. O Neptune, ajouta-t-il, je sors encore « vivant de ton temple ! Mais Antipater et les Macédoniens « ne l'auront pas moins souillé par ma mort. » Il finissait à peine ces mots qu'il se sentit trembler et chanceler; il demanda qu'on le soutînt pour marcher; et comme il passait devant l'autel du dieu, il tomba et mourut en poussant un profond soupir.

ALEXANDRE[1]

NAISSANCE ET JEUNESSE D'ALEXANDRE

Alexandre naquit le six du mois d'Hécatombéon, le même jour que le temple de Diane fut brûlé à Éphèse. Tous les mages qui se trouvaient alors à Éphèse, persuadés que l'embrasement du temple était le présage d'un plus grand malheur, couraient dans les rues en se frappant le visage, en criant que ce jour avait enfanté pour l'Asie le fléau le plus redoutable. Philippe, qui venait de se rendre maître de Potidée, reçut vers ce même temps trois heureuses nouvelles : la première, que Parménion avait défait les Illyriens dans une grande bataille; la seconde, qu'il avait remporté le prix de la course des chars aux jeux olympiques; la troisième, qu'Alexandre était né. La joie que ces trois nouvelles devaient naturellement lui causer fut encore augmentée par les devins qui l'assurèrent qu'un enfant, dont la naissance concourait avec trois victoires, serait lui-même invincible.

1. 356-323 av. J.-C. Résumé de sa vie : il soumet la Grèce révoltée, détruit Thèbes, part pour l'Asie (334), remporte les victoires du Granique (334); d'Issus (333) et d'Arbelles (331); fonde Alexandrie en Égypte (332), envahit la haute Asie, atteint presque le Gange, et meurt à Babylone, à 33 ans.

La forme de son corps n'est nulle part mieux représentée que dans les statues de Lysippe, le seul statuaire auquel Alexandre eût permis de le jeter en fonte. Plusieurs de ses successeurs et de ses amis affectèrent bien dans la suite d'imiter les manières de ce héros; mais Lysippe fut le seul qui rendit parfaitement l'attitude de son cou, qu'il penchait un peu sur l'épaule gauche, et la douceur qui paraissait dans ses yeux. Apelle, qui le peignit sous la forme de Jupiter armé de la foudre, ne sut pas saisir la couleur de son teint[1]; il la fit plus brune et plus sombre qu'elle n'était naturellement; car Alexandre avait la peau très blanche, et cette blancheur était relevée par une teinte d'incarnat plus marquée sur son visage et sur sa poitrine que dans le reste du corps. J'ai lu, dans les Mémoires d'Aristoxène, que sa peau sentait bon; qu'il s'exhalait de sa bouche et de tout son corps une odeur agréable qui parfumait ses vêtements. Cela venait peut-être de la chaleur de son tempérament, qui était tout de feu; car, selon Théophraste, la bonne odeur est la suite de l'élaboration parfaite que la chaleur naturelle donne aux humeurs. Aussi les pays les plus secs et les plus chauds sont ceux qui produisent avec plus d'abondance les meilleurs aromates, parce que le soleil y pompe toute l'humidité qui, répandue sur la surface des corps, est un principe de corruption. C'était sans doute de cette chaleur naturelle que venaient le courage d'Alexandre et son goût pour le vin.

Il fit connaître dès l'enfance qu'il serait tempérant dans les plaisirs. Impétueux et ardent pour tout le reste, il était peu sensible aux voluptés et n'en usait qu'avec modération : au contraire, l'amour de la gloire éclatait déjà en lui avec une force et une élévation de sentiments

1. Lysippe était statuaire, et Apelle peintre.

bien supérieures à son âge. Mais il n'aimait pas toute espèce de gloire et ne la cherchait pas indifféremment en tout comme son père Philippe qui ambitionnait, avec une vanité de sophiste, celle de l'éloquence, et faisait graver sur sa monnaie les victoires qu'il avait remportées aux jeux olympiques. Les amis d'Alexandre lui demandèrent un jour s'il n'irait pas disputer à ces jeux le prix de la course, à laquelle il était très léger : « Je m'y présente-« rais, leur dit-il, si je devais avoir des rois pour rivaux ». En général, il eut de l'éloignement pour les exercices des athlètes ; et quoiqu'il eût souvent fait célébrer des jeux où il proposait des prix pour les poètes tragiques, pour les joueurs de flûte et de lyre, et même pour les rapsodes; quoiqu'il eût donné des combats de gladiateurs et de toute espèce d'animaux, jamais il ne proposa, du moins avec plaisir, les combats du ceste et du pancratium[1]. Il reçut un jour des ambassadeurs du roi de Perse, qui vinrent en Macédoine, pendant que Philippe était absent; il ne les quitta pas un instant et les charma par sa politesse; au lieu de leur faire des questions frivoles ou puériles, il s'informa de la distance où la Macédoine était de la Perse, et des chemins qui conduisaient aux provinces de la Haute-Asie ; il leur demanda comment leur roi se comportait envers ses ennemis; enfin, quelles étaient la force et la puissance des Perses. Les ambassadeurs, pleins d'admiration, ne purent s'empêcher de dire que cette habileté de Philippe, qu'on vantait si fort, n'était rien en comparaison de la vivacité d'esprit et des grandes vues de son fils. Aussi, toutes les fois qu'on venait lui apprendre que Philippe avait pris quelque ville considérable, ou qu'il avait remporté une grande victoire, loin

1. Le ceste était un gantelet garni de fer ou de plomb. — Le pancratium était un exercice athlétique comprenant la lutte proprement dite, le pugilat, le lancement du disque, la course et la danse.

d'en montrer de la joie, il disait à ses compagnons : « Mes « amis, mon père prendra tout ; il ne me laissera rien de « grand et de glorieux à faire un jour avec vous ». Passionné comme il l'était, non pour les voluptés et les richesses, mais pour la gloire et la vertu, il pensait que plus l'empire que son père lui laisserait aurait d'étendue, moins il aurait d'occasions de s'illustrer par lui-même ; et, dans l'idée que Philippe, en augmentant chaque jour ses conquêtes, lui consumerait, pour ainsi dire, les belles actions qu'il aurait pu faire, il désirait, non d'avoir de la richesse, du luxe et des plaisirs, mais de recevoir des mains de son père un royaume où il eût à faire des guerres, à livrer des batailles, à recueillir une vaste moisson de gloire.

Il avait auprès de lui, comme il convenait à son rang, un grand nombre de maîtres et de gouverneurs qui veillaient à son éducation ; mais elle était dirigée par Léonidas, homme de mœurs austères et parent de la reine Olympias. Comme il refusait le titre de pédagogue, dont les fonctions sont aussi nobles qu'honorables, les autres, par égard pour sa dignité et pour sa parenté avec la reine, l'appelèrent le précepteur, le gouverneur d'Alexandre. Le titre et les fonctions de pédagogue étaient attribués à Lysimachus d'Acarnanie, qui n'avait aucun agrément dans l'esprit ; mais comme il se nommait lui-même Phénix, qu'il donnait à Alexandre et à Philippe les noms d'Achille et de Pélée, il savait plaire et occupait la seconde place auprès du jeune prince.

LE CHEVAL BUCÉPHALE

Un Thessalien, nommé Philonicus, amena un jour à Philippe un cheval nommé Bucéphale, qu'il voulait

vendre treize talents[1]. On descendit dans la plaine pour l'essayer; mais on le trouva difficile, farouche et impossible à manier : il ne souffrait pas que personne le montât; il ne pouvait supporter la voix d'aucun des écuyers de Philippe et se cabrait contre tous ceux qui voulaient l'approcher. Philippe, mécontent et croyant qu'un cheval si sauvage ne pourrait jamais être dompté, ordonna qu'on l'emmenât. Alexandre, qui était présent, ne put s'empêcher de dire : « Quel cheval ils perdent là par leur inexpérience « et leur timidité! » Philippe, qui l'entendit, ne dit rien d'abord; mais, Alexandre ayant répété plusieurs fois la même chose et témoigné sa peine de ce qu'on renvoyait le cheval, Philippe lui dit enfin : « Tu blâmes des gens « plus âgés que toi, comme si tu étais plus habile qu'eux « et que tu fusses plus capable de conduire ce cheval. « — Sans doute, reprit Alexandre, je le conduirais mieux « qu'eux. — Mais si tu n'en viens pas à bout, quelle sera « la peine de ta présomption? — Je payerai le prix du « cheval », repartit Alexandre. Cette réponse fit rire tout le monde; et Philippe convint avec son fils que celui qui perdrait payerait les treize talents. Alexandre s'approche du cheval, prend les rênes et lui tourne la tête en face du soleil, parce qu'il avait apparemment observé qu'il était effarouché par son ombre, qui tombait devant lui et suivait tous ses mouvements. Tant qu'il le vit souffler de colère, il le flatta doucement de la voix et de la main; ensuite, laissant couler son manteau à terre, d'un saut léger il s'élance sur le cheval avec la plus grande facilité. D'abord il lui tint la bride serrée, sans le frapper ni le harceler; mais quand il vit que sa férocité était diminuée, et qu'il ne demandait plus qu'à courir, il baisse la main, lui parle d'une voix plus rude et, lui appuyant les talons, il le

1. A peu près 71 500 francs.

pousse à toute bride. Philippe et toute sa cour, saisis d'une frayeur mortelle, gardaient un profond silence; mais quand on le vit tourner bride et ramener le cheval avec autant de joie que d'assurance, tous les spectateurs le couvrirent de leurs applaudissements. Philippe en versa des larmes de joie, et, lorsque Alexandre fut descendu de cheval, il le serra étroitement dans ses bras. « Mon « fils, lui dit-il, cherche ailleurs un royaume qui soit « digne de toi; la Macédoine ne peut te suffire. »

ARISTOTE

Philippe avait observé que le caractère de son fils était difficile à manier, et qu'il résistait toujours à la force, mais que la raison le ramenait aisément à son devoir : il s'appliqua donc lui-même à le gagner par la persuasion, plutôt que d'employer l'autorité. Et comme il ne trouvait pas, dans les maîtres qu'il avait chargés de lui enseigner la musique et les belles-lettres, les talents nécessaires pour diriger et perfectionner son éducation, il appela auprès de lui Aristote, le plus célèbre des philosophes de son temps, et lui donna pour prix de cette éducation la récompense la plus flatteuse et la plus honorable. Il rétablit la ville de Stagire, patrie de ce philosophe, qu'il avait lui-même ruinée, et la repeupla en y rappelant ses habitants qui s'étaient enfuis ou qui avaient été réduits en esclavage. Il assigna, pour les études et les exercices de son fils, un lieu appelé Nymphéum, près de Miéza, où l'on montre encore des bancs de pierre qu'Aristote y avait fait placer, et des allées couvertes pour se promener à l'ombre. Il paraît qu'Alexandre apprit de ce philosophe, non seulement la morale et la politique, mais encore les sciences plus secrètes et plus profondes que ses disciples appelaient

particulièrement acroamatiques et époptiques, et qu'ils avaient soin de cacher au vulgaire. Alexandre, après qu'il fut passé en Asie, ayant appris qu'Aristote avait publié des ouvrages où il traitait de ces sciences, lui écrivit une lettre pleine de liberté, dans laquelle il se plaignait au nom de la philosophie; elle était conçue en ces termes : « Alexandre à Aristote, salut. Je n'approuve pas que vous « ayez donné au public vos livres des sciences acroama- « tiques. En quoi donc serions-nous supérieurs au reste « des hommes, si les sciences que vous m'avez apprises « deviennent communes à tout le monde? J'aimerais « mieux encore les surpasser par les connaissances « sublimes que par la puissance. Adieu. » Aristote, pour consoler cette âme ambitieuse et pour se justifier lui-même, lui répondit que ces ouvrages étaient publiés et qu'ils ne l'étaient pas. Il est vrai que ses traités de métaphysique sont écrits de manière qu'on ne peut ni les apprendre seul, ni les enseigner aux autres, et qu'ils ne sont intelligibles que pour les personnes déjà instruites. Il me semble aussi que ce fut Aristote qui lui donna plus qu'aucun autre de ses maîtres le goût de la médecine; car ce prince ne se borna pas seulement à la théorie de cette science, il secourait ses amis dans leurs maladies et leur prescrivait un régime et des remèdes, comme il paraît par ses lettres.

ALEXANDRE AU TOMBEAU D'ACHILLE

Arrivé à Ilion, il monta au temple de Minerve, où il fit un sacrifice à la déesse et des libations aux héros : il arrosa d'huile la colonne qui surmontait le tombeau d'Achille, fit des courses avec ses compagnons, mit une couronne sur le tombeau de ce héros, et le félicita

d'avoir eu pendant sa vie un ami fidèle[1], et après sa mort un grand chantre de ses exploits. Il parcourut ensuite la ville pour voir ce qu'elle avait de curieux; et quelqu'un lui ayant demandé s'il voulait voir la lyre de Pâris : « Je me soucie peu de celle-là, répondit-il, mais « j'aimerais à voir la lyre sur laquelle Achille chantait « les exploits et la gloire des grands guerriers. »

ALEXANDRE ET SON MÉDECIN

La confiance de Darius s'accrut bien plus encore lorsqu'il se fut persuadé que c'était la crainte qu'Alexandre avait de lui qui le retenait si longtemps dans la Cilicie; mais ce long séjour était causé par une maladie que les uns attribuaient à ses fatigues, et d'autres à un bain qu'il avait pris dans le Cydnus, dont l'eau est aussi froide que la glace. Ses médecins, persuadés que le mal était au-dessus de tous les remèdes, n'osaient lui administrer les secours nécessaires, de peur que, s'ils ne réussissaient pas, les Macédoniens ne les en rendissent responsables; mais Philippe d'Acarnanie, son premier médecin, le voyant dans un danger extrême et se confiant en l'amitié qu'Alexandre avait pour lui, se serait cru coupable de lâcheté s'il ne s'était pas exposé à quelque péril en essayant, pour sa guérison, les derniers remèdes, au risque de tout pour lui-même : il lui proposa donc une médecine qu'il lui persuada de prendre avec confiance, en l'assurant qu'elle le guérirait bientôt et le mettrait en état de continuer la guerre. Dans ce moment, Alexandre reçut une lettre que Parménion lui écrivait du camp, pour l'avertir de se tenir en garde contre Philippe,

1. Patrocle, tué par Hector.

qui, séduit par les riches présents de Darius et par la promesse d'épouser sa fille, s'était engagé à faire périr Alexandre. Ce prince, après avoir lu cette lettre, ne la montra à aucun de ses amis et la mit sous son chevet. Quand il en fut temps, Philippe, suivi de tous les autres médecins, entra dans la chambre du roi, avec la médecine qu'il portait dans une coupe. Alexandre lui donna la lettre de Parménion d'une main, et, prenant de l'autre la coupe, il avala la médecine tout d'un trait, sans laisser paraître le moindre soupçon. C'était un spectacle vraiment admirable, et, pour ainsi dire, un coup de théâtre, que de voir en même temps Philippe lire la lettre, et Alexandre boire la médecine, tous deux ensuite se regarder, mais d'un air bien différent. Alexandre, avec un visage riant et satisfait, témoignait à son médecin la confiance qu'il avait en lui, et Philippe, s'indignant contre cette calomnie, tantôt prenait les dieux à témoin de son innocence et tendait les mains au ciel, tantôt il se jetait sur le lit d'Alexandre, le conjurant d'avoir bonne espérance et de s'abandonner à lui sans rien craindre. Le remède, en se rendant maître de la maladie, abattit tellement les forces du prince qu'il perdit la parole, et tomba dans une si grande faiblesse qu'il n'avait plus de sentiment; mais, promptement secouru par Philippe, il eut bientôt repris ses forces et se montra aux Macédoniens, dont l'inquiétude et la frayeur ne cessèrent qu'après qu'ils l'eurent vu.

ALEXANDRE FAIT BATIR ALEXANDRIE

Il partit de Tyr pour aller assiéger Gaza, capitale de la Syrie. Pendant ce siège, un oiseau qui volait au-dessus de la tête d'Alexandre laissa tomber sur son épaule une

motte de terre; et, s'étant allé poser sur une des batteries, il se prit dans les réseaux des nerfs qui servaient à faire tourner les cordages. L'interprétation qu'Aristandre donna de ce signe fut vérifiée par l'événement; Alexandre reçut une blessure à l'épaule et prit la ville. Il envoya la plus grande partie du butin à Olympias, à Cléopâtre et à ses amis, en y joignant, en particulier, pour Léonidas cinq cents talents[1] d'encens et cent talents de myrrhe; c'était par ressouvenir d'un espoir que ce gouverneur lui avait donné dans son enfance. Il vit un jour, dans un sacrifice, Alexandre prendre de l'encens à pleines mains et le jeter dans le feu : « Alexandre, lui dit-il, quand vous aurez « fait la conquête du pays qui porte ces aromates, vous « pourrez prodiguer ainsi l'encens : maintenant il faut « en user avec plus de réserve ». « Je vous envoie, lui « écrivit alors Alexandre, une abondante provision d'en« cens et de myrrhe, afin que vous ne soyez plus si éco« nome envers les dieux. » Quelqu'un lui ayant apporté une cassette, qui fut regardée comme ce qu'il y avait de plus précieux dans tous les trésors et tous les meubles de Darius, il demanda à ses courtisans ce qu'ils croyaient le plus digne d'y être renfermé. Chacun ayant proposé ce qu'il croyait être le plus beau : « Et moi, dit-il, j'y ren« fermerai l'Iliade. » C'est du moins ce qu'ont écrit les historiens qui méritent le plus de confiance. Si le récit que font les Alexandrins sur la foi d'Héraclide est vrai, il paraît qu'Homère ne lui fut pas inutile dans cette expédition, et qu'il prit même conseil de ce poète. Alexandre, disent-ils, après avoir conquis l'Égypte, forma le dessein d'y bâtir une grande ville, de la peupler de Grecs et de lui donner son nom. Déjà, sur l'avis des architectes, il en avait mesuré et tracé l'enceinte, lorsque, la

1. A peu près 1250 kg.

nuit, pendant qu'il dormait, il eut une vision singulière. Il crut voir un vieillard à cheveux blancs et d'une mine vénérable, qui, s'approchant de lui, prononça ces vers :

Au sein des vastes mers dont l'Égypte est baignée,
Est l'île de Pharos dès longtemps renommée.

Aussitôt il se lève, et va voir cette île de Pharos, qui alors était un peu au-dessus de l'embouchure canopique[1] du Nil, et qui aujourd'hui tient au continent par une chaussée qu'on y a construite. Il admira la position de cette île qui, semblable à un isthme, est de la forme d'une langue de terre plus longue que large, et qui, séparant de la mer un étang considérable, se termine par un grand port. Il dit qu'Homère, admirable en tout, était aussi un habile architecte ; et il ordonna qu'on traçât un plan de la nouvelle ville, conforme à la position du lieu. Comme les architectes n'avaient pas de craie, ils prirent de la farine et tracèrent sur le terrain, dont la couleur est noirâtre, une enceinte en forme de croissant, dont les bases droites et de grandeur égale renfermaient tout l'espace compris dans cette enceinte, semblable à un manteau macédonien qui va en se rétrécissant. Le roi considérait ce plan avec plaisir, lorsque tout à coup un nombre infini de grands oiseaux de toute espèce vinrent fondre comme des nuées sur cette enceinte et mangèrent toute la farine. Alexandre était troublé de ce prodige ; mais les devins le rassurèrent en lui disant que la ville qu'il bâtirait serait abondante en toutes sortes de fruits et nourrirait un grand nombre d'habitants divers ; il ordonna donc aux architectes de commencer sur-le-champ l'ouvrage.

1. Canope, à l'une des embouchures du Nil. — Canope était aussi, dans l'ancienne Égypte, le nom du dieu des eaux.

LE LENDEMAIN DE LA VICTOIRE D'ARBELLES

On ne douta plus, après cette grande victoire, que l'empire des Perses ne fût détruit sans ressource. Alexandre, reconnu roi de toute l'Asie, offrit aux dieux des sacrifices magnifiques; il fit à tous ses amis de riches présents et leur donna des maisons et des gouvernements. Mais, jaloux surtout de se montrer généreux envers les Grecs, il leur écrivit que toutes les tyrannies étaient dès ce moment abolies dans la Grèce, et que les peuples se gouverneraient désormais par leurs lois. Il manda en particulier aux Platéens qu'il ferait rebâtir leurs villes, parce que leurs ancêtres avaient cédé leur territoire aux Grecs, afin d'y combattre pour la liberté commune. Il envoya aux habitants de Crotone, en Italie, une partie des dépouilles pour honorer le souvenir du zèle et de la valeur de l'athlète Phayllus, qui, dans la guerre des Mèdes, quand les autres Grecs d'Italie abandonnaient les véritables Grecs, qu'ils croyaient perdus sans retour, équipa une galère à ses frais et se rendit à Salamine pour partager le péril de la Grèce : tant Alexandre favorisait toute espèce de vertu et gardait fidèlement le souvenir des belles actions!

ALEXANDRE POURSUIT DARIUS

Cependant il se mit à la poursuite de Darius, dans l'intention de le combattre encore; mais, informé que Bessus était maître de sa personne, il renvoya les Thessaliens dans leur pays et leur donna, outre leur solde, une gratification de dix mille talents. En poursuivant Bessus, il fit à cheval, en onze jours, trois mille trois cents

stades[1]. Cette marche forcée et surtout la disette d'eau accablèrent de fatigue ceux qui le suivaient. Un jour il rencontra des Macédoniens qui portaient de l'eau dans des outres sur des mulets, et qui, le voyant, à l'heure de midi, cruellement tourmenté par la soif, remplirent d'eau un casque et le lui apportèrent. Alexandre leur demanda à qui ils portaient cette eau : « A nos enfants, répondirent-ils ; « mais si nous perdons ceux-ci, nous en aurons assez « d'autres tant que vous serez en vie. » Il prit le casque de leurs mains et, regardant autour de lui tous ses cavaliers qui, la tête penchée, avaient les yeux fixés sur cette boisson, il la rendit, sans en boire une goutte, à ceux qui l'avaient apportée et les remercia de leur zèle : « Si j'en « buvais seul, ajouta-t-il, ces gens-ci perdraient cou- « rage. » Les cavaliers, admirant sa tempérance et sa grandeur d'âme, lui crièrent de les mener partout où il voudrait, et piquèrent leurs chevaux en disant qu'ils n'avaient plus ni lassitude, ni soif, et qu'ils ne se croiraient pas mortels tant qu'ils auraient un tel roi à leur tête.

Ils avaient tous le même désir de le suivre, mais il n'y en eut que soixante qui purent arriver avec lui au camp des ennemis. Là, ayant passé sur des tas d'or et d'argent répandus à terre, et à travers une grande quantité de chariots remplis de femmes et d'enfants, qui n'avaient pas de conducteurs, ils couraient à toute bride vers les escadrons les plus avancés, où ils pensaient que devait être Darius. Ils le trouvèrent enfin, couché dans son char, le corps percé de javelots et sur le point d'expirer. Dans cet état, il demanda à boire, et ayant bu de l'eau fraîche que Polystrate lui donna : « Mon ami, lui dit-il, c'est pour « moi le comble du malheur que d'avoir reçu de toi un « tel bienfait, sans pouvoir le reconnaître ; mais Alexandre

1. A peu près 55 kilom. 200 par jour.

« t'en donnera la récompense; et les dieux récompen-
« seront Alexandre de la douceur qu'il a témoignée à ma
« mère, à ma femme et à mes enfants; mets pour moi
« ta main dans la sienne comme un gage de ma recon-
« naissance. » En finissant ces mots, il mit sa main dans celle de Polystrate et il expira. Alexandre arriva dans ce moment et donna toutes les marques de la douleur la plus vive; il détacha son manteau, le jeta sur le corps de Darius et l'enveloppa. Dans la suite, s'étant saisi de Bessus, il le punit du dernier supplice; il fit courber avec effort des arbres très droits l'un vers l'autre ; on attacha à chacun des arbres un membre de son corps, et on laissa reprendre leur situation naturelle à ces arbres qui, en se redressant avec violence, emportèrent chacun le membre qui y était attaché. Il ordonna ensuite qu'on embaumât le corps de Darius avec toute la magnificence due à son rang, après quoi il le renvoya à sa mère et reçut son frère Oxathrès au nombre de ses amis.

ALEXANDRE TUE CLITUS

Peu de temps après arriva le meurtre de Clitus. Quelques habitants des provinces maritimes avaient apporté au roi des fruits de la Grèce. Alexandre, admirant leur fraîcheur et leur beauté, fit appeler Clitus pour les lui montrer et lui en donner sa part. Clitus, occupé alors d'un sacrifice, le quitta sur-le-champ pour se rendre aux ordres du roi et fut suivi par trois des moutons sur lesquels on avait déjà fait les libations d'usage. Quand Alexandre sut cette particularité, il consulta les devins, qui déclarèrent que c'était un très mauvais signe. Le roi ordonna qu'on fît aussitôt des sacrifices pour la vie de Clitus, d'autant qu'il avait eu lui-même dans son sommeil, trois jours auparavant, une

vision étrange à son sujet. Il avait cru le voir, vêtu d'une robe noire, assis au milieu des enfants de Parménion qui tous étaient morts. Clitus n'attendit pas la fin de son sacrifice et alla souper chez le roi, qui, ce jour-là, en avait fait un à Castor et à Pollux.

On avait déjà bu avec excès, lorsqu'un des convives chanta des vers que Pranichus ou Piérion avait faits contre les capitaines macédoniens qui venaient d'être battus par les Barbares, et dans lesquels on les couvrait de honte et de ridicule. Les plus âgés des convives, indignés d'une pareille insulte, blâmaient également le poète et le musicien ; mais Alexandre et ses favoris, qui prenaient plaisir à les entendre, ordonnèrent au musicien de continuer. Clitus, naturellement âpre et fier, et déjà plein de vin, s'emportant plus que les autres, s'écria que c'était une indignité d'outrager ainsi, en présence de Barbares, et de Barbares ennemis, des capitaines macédoniens qui, à la vérité, avaient été malheureux, mais qui valaient beaucoup mieux que ceux qui les insultaient. Alexandre lui ayant dit qu'il plaidait sa propre cause, en appelant malheur ce qui n'était que lâcheté, Clitus se leva brusquement : « C'est pourtant, répliqua-t-il, cette lâcheté qui vous a « sauvé la vie, lorsque, tout fils des dieux que vous êtes, « vous tourniez déjà le dos à l'épée de Spithridate. C'est « le sang des Macédoniens, ce sont leurs blessures qui « vous ont fait si grand que, répudiant Philippe pour « père, vous prétendez être le fils de Jupiter Ammon. » Alexandre vivement piqué de ce reproche : « Scélérat, « s'écria-t-il, espères-tu avoir longtemps sujet de te réjouir « des propos que tu tiens tous les jours contre moi « pour exciter les Macédoniens à la révolte? — En effet, « Alexandre, repartit Clitus, n'avons-nous pas bien à nous « réjouir dès à présent, quand nous recevons, pour tous « nos travaux, de pareils salaires, et que nous portons

« envie à ceux qui ont eu le bonheur de mourir avant « que d'avoir vu les Macédoniens déchirés par les verges « des Mèdes, et obligés, pour avoir accès auprès de leur « roi, d'implorer la protection des Perses! »

Pendant que Clitus parlait ainsi sans aucun ménagement, et qu'Alexandre, l'accablant d'injures, se levait pour courir sur lui, les plus vieux s'efforçaient d'apaiser le tumulte. Alexandre, se tournant vers Xénodochus de Cardie et Artémius le Colophonien : « Ne vous semble-t-il pas, « dit-il, que les Grecs sont au milieu des Macédoniens « comme les demi-dieux parmi des bêtes sauvages? » Clitus, loin de céder, s'écrie qu'Alexandre n'a qu'à parler tout haut, ou qu'il ne doit pas appeler à sa table des hommes libres et pleins de franchise, mais vivre avec des Barbares et des esclaves qui ne feraient pas difficulté d'adorer sa ceinture persane et sa robe blanche. Alexandre, n'étant plus maître de sa colère, lui jette à la tête une des pommes qui étaient sur la table, et cherche son épée; mais Aristophane, un de ses gardes, avait eu la précaution de l'ôter. Tous les autres convives l'entourent et le conjurent de se calmer. Mais, s'arrachant de leurs mains, il appelle ses gardes d'une voix forte, en langage macédonien, ce qui était le signe d'un grand mouvement, et il ordonne au trompette de sonner l'alarme. Comme celui-ci différait et refusait même d'obéir, le roi lui donna un coup de poing sur le visage. Ce trompette fut depuis généralement estimé, pour avoir empêché que tout le camp ne prît l'alarme. Comme Clitus ne diminuait rien de sa fierté, ses amis l'obligèrent, quoique avec peine, à sortir de la salle; mais il y rentra sur-le-champ par une autre porte, en chantant avec autant de mépris que d'audace ce vers de l'*Andromaque* d'Euripide :

Quel usage pervers les Grecs ont introduit!

Alexandre désarme un de ses gardes, et, voyant Clitus passer à côté de lui en ouvrant la portière, il lui passe la javeline au travers du corps. Clitus pousse un profond soupir, semblable à un mugissement, et tombe mort aux pieds du roi.

Aussitôt la colère d'Alexandre se dissipe : revenu à lui-même et voyant tous ses officiers dans un morne silence, il arrache la javeline du corps de Clitus et veut s'en frapper à la gorge; mais ses gardes lui arrêtent la main et l'emportent de force dans sa chambre. Il passa toute la nuit et le jour suivant à fondre en larmes, et quand il n'eut plus la force de crier ni de se lamenter, il resta étendu par terre, sans proférer une parole, ne poussant que de profonds soupirs....

MORT D'ALEXANDRE

Le journal de sa vie contient, sur sa maladie, les détails suivants : — Le 18 du mois Daésius, il fut pris de la fièvre et s'endormit dans la chambre des bains. Le lendemain, il se baigna, et passa toute la journée dans sa chambre, à jouer aux dés avec Médius. Le soir, il prit un second bain, et ayant sacrifié aux dieux, il soupa et eut la fièvre la nuit. Le 20, il se baigna, fit le sacrifice d'usage, et, s'étant couché dans la chambre du bain, il employa toute la journée à entendre les récits que lui faisait Néarque de sa navigation, et de tout ce qu'il avait vu dans la grande mer[1]. La journée du 21 se passa de même que la précédente : la fièvre fut plus ardente et la nuit plus mauvaise. Le 22, la fièvre ayant augmenté, il fit porter son lit près du grand réservoir, et s'entretint avec ses officiers sur les emplois vacants dans son armée; il leur

1. Néarque fit un voyage maritime de l'Indus au golfe Persique.

recommanda de n'y nommer que des hommes dont ils fussent bien sûrs. Le 24, la fièvre fut très violente; cependant il se fit porter au sacrifice et l'offrit lui-même; il ordonna à ses principaux officiers de faire la garde dans la cour et chargea les tribuns et les capitaines de cinquante hommes de veiller la nuit au dehors. Le 25, il se fit transporter dans le palais qui était au delà du réservoir, où il prit un peu de sommeil; mais la fièvre ne diminua point, et, lorsque ses capitaines entrèrent dans sa chambre, il ne parlait plus. Le 26 se passa de même : les Macédoniens, qui le crurent morts, vinrent aux portes en poussant de grands cris, et, par les menaces qu'ils firent à leurs compagnons, ils les forcèrent d'ouvrir. Ils défilèrent tous devant son lit, en simple tunique. Ce jour-là, Python et Séleucus furent envoyés au temple de Sérapis, pour demander au dieu s'ils porteraient Alexandre dans son temple. Le dieu répondit de le laisser où il était. Le 28, il mourut sur le soir.

PHOCION

SA NAISSANCE ET SON CARACTERE

Tout le monde convient que Caton[1] était d'une maison illustre, comme je le ferai voir dans sa vie. Pour Phocion, j'ai lieu de croire qu'il n'était pas d'une naissance basse et obscure. Si, comme le prétend Idoménée, il eût eu pour père un faiseur de pilons à mortier, Glaucippe, fils d'Hypéride, dans ce discours où il a ramassé contre Phocion toutes sortes d'injures, n'aurait pas oublié la bassesse de son origine; et Phocion n'aurait pas reçu une éducation si distinguée. Il fut dans sa première jeunesse disciple

1. Caton d'Utique, célèbre Romain.

de Platon, et ensuite de Xénocrate, dans l'Académie, où de bonne heure il montra la plus grande ardeur pour se former à la vertu la plus parfaite. Duris assure qu'aucun Athénien ne le vit jamais ni rire ni pleurer, ni avoir les mains hors de son manteau lorsqu'il était habillé. Quand il allait à la campagne ou qu'il était aux armées, il marchait toujours nu-pieds et sans manteau, à moins que le froid ne fût excessif : aussi les soldats disaient-ils en riant que c'était le signe d'un grand hiver, que de voir Phocion habillé. Quoiqu'il eût beaucoup de douceur et d'humanité, il avait les traits du visage si rudes et l'air si repoussant que ceux qui n'étaient pas accoutumés à le voir craignaient de se trouver seuls avec lui.

Un jour Charès l'ayant plaisanté sur ses sourcils, les Athéniens se mirent à rire. « Ces sourcils, dit Phocion, « ne vous ont jamais fait de mal; mais les ris de ces « gens-là ont coûté bien des larmes à la ville. » Les discours de Phocion étaient toujours pleins de conceptions et de pensées heureuses qu'il énonçait avec une brièveté faite pour le commandement; il y mêlait une austérité qu'aucun agrément ne tempérait ; mais elle était remplie de vues salutaires. Zénon disait que les paroles d'un philosophe devaient être trempées dans le bon sens : celles de Phocion renfermaient beaucoup de sens en très peu de paroles. C'est sans doute à cela que faisait allusion Polyeucte le Sphettien, quand il disait que Démosthène était le meilleur et Phocion le plus éloquent des orateurs. Les pièces de monnaie qui, sous un moindre volume, ont plus de valeur, sont celles qu'on estime le plus. Ainsi la force du discours consiste à exprimer beaucoup de choses en peu de mots. Un jour que le théâtre était plein de monde, Phocion se promenait sur la scène, tout recueilli en lui-même. « Phocion, lui dit un de ses amis, vous « avez l'air bien pensif. — Cela est vrai, répondit-il ; je

« pense si je ne pourrais pas retrancher quelque chose « du discours que je dois prononcer devant les Athéniens. » Démosthène, qui ne faisait aucun cas des autres orateurs, dès qu'il voyait Phocion se lever, avait coutume de dire à ses amis : « Voilà la hache de mes discours qui se « lève ». Peut-être est-ce aux mœurs de Phocion qu'il faut attribuer le pouvoir de son éloquence ; car un mot, un signe de tête, ont dans un homme de bien autant de poids et de force pour persuader que des milliers de raisonnements et de périodes.

Phocion, voyant que ceux qui gouvernaient alors la République s'étaient partagé comme au sort les charges civiles et les emplois militaires ; que les uns, tels qu'Eubulus, Aristophane, Lycurgue et Hypéride, n'avaient d'autre fonction que de haranguer le peuple et proposer les décrets ; que les autres, comme Diopithès, Mnesthée, Léosthène et Charès, ne s'avançaient dans la République que par le commandement des armées ; il préféra la manière de gouverner de Périclès, d'Aristide et de Solon, comme la plus parfaite, parce qu'elle réunissait les talents de la guerre et ceux de la politique. Il voyait que la déesse protectrice d'Athènes était également propre à commander les armées et à gouverner les villes, et qu'on lui donnait pour cette raison les surnoms de Polémique et de Politique. Il se forma donc sur ce modèle, et, en se proposant toujours la paix et le repos pour but de son gouvernement, il fit seul plus d'expéditions qu'aucun des généraux de son temps et même de ceux qui l'avaient précédé : il ne demanda, il ne brigua jamais le commandement ; mais jamais aussi il ne le fuit, ni ne le refusa quand il y fut appelé par sa patrie. Tous les historiens conviennent qu'il fut nommé quarante-cinq fois général, sans s'être trouvé une seule fois à son élection ; ce fut toujours en son absence que ses concitoyens le rappe-

lèrent pour lui confier le commandement des armées. Les personnes peu sensées s'étonnèrent de cette préférence que le peuple donnait à un homme qui, s'opposant presque toujours à ses volontés, ne disait et ne faisait rien pour lui complaire.

PHOCION ET ALEXANDRE

Alexandre, dit-on, rejeta le premier décret rendu sur sa demande (*après la destruction de Thèbes*), et tourna le dos aux ambassadeurs qui le lui apportaient. Mais il reçut le second que Phocion lui présenta, parce que les plus anciens de ses officiers lui dirent combien Philippe, son père, avait eu d'estime pour ce général : non content de lui donner audience et de recevoir favorablement ses prières, il écouta le conseil que Phocien lui donna, de renoncer à la guerre s'il aimait le repos ; ou, s'il ambitionnait la gloire des conquêtes, de tourner ses armes contre les Barbares au lieu d'attaquer les Grecs. Il fit ainsi entrer adroitement dans son discours bien des choses conformes au caractère et aux inclinations d'Alexandre ; et par ce moyen il l'adoucit tellement que ce prince lui dit que les Athéniens devaient particulièrement s'appliquer aux affaires de la Grèce, parce qu'après lui ils seraient le seul peuple qui fût digne de commander. Il s'unit avec Phocion par le double lien de l'amitié et de l'hospitalité, et le traita avec une distinction qu'il n'accordait qu'à un très petit nombre de ses courtisans les plus assidus. L'historien Duris rapporte qu'après que ses victoires sur Darius l'eurent élevé au plus haut degré de puissance, il retrancha de toutes ses lettres le mot *salut*, excepté de celles qu'il écrivait à Phocion, qui fut le seul avec Antipater pour qui ce prince conserva cette formule.

LA FEMME DE PHOCION

Des deux femmes qu'il eut, on ne trouve rien sur la première; on sait seulement qu'elle était sœur du statuaire Céphisodore. La seconde ne fut pas moins célèbre à Athènes par sa sagesse et sa simplicité que Phocion par sa justice. Un jour que les Athéniens assistaient à la représentation d'une tragédie nouvelle, un des acteurs, au moment d'entrer sur la scène, demande au chorège un masque de reine et plusieurs suivantes magnifiquement vêtues. Le chorège, nommé Mélanthius, ne les lui fournissant pas, l'acteur s'emportait et faisait attendre les spectateurs, parce qu'il ne voulait pas paraître sans le cortège. Alors Mélanthius le poussa sur le théâtre, en criant : « Tu vois « tous les jours la femme de Phocion paraître en public, « accompagnée d'une seule suivante, et tu viens ici faire « l'homme important et corrompre les mœurs de nos « femmes ! » Ces mots, que les spectateurs entendirent, furent reçus avec d'universels applaudissements. Une femme d'Ionie, amie de la femme de Phocion, étant un jour venue la voir, lui montrait avec complaisance ses bijoux d'or, ses pierreries, ses colliers et ses bracelets. « Pour « moi, lui dit la femme de Phocion, toute ma parure, « c'est Phocion, qui depuis vingt ans est toujours élu « général des Athéniens. »

PHOCION ET LA GUERRE

La première nouvelle de la mort d'Alexandre fut apportée dans Athènes par Asclépiade, fils d'Hipparque ; mais Démade ne voulait pas qu'on y ajoutât foi. « Si la nou-

« velle était vraie, disait cet orateur, l'odeur d'un tel « mort se serait déjà répandue dans toute la terre. » Phocion, qui voyait le peuple lever la tête et songer à introduire des nouveautés dans le gouvernement, s'efforçait de le modérer et de le contenir ; et comme plusieurs orateurs couraient à la tribune en criant qu'Asclépiade n'avait rien annoncé que de vrai, et qu'Alexandre était certainement mort : « S'il est mort aujourd'hui, leur « dit Phocion, il le sera demain et encore après-demain ; « ainsi nous aurons le temps de délibérer à loisir et avec « plus de sûreté. » Léosthène, qui par ses intrigues avait jeté la ville dans la guerre Lamiaque[1], voyant la peine qu'en ressentait Phocion, lui demanda d'un ton moqueur quel bien il avait fait à la ville pendant tant d'années qu'il avait commandé. « En est-ce donc un si petit, lui « répondit Phocion, que les citoyens morts durant ce « temps-là aient été enterrés dans les tombeaux de leurs « pères? » Léosthène n'en continua pas moins de parler avec autant d'audace que de vanité ! « Jeune homme, lui dit « Phocion, tes discours ressemblent aux cyprès qui sont « grands et hauts, mais qui ne portent pas de fruits. » Alors Hypéride s'étant levé : « Quand est-ce donc, de« manda-t-il à Phocion, que vous conseillerez aux Athé« niens de faire la guerre? — Ce sera, repartit Pho« cion, quand je verrai les jeunes gens déterminés à « garder leurs rangs, les riches à contribuer aux frais « de la guerre, et les orateurs à s'abstenir de voler « le trésor public. »

1. Nom donné à cette guerre, parce que, d'abord, Léosthène bat Antipater à Lamia, en Macédoine. Mais, bientôt, Antipater est vainqueur à Cranon (322 av. J.-C.).

MORT DE PHOCION CONDAMNÉ PAR LE PEUPLE ATHÉNIEN

Quand on eut congédié l'assemblée, on les conduisit à la prison. Tous les autres, attendris par leurs parents et leurs amis qui étaient venus les embrasser pour la dernière fois, marchaient fondant en larmes et déploraient leur infortune : Phocion seul conservait le même air de visage que lorsque, sortant de l'assemblée pour aller commander les troupes, il était reconduit avec honneur par les Athéniens; ceux qui le voyaient passer ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa grandeur d'âme et son impassibilité. Plusieurs de ses ennemis le suivaient en l'accablant d'injures; l'un d'eux vint même lui cracher au visage. Phocion, se tournant vers les magistrats, leur dit d'un air tranquille : « Personne ne réprimera-t-il l'in« décence de cet homme! » Quand ils furent dans la prison, Thudippe, voyant broyer la ciguë, se mit à éclater en plaintes, à déplorer son malheur, en disant que c'était bien à tort qu'on le faisait mourir avec Phocion. « Eh « quoi! lui dit Phocion, n'est-ce pas une assez grande « consolation pour toi que de mourir avec Phocion? » Quelqu'un de ses amis lui ayant demandé s'il n'avait rien à faire dire à son fils Phocus : « Sans doute, répondit-il, « j'ai à lui recommander de ne conserver aucun ressen« timent de l'injustice des Athéniens. » Nicoclès, le plus fidèle de ses amis, le pria de lui laisser boire la ciguë le premier. « Votre demande, lui dit Phocion, est bien dure « et bien triste pour moi; mais, puisque je ne vous ai « jamais rien refusé pendant ma vie, je vous accorde à « ma mort cette dernière satisfaction. » Quand tous les autres eurent bu la ciguë, elle manqua pour Phocion, et l'exécuteur déclara qu'il n'en broierait point d'autre, à

moins qu'on ne lui donnât douze drachmes, qui étaient le prix de chaque dose. Comme cette difficulté emportait du temps et causait quelque retard, Phocion appelant un de ses amis : « Puisqu'on ne peut pas mourir gratis à « Athènes, lui dit-il, je vous prie de donner à cet homme « l'argent qu'il demande. »

La mort de Phocion renouvela aux Athéniens le souvenir de celle de Socrate : l'injustice fut la même à l'égard de l'un et de l'autre et attira sur Athènes les mêmes calamités.

EUMÈNE [1]

SA NAISSANCE

L'historien Duris rapporte qu'Eumène, né à Cardie, dans la Thrace, était réduit à exercer le roulage dans la Chersonèse; mais qu'il reçut une honnête éducation, fut instruit dans les lettres et dressé à tous les exercices du gymnase.

Il était encore dans l'enfance lorsque Philippe, passant par la ville de Cardie et n'ayant point d'affaire pressée, s'arrêta à voir les jeux d'escrime des jeunes garçons et la lutte des enfants. Entre ces derniers, Eumène eut tant de succès, il montra tant d'adresse et de courage qu'il plut à ce prince qui l'emmena avec lui. Mais je trouve plus vraisemblable le récit de ceux qui assurent que Philippe le prit auprès de sa personne et l'avança, parce que le père d'Eumène était son hôte et son ami. Après la mort de ce prince, comme il parut ne le céder, ni en prudence, ni en fidélité, à aucun des amis d'Alexandre, le nouveau roi le nomma son premier secrétaire; mais il le traita

1. Un des successeurs d'Alexandre.

avec autant de distinction que ceux qui avaient le plus de part à sa confiance et à son amitié : aussi, dans son expédition de l'Inde, il l'envoya commander un corps d'armée ; et lorsque, après la mort d'Éphestion, il nomma Perdiccas pour remplir sa place, Eumène eut le gouvernement de Perdiccas. Quand Alexandre fut mort, Néoptolème, qui avait été son grand écuyer, ayant dit un jour qu'il portait le bouclier et la lance de ce prince pendant qu'Eumène le suivait avec son écritoire et ses tablettes, il ne fit que prêter à rire aux Macédoniens, qui n'ignoraient pas qu'outre bien d'autres honneurs qu'Alexandre avait décernés à Eumène, il l'avait encore honoré de son alliance.

PART D'EUMÈNE DANS L'HÉRITAGE D'ALEXANDRE

La mort d'Alexandre fit naître une vive discussion entre la phalange macédonienne et les courtisans de ce prince. Eumène était porté d'inclination pour ces derniers ; mais dans ses conversations il affectait une neutralité convenable, disait-il, à un simple particulier, qui, en sa qualité d'étranger, ne devait pas se mêler des disputes des Macédoniens. Les autres courtisans étant partis de Babylone, il resta dans la ville, où il parvint à adoucir le plus grand nombre des gens de guerre, et les disposa à des voies d'accommodement. Lors donc qu'une entrevue des généraux eut apaisé les premiers troubles, et qu'ils partagèrent entre eux les gouvernements des provinces et les commandements des armées, Eumène eut la Cappadoce, la Paphlagonie, et toute la côte qui est au-dessous de la mer du Pont jusqu'à Trapézonte ; elle n'était pas encore sous la domination des Macédoniens, et Ariarathe en était roi ; mais Léonatus et Antigonus étaient chargés d'y conduire Eumène avec une puissante armée et de l'établir satrape de cette contrée.

EUMÈNE TUE NÉOPTOLÈME

Néoptolème, de son côté, attaqua le corps que commandait Eumène. L'ancienne haine dont ils étaient animés l'un contre l'autre, et la colère qui les transportait dans l'action, les aveuglaient tellement qu'ils firent deux attaques sans se rencontrer ; ils se reconnurent à la troisième et, mettant aussitôt l'épée à la main, ils fondirent l'un sur l'autre en jetant de grands cris. Leurs chevaux, qui couraient avec impétuosité, se heurtaient de front comme deux galères qui vont à l'abordage ; alors, abandonnant la bride, ils se saisissent des mains, s'efforcent de s'arracher les casques et de rompre les courroies de leurs cuirasses. Pendant qu'ils sont ainsi aux prises l'un contre l'autre, les chevaux s'échappent, et ils tombent tous deux à terre, mais, au lieu de se lâcher mutuellement, ils continuent avec la même force. Néoptolème s'étant relevé le premier, Eumène lui coupe le jarret et se relève aussitôt lui-même. Son ennemi ne pouvant se soutenir sur sa jambe blessée, et forcé de mettre un genou en terre, se défendait néanmoins d'en bas avec beaucoup de courage, mais il ne pouvait porter aucun coup mortel ; blessé enfin à la gorge, il tombe étendu par terre. Eumène, aveuglé par sa colère et par sa haine invétérée, lui arrache ses armes et l'accable d'injures, sans s'apercevoir que Néoptolème tenait encore son épée : celui-ci l'en frappe dans l'aine, au défaut de la cuirasse ; mais le coup porté par une main défaillante fit à Eumène plus de peur que de mal.

COMMENT EUMÈNE EMPLOIE LES LOISIRS D'UN BLOCUS

Dès qu'il s'en fut retourné, Antigonus environna de murailles le fort de Nora, y laissa un corps de troupes pour continuer le siège et partit avec le reste de son armée. La

place était abondamment pourvue de blé, d'eau et de sel, mais elle manquait de toute autre espèce de nourriture qui pût rendre le pain plus agréable à manger. Cependant Eumène, avec le peu qu'il avait et malgré le siège, traitait de son mieux ses compagnons d'armes et, les invitant tour à tour à sa table, il assaisonnait ses repas d'une conversation pleine de grâce et d'une aimable familiarité. Son air doux et gracieux ne ressemblait pas à celui d'un guerrier qui avait toujours été sous les armes. Il avait la taille belle, la fraîcheur d'un jeune homme, et une telle proportion dans toutes les parties du corps que l'art le plus parfait n'aurait pu la surpasser. Il avait peu d'éloquence, mais son style était doux et persuasif, comme on peut en juger par ses lettres. Rien n'incommodait tant ses soldats que l'espace étroit où ils étaient resserrés; enfermés dans de petites maisons, n'ayant qu'un terrain de deux stades de circuit, ils pouvaient à peine s'y retourner et faire quelque exercice après les repas; leurs chevaux même, faute d'action, devenaient lourds et pesants. Eumène, pour dissiper cette langueur causée par l'oisiveté et pour les rendre aussi plus légers à la fuite, si elle devenait nécessaire, leur assigna pour lieu d'exercice la plus grande maison qui fût dans la place, et qui avait 14 coudées de long; il leur ordonna de s'y promener d'abord lentement et ensuite de doubler peu à peu le pas. Pour les chevaux, il les faisait suspendre les uns après les autres avec de longues sangles attachées au plancher, et qu'on leur passait sous le cou; après quoi on les élevait en l'air par le moyen de poulies, de manière qu'ils n'étaient appuyés que sur les pieds de derrière, et que, des pieds de devant, ils touchaient à peine la terre du bout de la pince. Dans cette position, les palefreniers les excitaient par leurs cris et par les coups de fouet qu'ils leur donnaient. Ces animaux, pleins de fureur.

ruaient de leurs pieds de derrière et s'agitaient avec violence; en cherchant à s'appuyer de leurs pieds de devant et à frapper la terre, ils donnaient à tout leur corps une tension si forte qu'ils étaient tout essoufflés et couverts de sueur. Cet exercice était tout aussi propre à leur donner de la force qu'à les rendre souples et agiles; on leur faisait manger ensuite leur orge pilée, afin qu'elle fût plus facile et plus prompte à digérer.

DÉMÉTRIUS

SA NAISSANCE ET SON CARACTERE

Antigonus eut deux fils de Stratonice, fille de Corréus; il appela l'aîné Démétrius, du nom de son frère, et le second Philippe, du nom de son père. C'est du moins le sentiment de la plupart des historiens. Quelques-uns disent que Démétrius était neveu et non pas fils d'Antigonus; qu'ayant perdu son père en bas âge, il passa pour fils d'Antigonus qui avait épousé sa mère. Philippe, qui n'était que de peu d'années plus jeune que Démétrius, mourut bientôt. Démétrius, quoique d'une belle taille, était moins grand que son père, mais il avait une beauté si parfaite, un air si noble et si majestueux, que les peintres et les sculpteurs ne purent jamais bien rendre les traits de son visage; on y voyait empreints tout à la fois la douceur et la gravité, l'agrément et la terreur; à la fierté, à la vivacité de la jeunesse, étaient jointes une mine héroïque, une majesté vraiment royale, qu'il était presque impossible d'imiter. Ses mœurs offraient le même contraste; elles avaient de quoi effrayer et de quoi plaire. Dans ses moments de loisir, à table, et au sein du luxe et des délices, c'était le plus voluptueux et le plus

aimable des rois : mais fallait-il agir, personne n'était plus actif, ni plus ardent, ni plus terrible. Il se proposait en cela d'imiter, entre tous les autres dieux, Bacchus, qui, guerrier redoutable, avait aussi le talent de faire succéder la paix à la guerre, de jouir des douceurs de la joie et du charme des plaisirs.

IL RÉTABLIT LA DÉMOCRATIE A ATHÈNES

Ils conçurent le plus ardent désir d'affranchir la Grèce du joug de Cassandre et de Ptolémée. Jamais roi n'avait entrepris une guerre plus honorable et plus juste ; toutes les richesses qu'ils avaient amassées en pillant, en affaiblissant les Barbares, ils les sacrifiaient, par un motif d'honneur et de gloire, pour mettre les Grecs en liberté ! Quand ils eurent pris la résolution de s'embarquer pour aller assiéger Athènes, un des amis d'Antigonus dit à ce prince que, s'ils se rendaient maîtres de cette ville, ils devaient la garder comme un pont pour pénétrer dans la Grèce. Antigonus n'écouta point ce conseil. « Le pont le « meilleur et le plus solide, répondit-il, c'est l'affection « des peuples : Athènes, qui est comme le fanal de l'uni- « vers, fera briller partout la gloire de nos actions. »

Démétrius, étant retourné à Athènes, établit son camp devant le fort de Munychie, et, s'en étant rendu maître, il chassa la garnison et rasa le fort. Alors, sur les vives instances que lui firent les Athéniens, il entra dans la ville ; et ayant assemblé le peuple, il lui rendit l'ancienne forme de son gouvernement, et promit que son père leur enverrait cent cinquante médimnes[1] de blé, et le bois nécessaire pour la construction de cent galères à trois

1. Unité des mesures de capacité à Athènes, valant à peu près 52 lit. 82.

rangs de rames. C'est ainsi que les Athéniens recouvrèrent le gouvernement démocratique, quinze ans après en avoir été dépouillés. Le temps qui s'était écoulé depuis la guerre Lamiaque et la bataille de Cranon, ils l'avaient passé sous une autorité qu'on appelait oligarchique.

BASSESSE DES ATHÉNIENS

Mais lorsque Démétrius s'était montré si grand, si illustre par ses bienfaits, ils le rendirent odieux et insupportable par les honneurs immodérés qu'ils lui décernèrent. Ils donnèrent d'abord à ce prince et à son père Antigonus le nom de rois, titre que ces princes n'avaient jamais osé prendre, et qui, réservé jusqu'alors aux seuls descendants de Philippe et d'Alexandre, n'avait encore été conféré à aucun autre de leurs successeurs. Les Athéniens furent aussi les seuls qui les honorèrent du titre de dieux sauveurs.

DÉMÉTRIUS INGÉNIEUR ET PRENEUR DE VILLES

Démétrius portait, jusque dans les arts mécaniques, la dignité d'un roi ; tous ses travaux avaient un caractère de grandeur : la finesse et la recherche de ses ouvrages annonçaient l'élévation d'esprit et le courage de celui qui les avait imaginés; leur conception, leur magnificence et même leur seule exécution paraissaient dignes de la main d'un roi. Leur grandeur étonnait ses amis et leur beauté charmait ses ennemis mêmes. Cet éloge n'est point dicté par la flatterie, il est l'expression de la vérité ; ses ennemis voyaient avec admiration ses galères à quinze et à seize rangs de rames voguer le long de leurs côtes; ses machines, nommées hélépoles (*preneuses de villes*), étaient un spectacle curieux pour les villes mêmes qu'elles

assiégeaient, et c'est ce que les faits prouvent[1]. Lysimachus, celui de tous les rois qui haïssait le plus Démétrius, et qui était venu avec ses troupes pour lui faire lever le siège de Soli en Cilicie, le fit prier de lui laisser voir ses machines et de faire voguer devant lui ses galères. Démétrius les lui ayant montrées, Lysimachus en fut dans un tel étonnement qu'il s'en retourna avec son armée.

INSOLENCE DE DÉMÉTRIUS

Démétrius, il est vrai, avait l'air d'un roi de théâtre : non content de ceindre ambitieusement sa tête d'un double diadème, de porter des robes de pourpre brodées d'or, il avait des souliers d'une étoffe d'or, et dont les semelles étaient de la plus belle pourpre mise en plusieurs doubles. On lui brodait depuis longtemps un manteau d'un travail superbe, et qui montrait son orgueil ; l'univers et tous les phénomènes célestes devaient y être représentés. Le changement qui survint dans sa fortune fit laisser l'ouvrage imparfait ; aucun roi, après lui, n'osa le porter, quoiqu'il y ait eu depuis en Macédoine plusieurs princes très fastueux. Ce fut moins encore cette magnificence qui le rendit insupportable à ses sujets que le luxe de sa table et sa dépense habituelle ; mais rien ne le leur fit plus haïr que la difficulté qu'ils avaient d'approcher de sa personne : ou il ne leur laissait pas le temps de lui parler, ou il leur répondait avec une rudesse et une fierté repoussantes. Il retint deux ans entiers à sa suite les ambassadeurs des Athéniens, celui de tous les peuples de la Grèce à qui il témoignait le plus d'égards. Lacédémone ne lui ayant envoyé qu'un ambassadeur, il s'en irrita

1. De là le surnom de *Poliorcète* donné à Démétrius.

comme d'une marque de mépris; mais l'ambassadeur lui fit une réponse aussi plaisante que laconique. « Eh! quoi, « lui avait dit Démétrius, les Lacédémoniens ne m'en- « voient qu'un seul ambassadeur? — Oui, prince, lui « répondit l'ambassadeur, un seul à un seul. » Un jour qu'il marchait dans les rues avec plus de popularité qu'à l'ordinaire, et qu'il se montrait d'un abord plus facile, quelques Macédoniens accoururent pour lui présenter des placets; il les reçut tous et les mit dans un pan de son manteau. Ces hommes, transportés de joie, le suivirent quelque temps; mais quand il fut sur le pont de l'Axius, il ouvrit son manteau et laissa tomber tous les placets dans la rivière.

SA MORT

Démétrius, après une captivité de trois ans dans la Chersonèse, mourut d'une maladie que lui causèrent sa paresse, son intempérance et ses débauches de table : il était âgé de cinquante-quatre ans.

PYRRHUS [1]

SON CARACTÈRE

Cette défaite (*des Macédoniens par Pyrrhus*) excita bien moins la colère et la haine des Macédoniens contre Pyrrhus, pour tout le mal qu'il leur avait fait, qu'elle ne les remplit d'admiration et d'estime pour sa valeur; elle fut, pour tous ceux qui dans le combat avaient été témoins

1. Pyrrhus, roi d'Épire, bat Démétrius Poliorcète au profit de Lysimachus (287), passe en Italie, bat les Romains à Héraclée (280), à Asculum (279), et revient se faire tuer à Argos en 272.

de ses hauts faits et avaient éprouvé la force de ses armes, un sujet continuel de relever ses talents militaires. Ils avaient cru voir en lui le regard, la vitesse, les mouvements d'Alexandre, et comme une ombre, une image de cette impétuosité, de cette violence qui rendait ce héros si terrible dans les combats. Les autres rois imitaient Alexandre en portant des robes de pourpre, en s'environnant de gardes, en penchant la tête comme lui, en parlant avec fierté. Pyrrhus seul le représentait par son courage et par ses exploits. Les ouvrages qu'il a laissés sur l'art militaire prouvent sa science et son habileté à ranger des troupes en bataille et à les commander. Aussi dit-on qu'Antigonus, à qui l'on demandait quel était le plus grand capitaine : « Ce sera Pyrrhus, répondit-il, « pourvu qu'il vieillisse ». Il ne parlait que des capitaines de son temps. Mais Annibal lui donnait la préférence sur ceux de tous les âges précédents; il lui assignait le premier rang en expérience et en capacité, mettait Scipion au second, et se plaçait lui-même au troisième. Il est vrai que Pyrrhus ne connut jamais d'autre science ni d'autre étude que celle de la guerre; c'était la seule qu'il jugeât digne d'un roi: il regardait toutes les autres comme des objets de pur agrément, qui ne méritaient aucune estime. On raconte à ce sujet que, quelqu'un lui ayant demandé dans un festin quel joueur de flûte il préférait de Python ou de Caphisias : « Polysperchon [1], répon- « dit-il, est le meilleur capitaine que je connaisse ». Il voulait faire entendre que c'était le seul art qu'il convînt à un prince de connaître et de juger.

Doux et facile pour ses amis, lent à se mettre en colère, il était prompt et ardent à reconnaître les services qu'on lui avait rendus. Aussi fut-il vivement affligé de la mort

1. Général macédonien.

d'Æropus qui, disait-il, n'avait fait en mourant que subir le sort commun à tous les hommes; au lieu que lui-même il avait à se reprocher comme un tort réel d'avoir, par de trop longs délais, perdu l'occasion de le récompenser de ses services. Un jour qu'il était à Ambracie, on lui conseillait d'en chasser un homme qui disait du mal de lui. « Laissons-le, dit-il, parler ici mal de nous entre un « petit nombre de personnes, plutôt que de l'envoyer « semer partout ses médisances. » Une autre fois, on lui amena des jeunes gens qui, en buvant ensemble, avaient tenu sur son compte des propos très offensants. Il leur demanda si ce qu'on disait d'eux était vrai. « Oui, prince, « lui répond l'un d'eux, et si le vin ne nous eût manqué, « nous en aurions dit bien davantage. » Pyrrhus se mit à rire et les renvoya.

PYRRHUS ET LES TARENTINS[1]

Les Romains faisaient alors la guerre aux Tarentins qui, hors d'état de la soutenir, et ne pouvant la terminer, maîtrisés qu'ils étaient par l'audace et la méchanceté de leurs orateurs, résolurent d'appeler Pyrrhus et de le mettre à leur tête, comme celui des rois qui était le moins occupé et qui avait le plus de capacité pour la guerre. Entre les plus vieux et les plus sensés des citoyens, les uns s'opposèrent ouvertement à cette résolution; mais leurs réclamations étaient étouffées par les cris et l'emportement de la populace; les autres, rebutés par ce désordre, désertèrent les assemblées. Le jour qu'on

1. Tarente, colonie lacédémonienne fondée vers le VIIIe siècle av. J.-C., était devenue très puissante : elle tenait l'Apulie, la Lucanie, la Messapie. — Il faut noter que déjà Alexandre Ier de Macédoine, oncle d'Alexandre le Grand et grand-oncle de Pyrrhus, avait combattu et était mort en Italie (332).

devait faire passer le décret, le peuple étant déjà assemblé, un particulier appelé Méton, homme d'un caractère fort doux, mit sur sa tête une couronne de fleurs fanées, prit dans sa main un flambeau, comme font ceux qui sortent ivres d'un repas, et, précédé d'une ménétrière, il se rendit en cet état à l'assemblée. Là, comme il est ordinaire dans une tourbe démocratique qui n'a ni règle ni frein, les uns, à cette vue, battent des mains, les autres éclatent de rire; personne ne l'empêche d'approcher : au contraire, on ordonne à la ménétrière de jouer de la flûte, et à lui de s'avancer au milieu de l'assemblée pour chanter. Comme il eut l'air de s'y disposer, il se fit un grand silence. Alors Méton, prenant la parole : « Tarentins, leur dit-il, vous avez raison de ne pas vous opposer à ce qu'on danse et qu'on joue des instruments dans la ville, pendant qu'on le peut encore; si même vous faisiez bien, vous mettriez tout à profit le temps de liberté qui vous reste encore; car dans peu vous aurez bien d'autres affaires, et il vous faudra mener un tout autre genre de vie, lorsque Pyrrhus sera dans vos murailles ». Ces paroles frappèrent la plupart des Tarentins et un bruit d'approbation courut dans toute l'assemblée. Mais ceux qui craignaient qu'en faisant la paix on ne les livrât aux Romains, s'emportant contre le peuple, lui reprochèrent de se laisser tranquillement insulter avec tant d'audace; et, s'étant tous jetés sur Méton, ils le chassèrent de l'assemblée. Le décret passa; et il partit non seulement de la part des Tarentins, mais encore au nom de tous les Grecs d'Italie, des ambassadeurs chargés de présents pour Pyrrhus, avec ordre de lui dire qu'ils n'avaient besoin que d'un général habile, qui jouît d'une grande réputation; qu'ils avaient des troupes nombreuses; que les Lucaniens, les Messapiens, les Samnites et les Tarentins pouvaient mettre sur pied

vingt mille chevaux et trois cent cinquante mille hommes d'infanterie. De si belles promesses enflammèrent non seulement Pyrrhus, mais les Épirotes eux-mêmes, et leur inspirèrent la plus vive ardeur pour cette expédition.

PYRRHUS ET CINÉAS

Pyrrhus avait alors auprès de lui un Thessalien nommé Cinéas, homme d'une prudence consommée. Il avait été disciple de Démosthène; et de tous les orateurs de son temps, personne ne pouvait mieux que lui retracer à ses auditeurs une image de la véhémence et de la force du plus éloquent des Athéniens. Pyrrhus, qui se l'était attaché, l'envoyait en ambassade vers les villes qu'il voulait mettre dans son parti. Aussi Pyrrhus disait-il qu'il avait gagné plus de villes par l'éloquence de Cinéas que par la force des armes; plein d'estime pour lui, il l'employait dans les affaires les plus importantes. Cinéas, voyant Pyrrhus prêt à passer en Italie, fit à dessein, un jour qu'il le trouva de loisir, tomber la conversation sur cette guerre. « Seigneur, lui dit-il, les Romains passent « pour un peuple très belliqueux, et ils ont mis sous leur « obéissance plusieurs nations aguerries. Si Dieu nous « donne l'avantage, quel sera le fruit de cette victoire? « — Cinéas, lui répondit Pyrrhus, ce que tu demandes là « est évident. Les Romains une fois vaincus, est-il une « ville grecque ou barbare qui puisse nous résister? Nous « sommes aussitôt maîtres de toute l'Italie, dont personne « moins que toi ne peut ignorer la grandeur, la force et « la puissance. » Cinéas, après un moment de silence, reprit la parole : « Mais, seigneur, quand nous aurons « pris l'Italie, que ferons-nous? » Pyrrhus, qui ne voyait pas encore où il voulait en venir : « La Sicile, lui dit-il,

« est tout près, et nous tend les bras; île riche et peuplée « et d'une conquête facile; car, depuis la mort d'Aga- « thocle, les villes, gouvernées par des orateurs inquiets. « sont en proie à tous les désordres de l'anarchie. — Tout « ce que vous dites est vraisemblable, réplique Cinéas; « mais bornerez-vous vos expéditions à la prise de la Si- « cile? — Ah! repartit Pyrrhus, que Dieu seulement nous « accorde la victoire, et ces premiers succès ne seront « qu'un acheminement à de plus grandes choses. Qui « pourrait nous empêcher alors de passer en Afrique et à « Carthage? Elles seront, pour ainsi dire, sous notre « main. Agathocle lui-même, parti secrètement de Syra- « cuse, ayant traversé la mer avec peu de vaisseaux, ne « fut-il pas sur le point de s'en rendre maître? Et l'Afrique « soumise, est-il, je le demande, un seul de ces ennemis « qui nous insultent maintenant, qui osât seulement « lever la tête? — Non, assurément, répondit Cinéas : « avec une si grande puissance, il vous sera facile de re- « couvrer la Macédoine et de régner paisiblement sur « toute la Grèce? Mais après toutes ces conquêtes, que « ferons-nous? — Alors, cher Cinéas, dit Pyrrhus en « souriant, nous vivrons dans un grand repos; nous pas- « serons tous nos jours dans les banquets, dans les fêtes « et dans les charmes de la conversation. — Eh! Sei- « gneur, lui dit Cinéas en l'arrêtant, qui nous empêche, « dès ce jour, de vivre en repos, de faire bonne chère, et « de nous réjouir? N'avons-nous pas en notre pouvoir, et « sans nous donner aucune peine, ce que nous voulons « acheter au prix de tant de sang, de tant de travaux et « de dangers, en faisant souffrir aux autres et en souf- « frant nous-mêmes les plus grands maux? » Cette leçon affligea Pyrrhus sans le corriger; il sentait bien quelle félicité certaine il abandonnait, mais il n'avait pas le courage de sacrifier ses désirs et ses espérances.

PYRRHUS ET LES ROMAINS

Les Romains n'ôtèrent pas à Lévinus, leur général (*battu par Pyrrhus*), le commandement de l'armée, quoique Fabricius eût dit que les Épirotes n'avaient pas vaincu les Romains, mais que Pyrrhus avait vaincu Lévinus, et qu'il crût que cette défaite devait être moins imputée aux troupes qu'à celui qui les commandait. Ils firent donc de nouvelles levées pour compléter leurs légions et tinrent sur cette guerre des propos si fiers, si pleins de confiance, que Pyrrhus étonné crut devoir leur envoyer le premier une ambassade pour les sonder et voir s'ils écouteraient des propositions de paix. Il sentait que prendre Rome et se l'assujettir n'était pas une entreprise facile, ni qu'il pût exécuter avec les forces qu'il avait alors; au lieu qu'un traité de paix et d'alliance conclu avec eux après sa victoire ajouterait beaucoup à sa gloire et à sa réputation. Il envoya donc à Rome Cinéas, qui visita les principaux habitants et leur offrit, ainsi qu'à leurs femmes, des présents de la part du roi. Il les refusèrent; et tous, jusqu'aux femmes elles-mêmes, répondirent que, si Rome faisait publiquement un traité avec Pyrrhus, ils ne négligeraient rien de leur côté pour lui témoigner leur reconnaissance. Cinéas, admis à l'audience du sénat, fit un discours très insinuant et proposa les conditions les plus séduisantes; mais les sénateurs ne se montrèrent pas disposés à les accepter, quoique Pyrrhus offrît de rendre sans rançon tous les prisonniers qu'il avait faits à cette bataille, qu'il promît d'aider les Romains à conquérir l'Italie, et qu'il ne leur demandât pour cela que leur amitié et une sûreté entière pour les Tarentins. Cependant, plusieurs sénateurs, affectés d'une si grande défaite et s'attendant à une seconde bataille

contre des forces plus considérables encore depuis que les peuples confédérés de l'Italie s'étaient joints à Pyrrhus, paraissaient incliner à la paix.

Mais Appius Claudius, un des plus illustres personnages de Rome, que la vieillesse et la cécité avaient contraint de mener loin des affaires une vie retirée et tranquille, instruit des offres de Pyrrhus et du bruit qui courait que le sénat allait les accepter, ne put se contenir; il appela ses esclaves et se fit porter, à travers la place publique, au lieu où le sénat était assemblé. Quand il fut à la porte, ses fils et ses gendres allèrent au-devant de lui et, l'ayant entouré, ils l'introduisirent dans la salle. Le sénat, par respect et par honneur pour un personnage si distingué, garda le plus profond silence. Dès qu'Appius fut à sa place, il prit la parole : « Romains, dit-il, jusqu'à ce jour « j'ai souffert avec peine la perte de ma vue; maintenant « je regrette de n'avoir pas aussi perdu l'ouïe, pour ne « pas entendre vos indignes résolutions, et ces décrets « honteux qui vont flétrir toute la gloire de Rome. Qu'est « donc devenu ce langage si fier que vous teniez autrefois « et qui a retenti par toute la terre? Vous disiez que, si cet « Alexandre le Grand était venu en Italie lorsque nos « pères étaient dans la force de l'âge et nous dans la « vigueur de la jeunesse, on ne lui donnerait pas mainte- « nant le titre d'invincible, et que sa fuite ou sa mort « aurait ajouté un nouvel éclat à la gloire de Rome. Vous « faites bien voir aujourd'hui que ce n'étaient là que les « vaines bravades d'une arrogante présomption, puisque « vous craignez des Chaoniens et des Molosses, qui ont « toujours été la proie des Macédoniens : que vous trem- « blez au nom de Pyrrhus, ce courtisan, ce flatteur assidu « des satellites de ce même Alexandre. Il erre maintenant « dans l'Italie, moins pour secourir les gens qui s'y « sont établis que pour fuir les ennemis qu'il a dans

« son royaume; et il vous offre de conquérir l'Italie avec « une armée qui ne lui a pas suffi pour conserver une « petite partie de la Macédoine. N'allez pas croire qu'un « traité d'alliance vous délivrera de lui : vous attirerez « au contraire sur vous ses alliés qui vous mépriseront, « et vous croiront faciles à vaincre par le premier qui « vous attaquera, quand ils auront vu Pyrrhus se retirer « de l'Italie sans avoir été puni de son audace; que « dis-je? après avoir obtenu, pour prix de ses insultes, « les Tarentins et les Samnites. »

Le discours d'Appius réunit tous les sénateurs qui, ne respirant plus que la guerre, renvoyèrent Cinéas avec cette réponse : « Que Pyrrhus sorte promptement de « l'Italie, et qu'alors, s'il veut, il fasse des propositions « de paix ; mais, tant qu'il sera en armes sur nos terres, « les Romains lui feront la guerre de toutes leurs forces, « eût-il battu dix mille Lévinus. » Cinéas, dit-on, pendant qu'il négociait à Rome, mit le plus grand soin à s'instruire des usages des Romains, à examiner leur manière de vivre, à connaître la forme de leur gouvernement, à s'entretenir fréquemment avec les principaux citoyens; et, en rendant compte à Pyrrhus de tout ce qu'il avait vu et appris, il lui dit entre autres choses que le sénat romain lui avait paru un consistoire de rois. Il ajouta qu'à la population qu'il avait vue dans Rome, il craignait bien qu'ils n'eussent à combattre contre une hydre de Lerne; qu'on avait déjà levé pour le consul Lévinus une armée double de celle qu'il avait, et qu'il restait encore à Rome plusieurs fois autant d'hommes en âge de porter les armes. Pyrrhus vit bientôt arriver des ambassadeurs romains qui venaient traiter de la rançon des prisonniers. Au nombre de ces députés était Fabricius ; Cinéas dit au roi que c'était un des hommes que les Romains estimaient le plus pour sa vertu, ses talents

militaires et son extrême pauvreté. Pyrrhus le traita avec une distinction particulière et lui offrit de l'or, non pour le porter à rien de malhonnête, mais comme un gage de l'amitié et de l'hospitalité qu'il voulait contracter avec lui : Fabricius ayant refusé ses présents, Pyrrhus n'insista pas davantage. Le lendemain, pour le surprendre et l'effrayer, sachant qu'il n'avait jamais vu d'éléphant, il ordonna qu'on amenât le plus grand de ces animaux dans le lieu où il s'entretiendrait avec Fabricius, et de le cacher derrière une tapisserie. L'ordre fut exécuté ; au signal donné, on leva la tapisserie ; et l'animal, levant sa trompe sur la tête de Fabricius, jeta un cri épouvantable. Fabricius, s'étant tourné sans donner aucun signe d'émotion, dit à Pyrrhus en souriant : « Hier, votre or ne m'a point « ému, et votre éléphant ne m'émeut pas davantage « aujourd'hui ».

Le soir, à souper, la conversation ayant roulé sur divers sujets, en particulier sur la Grèce et sur ses philosophes, Cinéas vint à parler d'Épicure ; il exposa ce que la secte de ce philosophe pensait des dieux et du gouvernement. Il dit qu'elle faisait consister la dernière fin de l'homme dans la volupté ; qu'elle fuyait toute administration publique, comme le fléau du bonheur ; que, n'admettant dans la divinité ni amour, ni haine, ni soin des hommes, elle reléguait les dieux dans une vie oisive, où ils se livraient à toutes sortes de voluptés. Il parlait encore, lorsque Fabricius l'interrompant : « Grand Hercule ! s'écria-t-il, « puissent Pyrrhus et les Grecs avoir de telles opinions « tant qu'ils seront en guerre avec nous ! » Pyrrhus, admirant le caractère et la grandeur d'âme de ce Romain, eût préféré conclure avec la république un traité d'alliance et d'amitié, plutôt que de lui faire la guerre. Il le prit donc en particulier, le pressa de négocier d'abord un accommodement entre lui et les Romains,

de s'attacher ensuite à sa personne, et de venir vivre à sa cour, où il serait le premier de ses amis et de ses capitaines. « Prince, lui répondit tout bas Fabricius, le parti « que vous me proposez ne tournerait pas à votre avan- « tage ; car ceux qui aujourd'hui vous honorent et vous « admirent ne m'auraient pas plus tôt connu, qu'ils « aimeraient mieux m'avoir pour roi que vous-même. » Tel se montrait Fabricius. Pyrrhus ne s'offensa point de sa réponse ; et, loin de la recevoir avec la fierté d'un tyran, il releva devant ses amis la grandeur d'âme de Fabricius et ne voulut confier qu'à lui seul les prisonniers, afin que, si le sénat refusait la paix, ils lui fussent renvoyés, après qu'ils auraient embrassé leurs parents et célébré les Saturnales. Le sénat, en effet, les renvoya après la fête et décerna la peine de mort contre tous ceux qui ne retourneraient pas dans le camp de Pyrrhus.

L'année suivante, Fabricius fut nommé consul ; et comme il était dans son camp, un homme vint lui apporter une lettre du médecin de Pyrrhus, qui offrait d'empoisonner ce prince, si les Romains voulaient lui assurer une récompense proportionnée au service qu'il leur rendrait, en terminant la guerre sans aucun danger pour eux. Fabricius, indigné de la perfidie de cet homme, et faisant partager ses sentiments à son collègue, écrivit sur-le-champ à Pyrrhus, pour l'avertir de se mettre en garde contre cette trahison. La lettre était conçue en ces termes : « Caïus Fabricius et Quintus Émilius, consuls des « Romains, au roi Pyrrhus, salut. Il paraît que vous « n'êtes heureux ni dans le choix de vos amis, ni dans « celui de vos ennemis ; la lecture de la lettre que nous « vous renvoyons vous convaincra que vous faites la « guerre à des hommes justes et bons, et que vous don- « nez votre confiance à des méchants et à des traîtres. Ce « n'est pas pour obtenir votre reconnaissance que nous

« vous découvrons cette perfidie ; c'est afin que votre « mort ne donne pas lieu de nous calomnier, et de dire « que, désespérant de vous vaincre par notre valeur, nous « avons eu recours à la trahison pour terminer cette « guerre. » Pyrrhus, après la lecture de la lettre, s'étant assuré de la vérité du complot, fit punir son médecin ; et, pour témoigner sa reconnaissance à Fabricius et aux Romains, il renvoya tous les prisonniers sans rançon, et députa de nouveau Cinéas à Rome pour tâcher de conclure la paix.

ARATUS[1]

ENFANCE D'ARATUS

Lorsque l'aristocratie d'origine dorienne eut été détruite à Sicyone, comme une harmonie tombée dans la confusion, et qu'on l'y eut remplacée par les séditions, par les intrigues ambitieuses des démagogues, cette ville, toujours agitée de troubles et de maux politiques, passait continuellement d'un tyran à un autre. Quand enfin on eut fait mourir Cléon, les Sicyoniens élurent pour magistrats Timoclidès et Clinias, les deux personnages qui avaient le plus de réputation et d'autorité dans la ville. Le gouvernement commençait à prendre quelque assiette, lorsque Timoclidès vint à mourir. Abantidas, fils de Paséas, s'étant emparé de la tyrannie, tua Clinias et chassa ou fit mettre à mort tous les parents et tous les amis de ce magistrat. Il cherchait son fils Aratus, âgé de sept ans, pour le faire périr : mais, dans la confusion dont la maison était remplie, cet enfant se sauva avec ceux qui

1. 272-213 av. J.-C. — La *ligue achéenne*, fondée par Aratus, comprit jusqu'à douze villes du Péloponnèse. Elle fut supprimée par les Romains en 146.

prenaient la fuite; et après avoir erré par la ville, saisi de frayeur et sans aucun secours, il entra par hasard dans la maison d'une femme nommée Soso, sœur d'Abantidas, et mariée à Prophantès, frère de Clinias. Cette femme, naturellement généreuse, persuadée d'ailleurs que c'était par la volonté de quelque dieu que cet enfant s'était réfugié chez elle, le cacha dans l'intérieur de sa maison et le fit partir la nuit pour Argos.

ARATUS AFFRANCHIT SICYONE

Aratus, entré dans l'adolescence, s'attirait déjà, par sa noblesse et par son courage, une grande considération. On ne voyait en lui rien de commun, rien de lâche; il montrait en tout une gravité au-dessus de son âge et une prudence qui donnait du poids à ses conseils et fixait sur lui les espérances des bannis de Sicyone. Nicoclès lui-même veillait sur sa conduite et faisait secrètement observer toutes ses démarches : non qu'il craignît de sa part une entreprise aussi hardie et aussi périlleuse que celle qu'il exécuta, mais il le soupçonnait de solliciter contre lui les rois qui avaient été les hôtes et les amis de son père.

Pendant qu'il délibérait en lui-même sur les moyens de saisir quelque poste voisin de Sicyone, d'où il pût, comme d'une place d'armes, faire la guerre au tyran, il vint à Argos un Sicyonien qui s'était sauvé de prison : il était frère de Xénoclès, l'un des bannis; et, amené par son frère à Aratus, il lui dit que l'endroit de la muraille par où il s'était sauvé était, en dedans, presque de niveau avec le terrain de la ville, qui, de ce côté-là, avait beaucoup d'élévation et était couvert de rochers escarpés, et qu'en dehors le mur pouvait être escaladé. Aratus, d'après ce rapport, fait repartir Xénoclès avec deux de ses esclaves

qu'il charge de reconnaître la muraille, résolu, si la chose était possible, de brusquer secrètement l'entreprise et de tout hasarder plutôt que de se jeter dans une longue guerre, et d'engager ouvertement, simple particulier, plusieurs combats contre le tyran. Xénoclès et les esclaves, après avoir pris la hauteur de la muraille, revinrent lui rapporter que le lieu n'était, de sa nature, ni inaccessible, ni même difficile, mais qu'on ne pourrait guère en approcher sans être découvert par de petits chiens très ardents qui appartenaient à un jardinier et qu'il n'était pas possible d'apprivoiser. Aratus, malgré cet obstacle, se mit en devoir d'exécuter son projet.

C'était alors une précaution ordinaire que de faire une provision d'armes, parce qu'on ne voyait partout que des brigandages, que des courses continuelles des uns sur les autres. Euphranor, un des bannis, fit publiquement des échelles, son état de charpentier éloignant de lui tout soupçon. Les amis qu'Aratus avait à Argos lui fournirent chacun dix hommes sur le peu de domestiques qu'ils avaient à eux, et lui-même arma trente des siens. Il prit à sa solde quelques-uns des bandits dont Xénophile était le premier chef, et leur fit entendre qu'il les menait à Sicyone enlever les haras du roi ; il les envoya presque tous, par différents chemins, à la tour de Polygnote (*entre Argos et Némée*), avec ordre de l'y attendre. Il fit prendre les devants à Caphésias et à quatre autres qui, en habit de voyageurs, devaient arriver la nuit chez le jardinier, comme des étrangers qui faisaient route, et, après avoir pris leur logement dans sa maison, l'enfermer avec ses chiens ; car c'était le seul endroit par où l'on pût approcher de la muraille. Ils cachèrent dans des tonneaux des échelles qui se démontaient, et, après les avoir chargées sur des chariots, il les firent partir devant eux. Dans ce moment, des espions de Nicoclès arrivèrent à Argos, et le

bruit courut qu'ils se promenaient dans la ville pour observer Aratus. Le lendemain, à la pointe du jour, Aratus se montra sur la place publique et y resta longtemps à s'entretenir avec ses amis; il entra ensuite dans le gymnase, s'y fit frotter d'huile, et, emmenant de là quelques jeunes gens avec lesquels il avait coutume de boire et de s'amuser, il s'en retourna dans sa maison. Bientôt après on vit sur la place quelques-uns de ses domestiques, dont l'un portait des couronnes, l'autre achetait des flambeaux, un troisième s'entretenait avec ces musiciennes qui vont chanter et jouer des instruments dans les repas. Cette conduite trompa les espions de Nicoclès, et ils se disaient en riant l'un à l'autre : « Qu'il est bien vrai que rien n'est « plus timide qu'un tyran! Nicoclès lui-même, maître « d'une si grande ville, ayant sous ses ordres une armée « nombreuse, a peur d'un jeune homme qui passe ses « jours à dépenser en amusements et en festins ce qu'il « devrait employer à s'entretenir dans son exil. » Trompés ainsi par leurs conjectures, ils retournèrent à Sicyone.

Aratus, à peine sorti de table, part d'Argos et, ayant joint les soldats qui l'attendaient à la tour de Polygnote, il les conduit à Némée, où il s'ouvrit de son projet à la plupart d'entre eux. Il excite leur courage par les grandes promesses qu'il leur fait et, leur donnant pour mot du guet : *Apollon très favorable.* Il les mène droit à Sicyone, hâtant sa marche à mesure que la lune baissait, la retardant ensuite pour jouir de sa clarté le reste du chemin, et n'arriver cependant à la maison du jardinier, voisine de la muraille, que lorsque la lune se serait couchée. Ce fut là que Caphésias vint à sa rencontre. Il n'avait pu se rendre maître des chiens qui avaient pris la fuite à son arrivée, mais il avait enfermé le jardinier. Cet accident découragea la plupart de ses soldats qui lui conseillaient de renoncer à son entreprise et de se retirer ; mais il les

rassura en leur promettant de les ramener si les chiens devenaient trop importuns.

Il se fit en même temps précéder par ceux qui portaient les échelles, et les suivit à petits pas. Les chiens aboyaient avec force et couraient autour. Cependant ils approchèrent de la muraille et y plantèrent sans obstacle leurs échelles. Les premiers montaient déjà, lorsque l'officier qui devait être relevé le matin passa vis-à-vis d'eux avec une clochette et beaucoup de torches allumées, suivi de soldats qui faisaient beaucoup de bruit : ceux d'Ecdélus se tapirent, comme ils étaient, sur leurs échelles, et se dérobèrent sans peine aux yeux des ennemis. Mais la garde du matin, qui venait relever celle de la nuit, les exposa à un plus grand danger : elle passa cependant sans les apercevoir; et aussitôt Ecdélus et Mnasithéus, ayant les premiers escaladé la muraille, se saisirent des deux côtés du chemin et envoyèrent Technon presser la marche d'Aratus. Il y avait peu de distance du jardin à la muraille et à la tour, où un grand chien de chasse faisait le guet : cet animal, soit lâcheté naturelle, soit fatigue du jour, ne sentit pas l'approche d'Aratus; mais, les chiens du jardinier l'ayant comme provoqué en aboyant d'en bas, il répondit d'abord par un aboi sourd et obscur; et, quand les gens d'Ecdélus passèrent devant la tour, il aboya de toute sa force et fit retentir de ses cris tout le voisinage. La sentinelle placée en avant demanda au veneur, à haute voix, après qui son chien aboyait avec tant de fureur et s'il n'y avait pas quelque chose de nouveau. Le veneur lui répondit de la tour qu'il n'y avait rien d'inquiétant, que c'étaient les torches des gardes et le son de la clochette qui avaient irrité son chien. Cette réponse encouragea les soldats d'Aratus; ils ne doutèrent pas que le veneur, d'intelligence avec leur chef, n'eût voulu les cacher, et qu'un grand nombre d'habitants ne favorisât leur entre-

prise. Mais, quand ils commencèrent à monter, ils coururent un nouveau danger et virent que l'affaire allait traîner en longueur, parce que les échelles pliaient, à moins qu'ils ne montassent doucement et l'un après l'autre : cependant l'heure pressait, déjà le chant des coqs se faisait entendre, et l'on allait voir arriver les gens de la campagne qui portaient les denrées au marché.

Aratus donc, après s'être fait précéder de quarante de ses soldats, se presse de monter; il attend encore quelques-uns de ceux qui étaient en bas et marche avec eux sans délai au palais du tyran, dont les gardes passaient la nuit sous les armes; il les charge brusquement, les fait tous prisonniers, sans en tuer un seul, et envoie sur-le-champ presser tous ses amis de sortir de leurs maisons et de venir le joindre. Ils accoururent de tous côtés, comme le jour commençait à paraître, et bientôt le théâtre est rempli d'une multitude considérable qu'un bruit vague avait attirée et qui ne savait encore rien de certain sur ce qui s'était passé : mais un héraut, s'avançant au milieu de la foule, crie qu'Aratus, fils de Clinias, appelle les citoyens à la liberté. Ne doutant plus alors que l'événement qu'ils attendaient depuis si longtemps ne fût arrivé, ils courent tous au palais du tyran et y mettent le feu. Les tourbillons de flamme qui s'élevèrent de cet incendie furent vus de Corinthe, dont les habitants, surpris, se proposaient d'aller au secours des Sicyoniens. Nicoclès se sauva par des souterrains et sortit de la ville. Les soldats, aidés par les habitants, éteignirent le feu et pillèrent le palais. Aratus n'empêcha pas le pillage; il fit même apporter et mettre en commun tout ce qui restait des richesses du tyran pour les partager à ses concitoyens. Il n'y eut ni parmi ceux qui avaient escaladé la muraille, ni parmi les ennemis eux-mêmes, un seul homme de tué ou

de blessé; la fortune eut soin que cette entreprise ne fût souillée par le sang d'aucun citoyen.

SICYONE ENTRE DANS LA LIGUE ACHÉENNE

Aratus rappela tous ceux qui avaient été bannis par Nicoclès, au nombre de quatre-vingts, ainsi que ceux qui l'avaient été par les autres tyrans, et qui n'étaient pas moins de cinq cents. Ces derniers avaient erré loin de leur patrie pendant près de cinquante ans; ils revinrent la plupart dans une extrême misère et se remirent en possession de leurs maisons, de leurs terres et de tous les biens qu'ils avaient avant leur exil : ils jetèrent par là Aratus dans un grand embarras. Il voyait Antigonus porter un œil d'envie sur la ville depuis qu'elle était libre et épier l'occasion de s'en emparer : au dedans elle était en proie aux troubles et aux séditions. Il prit donc le meilleur parti que pût lui suggérer la conjoncture présente; ce fut d'associer Sicyone à la ligue des Achéens. Comme les Sicyoniens étaient d'origine dorienne, ils adoptèrent sans peine le nom et le gouvernement des Achéens, qui n'avaient pas encore beaucoup de considération et de puissance. Ils n'occupaient la plupart que de petites villes; leur territoire n'était ni bon, ni fertile; la côte qu'ils habitaient n'avait point de ports et était bordée de rochers, entre lesquels la mer pénétrait dans le continent. Mais, malgré cet état de faiblesse, ils firent voir mieux qu'aucun autre peuple que les Grecs ont une force invincible lorsqu'elle est dirigée par un général habile, qui sait leur faire observer une exacte dicipline et les maintenir dans la concorde. Les Achéens, qui n'étaient qu'une très petite portion de ces anciens Grecs si florissants, qui n'avaient pas alors tous ensemble la puissance d'une ville peu considérable, parvinrent cependant, par leur docilité

à écouter de bons conseils, à conserver l'union entre eux, à obéir, à suivre, sans aucun sentiment d'envie, celui que ses vertus élevaient au-dessus d'eux, parvinrent, dis-je, non seulement à maintenir leur liberté au milieu de tant de villes, de tant de souverains redoutables et d'un si grand nombre de tyrans, mais encore à affranchir de la servitude et à conserver libres la plupart des autres Grecs.

CARACTÈRE D'ARATUS

Aratus possédait les qualités d'un homme d'État : généreux et magnanime, plus occupé du bien public que du sien propre, ennemi implacable des tyrans, il n'avait d'autre mesure de ses haines et de ses amitiés particulières que l'utilité générale. Aussi ne paraissait-il pas ami aussi zélé qu'ennemi doux et facile, car il variait souvent dans ces deux affections, mais toujours par des motifs d'intérêt politique. Les nations, les villes, les assemblées, les théâtres, s'accordaient tous à dire qu'Aratus n'aimait que ce qui était honnête; qu'à la vérité, timide et défiant dans les guerres qu'il fallait faire à découvert et dans les batailles rangées, il était, pour exécuter des desseins secrets, pour surprendre des villes et des tyrans, le plus rusé de tous les hommes. De là vint, qu'après avoir terminé avec gloire des entreprises dont on n'osait espérer le succès et où il déploya la plus grande audace, il en manqua d'autres qui n'étaient pas moins importantes sans être plus difficiles, et qu'un excès de précaution fit seul échouer.

Aratus, après s'être réuni, lui et sa ville, à la ligue des Achéens, servit dans la cavalerie et mérita, par son obéissance, l'amitié de ses généraux. Quoiqu'il eût contribué de sa propre réputation et des forces de sa patrie à affermir cette ligue, il se montra toujours aussi soumis

que le dernier soldat au chef qui commandait les Achéens. Le roi d'Égypte lui envoya vingt-cinq talents qu'il accepta et qu'il distribua sur-le-champ aux citoyens pauvres, pour racheter leurs prisonniers et pour subvenir à leurs autres besoins.

MORT D'ARATUS

Depuis ce moment, Aratus se retira de la cour et se détacha peu à peu de ses habitudes avec Philippe. Quand ce prince passa en Épire, il le pressa vivement de l'accompagner à cette expédition; mais Aratus s'y refusa et se tint à Sicyone, par la crainte de partager le blâme du mal que le prince ferait. Philippe, après avoir honteusement perdu sa flotte dans la guerre contre les Romains, après avoir échoué dans toutes ses entreprises, revint dans le Péloponnèse, où il chercha encore à tromper les Messéniens; mais, voyant ses ruses découvertes, il eut recours à la violence et fit le dégât dans tout le pays. Alors, Aratus s'éloigna tout à fait de lui et se plaignit hautement de la conduite de ce prince. Il s'était fait dans Philippe le changement le plus étonnant et le plus incroyable. C'était, au commencement, un roi plein de douceur, un jeune homme sage et tempérant; et il était devenu l'homme le plus débauché et le tyran le plus odieux; ou plutôt ce ne fut pas en lui un véritable changement, il ne fit que manifester les vices qu'il avait dissimulés par crainte, et qu'il produisit au dehors quand il fut sûr de l'impunité.

L'affection qu'il montra d'abord pour Aratus était mêlée de respect et de crainte, comme le prouve ce qu'il fit ensuite contre lui : car, malgré l'envie qu'il avait de s'en défaire, persuadé qu'il ne serait jamais libre, bien loin d'être tyran ou roi, tant qu'Aratus vivrait, il n'osa pas

néanmoins employer la force ouverte, il chargea un de ses officiers et de ses amis nommé Taurion de l'en délivrer secrètement, en employant de préférence le poison, et de prendre pour cela le temps de son absence. Taurion, s'étant lié avec Aratus, lui donna un de ces poisons qui ne sont ni prompts ni violents, mais qui allument dans le corps un feu lent, excitent une toux faible et finissent par conduire insensiblement à une phtisie mortelle. Aratus s'aperçut qu'il était empoisonné; mais comme il n'eût servi de rien de s'en plaindre, il supporta patiemment son mal, comme si c'eût été une maladie ordinaire. Un jour seulement, ayant craché du sang devant un de ses amis qui était dans sa chambre, et qui lui en témoigna son étonnement : « Mon cher Céphalon, lui dit Aratus, c'est là le fruit de l'amitié des rois ». Il mourut ainsi à Ægium, dans l'exercice de sa dix-septième préture.

Les Achéens voulaient l'enterrer dans le lieu même et ambitionnaient l'honneur de lui élever un monument digne de sa gloire; mais les Sicyoniens, qui regardaient comme un malheur public qu'il fût enterré ailleurs que dans leur ville, persuadèrent aux Achéens de leur céder cet honneur; et comme une ancienne loi, fortifiée encore par une crainte superstitieuse, défendait d'enterrer personne dans l'enceinte de leurs murailles, ils envoyèrent consulter la Pythie de Delphes, qui leur fit cette réponse :

Sicyone, tu veux au célèbre Aratus,
A cet illustre chef fameux par ses vertus,
Payer le prix flatteur de ta brillante gloire.
Tu demandes comment consacrer la mémoire
De ce héros que vient de te ravir la mort;
Écoute avec respect cet oracle du sort :

Quiconque insultera ce digne personnage,
Quiconque à ses honneurs fera le moindre outrage,
Commettant à la fois plus d'un crime odieux,
Offensera la terre et la mer et les cieux.

Cet oracle, porté à Sicyone, ravit de joie tous les Achéens et en particulier ceux de Sicyone, qui, changeant leur deuil en un jour de fête, couronnés de fleurs et vêtus de robes blanches, transportèrent le corps d'Aratus d'Ægium dans leur ville, au milieu des danses et des chants de triomphe, choisirent un lieu très éminent, et l'y enterrèrent, comme le fondateur et le sauveur de leur ville. Ce lieu se nomme encore aujourd'hui Arateion. On y offre tous les ans deux sacrifices solennels : le premier, le jour même qu'Aratus délivra Sicyone de la tyrannie; ce sacrifice porte le nom de *Soteria*[1]. Le second se célèbre le jour anniversaire de sa naissance. Le premier sacrifice fut offert dans l'origine par le prêtre de Jupiter Sauveur, et le second, par le fils d'Aratus, qui était ceint d'un tablier moitié blanc et moitié couleur de pourpre. Pendant le sacrifice, les musiciens employés au théâtre chantèrent sur la lyre des hymnes en son honneur; et le maître du gymnase, à la tête de chœurs d'enfants et de jeunes garçons, fit une procession autour du monument. Il était suivi des sénateurs en corps, couronnés de fleurs, et de tous les autres citoyens qui voulurent accompagner le convoi. Il subsiste encore aujourd'hui quelques vestiges de cette cérémonie, qu'un sentiment religieux a fait conserver. Les autres honneurs qui lui furent décernés alors ont cessé, soit par le laps du temps, soit par les affaires qui sont survenues depuis.

1. Mot grec : salut, délivrance.

AGIS ET CLÉOMÈNE

NAISSANCE ET CARACTÈRE D'AGIS

Agis était de la famille des Eurytionides, fils d'Eudamidas, et le sixième descendant de cet Agésilas qui porta la guerre en Asie et devint le plus puissant des Grecs.

Agis, par la bonté et l'élévation de son caractère, se montra bien supérieur, non seulement à Léonidas[1], mais encore à presque tous les rois qui, depuis Agésilas le Grand, avaient occupé le trône de Sparte. Il n'avait pas encore atteint l'âge de vingt ans, et, quoique élevé dans le faste et les délices par deux femmes, sa mère Agésistrata et son aïeule Archidamia, qui possédaient à elles seules plus de richesses que tous les Lacédémoniens ensemble, il eut le courage de se raidir contre les attraits de la volupté. Loin de vouloir plaire par les agréments de sa personne, il rejeta tous les ornements, toutes les parures superflues qui pouvaient relever la beauté de sa figure; il fit gloire de ne porter qu'un simple manteau, d'être dans les repas, les bains, et dans toute sa manière de vivre, l'émule des anciens Spartiates; il disait même qu'il ne désirait être roi que pour employer sa puissance à rétablir les lois et la discipline de ses pères.

AGIS PROPOSE SES RÉFORMES

Cependant Agis, ayant réussi à faire nommer éphore Lysandre, présenta sur-le-champ au Sénat une ordonnance dont les principaux articles étaient l'abolition générale

1. Léonidas II.

des dettes; un nouveau partage des terres qui seraient divisées en quatre mille cinq cents parts depuis la vallée de Pallène jusqu'au mont Taygète et aux villes de Malée et de Sellasie; qu'au delà de ces limites, on ferait des autres terres quinze mille portions, qui seraient distribuées aux Lacédémoniens du voisinage qui seraient en état de porter les armes; que les terres placées entre ces limites formeraient le partage des Spartiates naturels, dont le nombre serait rempli par les voisins et les étrangers qui, ayant reçu une éducation honnête, seraient à la fleur de l'âge et bien faits de leur personne; qu'on les distribuerait en quinze tables, dont les unes seraient de quatre cents et les autres de deux cents convives qui suivraient la même discipline que les anciens Spartiates. Cette ordonnance avait été rédigée par écrit. Mais, tous les sénateurs étant partagés sur son acceptation, Lysandre convoqua l'assemblée du peuple; il y parla avec beaucoup de force; et, de leur côté, Mandroclidas et Agésilas conjurèrent leurs concitoyens de ne pas souffrir qu'un petit nombre d'hommes, dont le luxe insultait à leur misère, foulât aux pieds la dignité de Sparte. Ils leur rappelaient d'anciens oracles qui avertissaient les Spartiates de se garantir de l'avarice, comme d'un fléau qui causerait leur ruine.

AGIS JETÉ EN PRISON ET ASSASSINÉ APRÈS L'ÉCHEC DE SES TENTATIVES

Les éphores ne tardèrent pas à s'y rendre; ils convoquèrent sur-le-champ ceux des sénateurs qui pensaient comme eux et qui, prenant les apparences des formes judiciaires, ordonnèrent à Agis de se justifier sur les changements qu'il avait introduits dans le gouvernement.

Le jeune prince s'étant mis à rire de leur dissimulation,Ampharès lui déclara qu'il aurait bientôt sujet de pleurer et qu'il allait être puni de sa témérité. Un autre des éphores, comme s'il eût voulu le favoriser et lui ouvrir une voie d'éviter la condamnation, lui demanda si, dans tout ce qu'il avait fait, il n'avait pas été forcé par Lysandre et par Agésilas. « Je n'ai été contraint « par personne, lui répondit Agis; jaloux d'imiter Lycur- « gue, j'ai voulu rétablir les institutions de ce législa- « teur. — Mais, reprit l'éphore, ne vous repentez-vous pas « de ce que vous avez fait? — Quand je devrais souffrir « les plus cruels supplices, répliqua le jeune prince, je « ne me repentirais jamais d'avoir conçu la plus belle des « entreprises. » Ils le condamnèrent donc à mort et ordonnèrent aux exécuteurs de le conduire dans la chambre de la prison appelée la Déchade; c'est là qu'on étrangle ceux qui ont été condamnés à mort. Démocharès, voyant que les exécuteurs n'osaient mettre la main sur lui, et que les soldats mercenaires eux-mêmes refusaient de se prêter à une injustice si contraire aux lois, en portant leurs mains sur la personne du roi, Démocharès, dis-je, après les avoir menacés et accablés d'injures, traîna lui-même Agis dans la chambre des exécutions. Déjà le peuple, instruit qu'on avait arrêté Agis, se portait en tumulte, avec des flambeaux, aux portes de la prison, sa mère et son aïeule y étaient accourues, demandant à grands cris qu'on accordât au moins au roi de Sparte d'être entendu et jugé par ses concitoyens. Ils hâtèrent donc sa mort, de peur que la foule, venant à augmenter, ne leur enlevât Agis à la faveur de la nuit. Le prince, en allant au lieu du supplice, vit un des exécuteurs qui, touché de son infortune, versait des larmes. « Mon ami, lui dit Agis, cesse « de pleurer; en souffrant, au mépris des lois, une mort « si injuste, je suis plus heureux que ceux qui m'y con-

« damnent. » En disant ces mots il présenta de lui-même son cou au fatal cordon.

Ampharès sortit aussitôt à la porte de la prison; et Agésistrata, s'étant jetée à ses pieds, comme il avait toujours vécu avec elle dans une étroite liaison, il la releva en lui disant qu'on n'userait point de violence et qu'on ne se porterait à aucune extrémité contre Agis; il ajouta qu'elle était libre, si elle le voulait, d'entrer auprès de son fils. Elle demanda qu'on permît à sa mère de l'y suivre; Ampharès répondit que rien ne s'y opposait; et, les ayant fait entrer toutes deux, il ordonna qu'on fermât les portes. Il livra d'abord à l'exécuteur Archidamia, l'aïeule d'Agis, qui, déjà très avancée en âge, avait vieilli dans la considération et l'estime de ses concitoyens. Quand elle eut expiré, il fit entrer Agésistrata dans la chambre, où elle vit son fils étendu par terre et sa mère encore attachée au cordon. Elle aida les exécuteurs à la détacher, et, après l'avoir étendue auprès de son fils, elle l'enveloppa et la couvrit avec soin. Ensuite, se jetant sur le corps de son fils et le baisant avec tendresse : « Mon fils, lui dit-« elle, c'est l'excès de ta modestie, de ta douceur et de « ton humanité qui a causé ta perte et la nôtre. » Ampharès, qui de la porte entendait et voyait tout, entra dans la chambre et dit avec emportement à Agésistrata : « Puisque vous avez eu les mêmes sentiments que votre « fils, vous subirez le même châtiment. » Agésistrata s'étant levée pour aller au-devant du cordon : « Puisse « du moins, dit-elle, cette injustice être utile à Sparte ! »

CLÉOMÈNE

Après la mort d'Agis, Léonidas ne sut pas se rendre maître d'Archidamus, frère de ce prince, qui le prévint et prit la fuite. Mais il arracha de la maison d'Agis sa

femme Agiatis, avec un enfant qu'elle avait depuis peu, et la força d'épouser son fils Cléomène. Léonidas voulait empêcher qu'elle ne fût mariée à un autre; car, outre qu'elle surpassait toutes les femmes de la Grèce par sa beauté, par sa grâce et par la sagesse de ses mœurs, elle avait hérité des biens immenses de son père Gylippe. Elle eut beau mettre tout en usage pour n'être pas forcée à ce mariage; ses prières furent inutiles. Obligée de céder et unie à Cléomène, elle conserva pour Léonidas une haine implacable; mais elle se conduisit avec beaucoup de douceur et de tendresse envers son jeune mari qui, dès le premier jour de leur union, l'avait aimée éperdument, et qui partageait même le souvenir et l'amitié qu'elle gardait à son premier mari. Aussi demandait-il souvent à sa femme le récit de tout ce qui s'était passé, et donnait-il la plus grande attention à tout ce qu'elle lui racontait des projets utiles qu'Agis avait conçus.

Cléomène, en succédant à son père qui venait de mourir, vit tous les Spartiates plongés dans la corruption; les riches, esclaves de l'avarice et de la volupté, sacrifiaient à leurs passions l'intérêt public; le peuple, pressé par la misère, se portait mollement à la guerre et avait perdu jusqu'à l'ambition de bien élever ses enfants. Le roi lui-même n'en avait que le vain titre, et tout le pouvoir était entre les mains des éphores. Aussi à peine fut-il sur le trône qu'il eut la pensée de changer le gouvernement.

Il fut le premier à mettre en commun tout ce qu'il possédait; Mégistonus, son beau-père, ensuite chacun de ses amis et tous les autres citoyens suivirent son exemple. Toutes les terres furent partagées; il donna même une portion à chacun de ceux qu'il avait bannis, en promettant de les rappeler quand la tranquillité serait rétablie. Il compléta le nombre des citoyens par les habitants les

plus honnêtes des pays voisins, dont il forma un corps de quatre mille fantassins, qu'il dressa à se servir, pour le combat, de longues piques à deux mains au lieu de javelines, à porter leur bouclier avec une anse, et non attaché à une courroie. Il s'appliqua à l'éducation de la jeunesse, qu'il fit instruire dans la véritable discipline de Lacédémone. On vit renaître en peu de temps l'ancien ordre des exercices et des repas publics : la plupart des citoyens se plièrent volontairement à cette antique et généreuse discipline de Sparte ; les autres, en petit nombre, s'y soumirent par nécessité. Mais, pour ôter l'odieux du nom de monarchie, il associa au trône son frère Euclidas : c'est la seule fois où l'on ait vu à Sparte deux rois de la même maison.

APOGÉE DE LA PUISSANCE DE CLÉOMÈNE

Un succès si brillant (*sa victoire sur Aratus*) accrut beaucoup à Sparte la réputation et la puissance de Cléomène. Les anciens rois, malgré les plus grands efforts, n'avaient pu attacher solidement Argos à leur alliance. Pyrrhus, un des plus grands capitaines de son temps, l'avait prise d'assaut, mais il n'avait pu la conserver, et il y avait péri avec une grande partie de son armée. Pouvait-on donc refuser son admiration à l'activité et à la prudence de Cléomène ? Aussi ceux mêmes qui s'étaient d'abord moqués de sa prétention à imiter Solon et Lycurgue par l'abolition des dettes et l'égalité des héritages, ne doutèrent plus alors que ce retour de courage dans les Spartiates ne fût uniquement son ouvrage. Ils étaient auparavant si faibles, si peu capables de se défendre eux-mêmes, que les Étoliens, dans une course qu'ils firent en Laconie, enlevèrent cinquante mille esclaves ; ce qui

fit dire à un vieux Spartiate que les ennemis leur avaient rendu un grand service, en déchargeant la Laconie d'un si grand poids. Et peu de temps après ils avaient à peine commencé à reprendre les usages de leurs pères, à se remettre sur les traces de leur ancienne discipline, qu'aussitôt, comme si Lycurgue eût été au milieu d'eux, et qu'il les eût gouvernés encore, ils s'étaient montrés pleins de valeur et de soumission à leurs chefs : ils avaient reconquis à Lacédémone sa prééminence sur la Grèce et recouvré tout le Péloponnèse.

MORT DE CLÉOMÈNE, RÉFUGIÉ EN ÉGYPTE, ET DE SES COMPAGNONS

Cléomène, perdant toute espérance, dit à ses amis : « Il « ne faut pas s'étonner que des femmes commandent à des « hommes qui fuient ainsi la liberté ». Il les exhorta tous à mourir avec un courage digne de leurs exploits. Hippotas obtint par ses prières qu'un des plus jeunes de la troupe le tuerait le premier; les autres se tuèrent eux-mêmes sans effort et sans crainte, à l'exception de Pantéas, celui qui était entré le premier dans Mégalopolis : c'était un jeune homme d'un grande beauté et le plus heureusement né pour la discipline des Spartiates; le roi, qui avait eu pour lui l'amitié la plus tendre, lui avait dit que lorsqu'il le verrait tomber mort, lui et tous les autres, il se tuât le dernier. Quand Pantéas les vit tous étendus par terre, il les visita l'un après l'autre et les sonda avec la pointe de son épée, pour s'assurer s'il n'y en avait pas quelqu'un qui fût encore en vie. Lorsqu'il piqua Cléomène au talon, il aperçut un mouvement de contraction sur son visage; alors il le baisa, s'assit auprès de lui, et, après l'avoir vu expirer, il l'embrassa et se tua sur son corps.

Ainsi périt Cléomène, après avoir occupé seize ans le trône de Sparte et s'y être montré aussi grand que nous venons de le peindre. Lorsque la nouvelle de sa mort se fut répandue dans la ville, tout le courage, toute la fermeté de sa mère Cratésicléa ne purent la soutenir contre un si grand malheur ; elle prit dans ses bras les enfants de Cléomène et les arrosa de ses larmes, en déplorant son infortune. L'aîné de ses enfants, s'étant dégagé de ses bras, monta sur le toit, sans que personne s'en doutât, et se précipita la tête la première. Il fut tout meurtri de sa chute, mais il n'en mourut pas : on l'emporta malgré ses cris, furieux de ce qu'on l'empêchait de mourir. Ptolémée, ayant appris tout ce qui venait de se passer, ordonna qu'on mît en croix le corps de Cléomène, enfermé dans un sac de cuir ; qu'on fît mourir ses enfants, sa mère, et toutes les femmes qu'elle avait auprès d'elle. De ce nombre était l'épouse de Pantéas, femme d'une beauté et d'une taille admirables. Il n'y avait pas longtemps qu'elle avait épousé Pantéas. Elle avait voulu s'embarquer avec son mari, lorsqu'il partit de Lacédémone ; ses parents s'y opposèrent, et, ayant employé la violence pour l'enfermer, ils la gardaient avec soin : mais, quelques jours après, elle parvint à se procurer un cheval avec un peu d'argent et, s'échappant la nuit, elle courut à toute bride vers le port de Ténare, monta sur un vaisseau qui faisait voile pour l'Égypte et se rendit auprès de son mari, où elle supporta avec beaucoup de douceur et même de gaieté toutes les peines de l'exil dans une terre étrangère. Quand les soldats menèrent Cratésicléa au supplice, elle la soutint, et, l'aidant à porter sa robe, elle encourageait cette reine, qui, d'ailleurs, n'avait elle-même aucune frayeur de la mort et demandait seulement qu'on la fît mourir avant ses petits-fils : mais lorsqu'elle fut arrivée au lieu de l'exécution, on égorgea

d'abord ses enfants à ses yeux ; on la fit mourir ensuite, sans que, dans un malheur si affreux, il lui échappât d'autre parole que celle-ci : « O mes enfants, où étiez-« vous venus ! »

La femme de Pantéas, qui était grande et forte, s'étant ceinte de sa robe, prit soin, sans rien dire et sans donner aucun signe de trouble, d'envelopper, avec ce qu'elle avait de linge, le corps de chacune de ces femmes, à mesure qu'elles étaient exécutées. Enfin, elle ajusta elle-même sa robe, la baissa jusqu'à ses pieds, et ne souffrit pas qu'aucun autre que l'exécuteur l'approchât ou la vît. Elle mourut en héroïne, sans avoir besoin, après sa mort, que personne la couvrît ou l'enveloppât : tant elle sut conserver, jusque dans la mort même, la pudeur de son âme, et environner son corps de ce voile de décence qui l'avait défendue toute sa vie ! Ainsi, dans cette tragédie sanglante, où les femmes, à leurs derniers moments, disputèrent de courage avec les hommes, Lacédémone fit voir, d'une manière éclatante, qu'il n'est pas au pouvoir de la fortune d'outrager la vertu.

PHILOPÉMEN

SA NAISSANCE, SES PREMIÈRES ANNÉES, SON CARACTÈRE

Il y avait à Mantinée un homme nommé Cassandre, d'une des premières maisons de la ville, et qui jouissait de la plus grande autorité parmi ses concitoyens. Obligé par un revers de fortune de s'exiler de sa patrie, il se retira à Mégalopolis, attiré surtout par Crausis, père de Philopémen, homme magnifique et généreux, avec qui il

était intimement lié. Tant que Crausis vécut, il rendit à Cassandre tous les bons offices qu'on peut attendre d'un ami ; après sa mort, Cassandre, pour lui témoigner sa reconnaissance de l'hospitalité qu'il avait trouvée dans sa maison, éleva lui-même son fils devenu orphelin, comme Achille, au rapport d'Homère, fut élevé par Phénix. Philopémen, qui reçut de lui une éducation noble et digne d'un roi, fit, sous un tel maître, les plus grands progrès. A peine sorti de l'enfance, il fut confié aux soins d'Ecdémus et de Démophane[1], tous deux de Mégalopolis, disciples d'Arcésilas dans l'Académie, et qui, plus qu'aucun autre philosophe de leur temps, avaient appliqué à la politique et au gouvernement des affaires les préceptes de la philosophie. Ils délivrèrent leur patrie de la tyrannie d'Aristodème, en suscitant contre lui des hommes qui le firent périr. Ils concoururent avec Aratus à chasser Nicoclès, tyran de Sicyone ; et, à la prière des Cyrénéens, dont la ville était agitée de troubles et de maux politiques, ils traversèrent la mer et se rendirent à Cyrène, où ils établirent de bonnes lois et une excellente forme de gouvernement. Mais ils comptaient eux-mêmes au nombre de leurs plus belles actions l'éducation de Philopémen, qu'ils avaient disposé, par les leçons de la philosophie, à faire un jour le bonheur des Grecs. Aussi la Grèce, qui l'avait comme enfanté dans sa vieillesse, pour être l'héritier des vertus de tous les grands hommes qu'elle avait produits, l'aima singulièrement et se plut à augmenter sa puissance en proportion de sa gloire. Un Romain, en faisant son éloge, l'appela le dernier des Grecs, parce qu'après lui la Grèce n'avait plus eu aucun homme illustre et qui fût digne d'elle.

Il n'était pas, comme on l'a cru, laid de visage : on

1. Ou Mégalophane.

peut s'en convaincre en voyant sa statue qui est encore dans le temple de Delphes. La méprise de son hôtesse de Mégare vint, dit-on, de sa facilité et de la simplicité de son habillement. Cette femme, avertie que le général des Achéens venait loger chez elle, se donnait beaucoup de peine pour lui préparer à souper. Son mari se trouvait alors absent. Philopémen arrive, vêtu d'un manteau fort simple; l'hôtesse, qui le prit pour un valet ou pour un courrier, le pria de l'aider à faire la cuisine. Philopémen, quittant son manteau, se met à fendre du bois. L'hôte revient, et le voyant en cet état : « Que faites-vous là, « s'écria-t-il, seigneur Philopémen? — Vous le voyez, « répondit-il en dialecte dorien, je paye les intérêts de ma « mauvaise mine. » Titus Flamininus lui disait un jour en le raillant sur sa taille : « Philopémen, vous avez les « jambes et les mains belles; mais vous n'avez point de « ventre ». Il était en effet très mince de corps. Mais cette plaisanterie tombait plutôt sur son armée que sur sa taille, car il avait de fort bonnes troupes de pied et de cheval; mais souvent il manquait d'argent pour les nourrir.

Il était naturellement ambitieux; et cette passion n'était pas en lui entièrement exempte d'emportement et d'opiniâtreté. Il avait pris Épaminondas pour modèle et avait très bien imité son activité, sa prudence et son mépris des richesses; mais il se laissait maîtriser par l'entêtement et la colère, et ne sut pas, dans les différends qui sont la suite de toute administration publique, conserver la gravité, la douceur et l'humanité de cet illustre Thébain. Aussi le jugeait-on plus propre aux exploits guerriers qu'aux vertus politiques. En effet, dès son enfance, il recherchait la société des gens de guerre et montrait la plus grande ardeur pour les exercices qui pouvaient le former à l'art militaire; il aimait à combattre tout armé

et à faire manœuvrer un cheval. Ses amis et ses maîtres, voyant qu'il était naturellement adroit à la lutte, lui conseillaient de s'y appliquer. Il leur demanda si les exercices du gymnase ne nuiraient pas à ceux des armes. Ils lui répondirent (ce qui est vrai) que le corps et le régime d'un athlète différaient en tout de ceux d'un homme de guerre; que leur manière de vivre et leurs exercices ne se ressemblaient en rien; que les athlètes, par un long sommeil, une nourriture très abondante, des alternatives réglées de travail et de repos, augmentaient et conservaient leur embonpoint; ce qui les exposait à des variations dans leur santé, pour peu qu'ils s'écartassent de leur régime ordinaire; mais que les gens de guerre devaient s'accoutumer à toutes sortes d'inégalités et de changements, à souffrir la faim, la soif et l'insomnie. Sur cette réponse, Philopémen rejeta la lutte avec dédain; et, dans la suite, lorsqu'il commanda les armées, il proscrivit, autant qu'il lui fut possible, tous les exercices du gymnase; il les voua même au mépris et à l'opprobre, parce qu'ils rendaient inutiles aux véritables combats les corps qui naturellement y étaient le mieux disposés.

Lorsqu'il eut quitté ses maîtres et ses gouverneurs, il prit part aux incursions que ceux de Mégalopolis faisaient dans la Laconie pour piller et pour emmener du butin. Il y prit l'habitude d'être toujours le premier à marcher et le dernier à revenir. Dans les jours de loisir il s'exerçait, ou à chasser, afin de rendre son corps agile et robuste, ou à labourer la terre. Il avait, à vingt stades de la ville, un beau domaine, où il allait tous les jours après dîner ou après souper. La nuit, il se jetait sur une méchante paillasse comme le moindre de ses ouvriers, et s'y reposait. Le lendemain, il se levait au petit jour et travaillait avec ses laboureurs ou ses vignerons, et revenait ensuite à la ville s'occuper des affaires publiques avec ses amis et les

magistrats. Tout ce qu'il gagnait à la guerre, il l'employait en chevaux, en armes ou en rachats de prisonniers. Il cherchait à augmenter son bien par les produits de l'agriculture, le plus juste de tous les moyens d'acquérir; et il ne s'en faisait pas une sorte d'amusement et de jeu; il s'y appliquait avec le plus grand soin, persuadé que rien n'est plus convenable que d'accroître sa fortune par son travail, pour n'être pas tenté d'usurper le bien des autres.

Il aimait à s'instruire et lisait les ouvrages des philosophes, non pas tous, à la vérité, mais ceux qui pouvaient le former à la vertu. Il choisissait, dans les poésies d'Homère, les endroits qu'il croyait propres à exciter, à enflammer son courage. De toutes les autres lectures, il préférait les traités de tactique d'Évangélus, et les histoires d'Alexandre. Il croyait que les paroles devaient toujours avoir pour but les actions, et qu'il ne fallait pas lire seulement pour s'amuser et pour se former à un babil infructueux. Dans les ouvrages mêmes de tactique, il attachait peu de prix aux plans tracés sur des planches; il allait en faire l'application sur les lieux mêmes, afin d'en acquérir une connaissance exacte. Dans ses marches, il observait avec soin les élévations et les enfoncements du terrain, les inégalités, les formes et les situations diverses auxquelles les troupes sont obligées de se plier, soit pour s'étendre, soit pour se resserrer, selon que le champ de bataille est coupé de ruisseaux, de fossés et de défilés; il en raisonnait ensuite avec ceux qui l'accompagnaient. Il paraît qu'en général Philopémen avait porté trop loin sa passion pour la guerre : il s'était attaché au métier des armes, comme à celui qui ouvrait le champ le plus vaste à la vertu; et il méprisait comme des gens inutiles ceux qui ne suivaient pas cette profession.

PHILOPÉMEN RÉORGANISE L'ARMÉE ACHÉENNE

Il commença par changer leur ordonnance de bataille et leur armure : ils portaient des boucliers très légers à la vérité, mais si étroits et si minces qu'ils ne leur couvraient pas tout le corps. Leurs piques étaient beaucoup plus courtes que les sarisses des Macédoniens; et si leur légèreté les rendait propres à frapper de loin, elle leur donnait, dans la mêlée, beaucoup de désavantage. Ils n'étaient pas accoutumés à cette ordonnance de bataille qu'on nomme spirale. Leur phalange carrée, qui n'avait pas de front et qu'ils ne savaient pas fortifier, comme les Macédoniens, en serrant leurs boucliers les uns contre les autres, les exposait à être facilement enfoncés et rompus. Philopémen changea cette manière défectueuse de s'armer : à la place de ces courtes piques et de ces targes étroites, il leur donna de grands boucliers et des sarisses, les couvrit de casques, de cuirasses et de cuissarts; et au lieu de les laisser courir et voltiger comme des troupes légères, il les dressa à combattre de pied ferme. Il arma de même tous les jeunes gens qui étaient en âge de servir : et, en leur persuadant qu'ils pouvaient être invincibles, il les remplit de la plus grande confiance. Ensuite il modéra sagement l'excès de leur luxe et de leur dépense; car il n'eût pas été possible de leur arracher entièrement cet amour de la vanité, qui était en eux une maladie invétérée. Ils aimaient avec passion les habits magnifiques, les lits et les meubles de pourpre, la délicatesse et la somptuosité des tables.

Mais dès qu'une fois il eut commencé à détourner des choses superflues ce goût de parure, pour le porter vers des objets utiles et honnêtes, il ne tarda pas à leur faire désirer le retranchement des dépenses qu'ils faisaient

chaque jour pour le soin de leur corps, et ils ne recherchèrent plus la magnificence que dans leurs armes et dans leurs équipages de guerre. On vit bientôt les boutiques des fourbisseurs pleines de coupes et de vases précieux mis en pièces, dont on faisait des cuirasses, des boucliers et des mors dorés ou argentés. Les stades étaient remplis de jeunes chevaux qu'on domptait et de jeunes gens qui s'exerçaient aux armes. On voyait entre les mains des femmes des casques et des panaches teints des plus belles couleurs, des cottes d'armes et des manteaux militaires qu'elles brodaient pour les cavaliers. Cette vue augmentait l'audace de la jeunesse, excitait son ardeur, lui inspirait un vif désir de gloire et le mépris de tous les dangers; car la magnificence dans les autres objets extérieurs produit le luxe et porte la mollesse dans l'âme de ceux qui les recherchent : mais lorsque cette magnificence a pour objet un appareil militaire, elle la fortifie et l'agrandit. Ainsi Homère nous peint Achille qui, à la vue des nouvelles armes que sa mère a mises à ses pieds, est transporté hors de lui-même et brûle d'impatience d'en faire usage. Quand Philopémen eut mis dans les armes toute la parure des jeunes gens, il s'appliqua à les former par l'exercice, et il leur inspira tant d'émulation et d'ardeur qu'ils obéissaient avec plaisir à tous les mouvements qu'il voulait leur faire exécuter. Ils goûtèrent beaucoup leur nouvel ordre de bataille; ils sentirent que leurs rangs, ainsi serrés, seraient plus difficiles à rompre, et ils trouvèrent leurs armes plus légères, plus maniables; ils les portaient avec plus de plaisir; charmés de leur éclat et de leur beauté, ils brûlaient d'ardeur de combattre pour les essayer contre les ennemis.

MORT DE PHILOPÉMEN[1]

Pendant qu'ils s'occupaient de ce double objet, Dinocrate, qui craignait surtout le moindre délai, parce qu'il sauverait Philopémen, voulut prévenir les démarches des Achéens : dès que la nuit fut venue et qu'il vit la foule des Messéniens retirée, il fit ouvrir la prison et commanda à l'exécuteur d'y descendre pour porter du poison à Philopémen, avec ordre de ne pas le quitter qu'il ne l'eût pris. Philopémen était couché sur son manteau, tout entier à son chagrin qui l'empêchait de dormir. Lorsqu'il vit la lumière, et cet homme qui, debout devant lui, tenait dans ses mains la coupe du poison, il se releva avec peine à cause de sa faiblesse et, s'étant mis sur son séant, il prit la coupe, en demandant à l'exécuteur s'il ne savait rien de ses cavaliers et surtout de Lycortas. L'exécuteur lui répondit que la plupart s'étaient sauvés. Philopémen le remercia d'un signe de tète et, le regardant avec douceur : « Quelle satisfaction pour moi, lui dit-il, d'apprendre que nous n'avons pas été malheureux en tout ! »

La nouvelle de sa mort, bientôt répandue parmi les Achéens, plongea toutes les villes dans le deuil et dans la consternation. A l'instant même les magistrats et tous ceux qui étaient en âge de porter les armes se rendirent à Mégalopolis ; là, sans différer d'un moment la vengeance, ils choisirent pour général Lycortas; et, entrant en armes dans la Messénie, ils y mirent tout à feu et à sang. Les Messéniens effrayés se déterminèrent à ouvrir leurs portes aux Achéens. Dinocrate, prévenant le supplice qui l'attendait, se tua lui-même ; tous ceux qui avaient conseillé la mort de Philopémen se la donnèrent aussi, à son exemple; quant à ceux qui avaient opiné pour la torture,

1. 183 av. J.-C.

Lycortas les réserva pour les faire expirer dans les tourments. On brûla le corps de Philopémen, et, après avoir recueilli ses cendres dans une urne, on partit de Messène sans confusion et avec beaucoup d'ordre, en mêlant à ce convoi funèbre une sorte de pompe triomphale. Les Achéens marchaient couronnés de fleurs et fondant en larmes; ils étaient suivis des prisonniers messéniens, chargés de chaînes. Polybe, fils du général Lycortas, entouré des plus considérables d'entre les Achéens, portait l'urne, qui était couverte de tant de bandelettes et de couronnes qu'on pouvait à peine l'apercevoir. La marche était fermée par les cavaliers revêtus de leurs armes, et montés sur des chevaux richement enharnachés. Ils ne donnaient ni des marques de tristesse qui répondissent à un si grand deuil, ni des signes de joie proportionnés à une si belle victoire.

Les habitants des villes et des bourgs qui se trouvaient sur leur passage sortirent au-devant des restes de ce grand homme, avec le même empressement qu'ils avaient coutume de montrer quand il revenait de ses expéditions; et, après avoir touché son urne, ils accompagnèrent le convoi jusqu'à Mégalopolis. Ce grand nombre de vieillards, de femmes et d'enfants mêlés dans la foule, jetaient des cris perçants qui, de l'armée, retentissaient dans toute la ville dont les habitants leur répondaient par des gémissements, accablés de douleur, et sentant bien qu'avec ce grand homme ils avaient perdu leur prééminence sur les Achéens. On l'enterra avec toute la magnificence convenable; et les prisonniers messéniens furent lapidés autour de son tombeau. Toutes les villes, par des décrets publics, lui érigèrent des statues et lui rendirent les plus grands honneurs.

FIN.

INDEX

Enthymème, une des formes du raisonnement.
Épaminondas, général thébain.
Éphèse, en Asie Mineure; célèbre temple de Diane.
Éphestion, ami d'Alexandre.
Éphialtès, orateur du parti démocratique à Athènes.
Éphores, magistrats de Sparte.
Épicure, philosophe athénien.
Épicydès, orateur athénien.
Épicydidas, Spartiate.
Épire, à l'ouest de la Grèce.
Époptique, terme emprunté au langage des initiés d'Éleusis; les *époptes* : ceux qui *voient* les mystères.
Érétrie, ville de l'Eubée.
Érianthus, général thébain.
Eschine, disciple de Socrate.
Eschine, orateur athénien, adversaire de Démosthène.
Eschyle, poète tragique athénien.
Eschyle, Corinthien, tue Timophane, frère de Timoléon.
Ésope, fabuliste.
Étolie, au nord du golfe de Corinthe.
Eubée, île grecque, aujourd'hui Négrepont.
Eubulus, orateur athénien.
Euclidas, frère du roi Cléomène.
Eudamidas, père d'Agis IV.
Eumène, secrétaire et lieutenant d'Alexandre.
Eumolpides, prêtres de Cérès à Athènes.
Eunomus, Athénien du dème de Thriasie.
Euphémidès, Athénien, père d'Épicydès.
Euphranor, banni de Sicyone.
Euripide, poète tragique athénien.
Eurybiade, amiral lacédémonien à Salamine.
Euryptolème, parent de Périclès.
Eurysacès, fils d'Ajax.
Eurytion, roi de Sparte : d'où la famille des Eurytionides.
Flamininus (Titus Quinctius).
Galère, ou trière, navire à rames et à voiles.
Gaza, ville de Syrie.
Géla, localité sicilienne.
Glaucippus, orateur athénien, fils d'Hypéride.
Gylippe, général lacédémonien, père d'Agiatis.
Gylon, grand-père maternel de Démosthène.
Gymnase, maison d'école chez les Grecs.
Hagnon, père de Théramène.
Hécatombéon, mois grec : juillet.
Hégésipyla, mère de Cimon.
Héraclide de Pont, historien grec.
Héraclide, amiral syracusain, ennemi de Dion.
Héraut, fonctionnaire grec chargé des proclamations, missions, déclarations de guerre, etc.

Technon, esclave d'Aratus.
Telius, Athénien.
Ténare, promontoire de Laconie.
Thalétas, poète crétois.
Thargélion : mai.
Thasos, île de la côte de Thrace.
Thébé, femme d'Alexandre de Phères.
Thèbes, capitale de la Béotie.
Thémistocle, le vainqueur de Salamine.
Thémistocle, Athénien, descendant du grand Thémistocle et ami de Plutarque.
Théodote, Syracusain, ennemi de Dion.
Théophraste, philosophe, disciple d'Aristote.
Théramène, homme d'État athénien.
Thésée, fils d'Égée.
Thessalie, pays au N.-E. de la Grèce.
Thètes, la dernière classe de citoyens à Athènes.
Thrace, pays au N. de la Grèce.
Thriasie, dème de l'Attique.
Thucydide, général athénien, opposé à Périclès.
Thucydide, historien de la guerre du Péloponnèse.
Thudippe, ami de Phocion.
Thurium, v. Sybaris.
Timée, historien grec.
Timoclidès, magistrat sicyonien.
Timodème, père de Timoléon.
Timoléon, Corinthien, libérateur de Syracuse.
Timoléontium, tombeau de Timoléon.
Timophane, frère de Timoléon.
Timothée, poète grec.
Tissapherne, satrape du roi de Perse.
Tolméus, Athénien, père de Tolmidas.
Tolmidas, général athénien.
Trapézonte, ville sur le Pont-Euxin.
Trépied, siège à trois pieds où se plaçait la Pythie.
Trézène, en Argolide.
Trophée, amas d'armes fait par le vainqueur.
Tyr, ville de Phénicie.
Xanthippe, père de Périclès.
Xénoclès, Sicyonien, ami d'Aratus.
Xénocrate, disciple de Platon.
Xénodochus, convive d'Alexandre.
Xénophile, chef de brigands, auxiliaire d'Aratus.
Xénophon, général, philosophe et historien grec.
Xerxès, roi de Perse.
Zénon de Citium, philosophe.
Zénon d'Élée, philosophe.
Zeugites, la troisième classe de citoyens à Athènes.
Zeuxidamus, roi de Sparte.
Zeuxis, célèbre peintre.
Zopyre, esclave thrace, précepteur d'Alcibiade.

TABLE DES MATIÈRES

28 707. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

MASSON & Cie, ÉDITEURS.
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS (VIe).

P. n° 532. (Octobre 1907.)

EXTRAIT DU CATALOGUE CLASSIQUE[1]

(Année Scolaire 1907-1908)

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

GRAMMAIRE

Cours de Grammaire

Par H. BRELET
Ancien élève de l'École normale supérieure, Agrégé de Grammaire
Professeur de Quatrième au lycée Janson-de-Sailly.

Nous avons achevé le *Nouveau Cours de Grammaire française* de M. H. Brelet, dont les premiers volumes ont trouvé un accueil si favorable auprès des maîtres et des élèves. Ainsi se trouve rempli le programme de M. Brelet : il a publié également des cours parallèles de **Grammaire latine** et de **Grammaire grecque**. Est-il nécessaire de faire ressortir l'avantage de ces trois cours formant un tout dont les différentes parties ont entre elles des liens de parenté, grâce auxquels les débutants dans l'étude d'une nouvelle langue, loin de se trouver dépaysés, retrouvent la méthode avec laquelle ils sont déjà familiarisés?

Voir au verso le détail des Cours de Grammaire française, de Grammaire latine et de Grammaire grecque, ainsi que les modifications apportées à ces deux derniers cours pour les mettre en conformité avec les nouveaux programmes de 1902.

(1) Nous appelons particulièrement l'attention sur les ouvrages entièrement nouveaux, conformes aux derniers programmes, publiés par notre maison depuis la mise en application du plan d'études du 31 mai 1902, et à l'arrêté du 27 juillet 1905. Notre collection d'ouvrages, destinés à l'enseignement primaire supérieur, s'est également fort enrichie dans ces dernières années (Voir pages 13, 14, 15 et 16).

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

GRAMMAIRE

NOUVEAU COURS
DE
Grammaire Latine
et de
Grammaire Grecque
Par H. BRELET

Volumes in-16, cartonnés toile anglaise.

Abrégé de Grammaire latine. (*Premier cycle* : Sixième. Cinquième, Quatrième et Troisième *A.* — *Deuxième cycle* : Secondes-Premières *A. B. C.*) *Septième édition* . . . . 2 fr.

Abrégé de Grammaire grecque. (*Premier cycle* : Quatrième et Troisième *A.* — *Deuxième cycle* : Deuxième et Première *A*). *Troisième édition* . . . . 2 fr.

Nous publions ces deux *Abrégés* pour répondre au mouvement d'opinion qui s'est prononcé contre certaines tendances des grammairiens modernes à donner à leurs livres un caractère trop savant. Pour ceux qui voudraient pousser plus loin leurs études, nous continuons à vendre nos Cours supérieurs de Grammaire latine et grecque.

EXERCICES CORRESPONDANTS

Exercices latins (*Versions et thèmes*), (classe de **Sixième**), par M. V. Charpy, agrégé de grammaire, professeur de Quatrième au lycée Janson-de-Sailly. Troisième édition. . . . . 2 fr.

Exercices latins (*Versions et thèmes*), (classe de **Cinquième**), par MM. Brelet et V. Charpy. Deuxième édition. 2 fr. 50

Exercices latins (*Versions et thèmes*). (classe de **Quatrième**), par MM. H. Brelet et P. Faure, professeur de Rhétorique au lycée Janson-de-Sailly. Deuxième édition, revue et corrigée. . . . . 2 fr. 50

Exercices latins (*Versions et thèmes*), (**classes supérieures**), par MM. H. Brelet et P. Faure. . . . . 3 fr.

Exercices grecs (*Versions et thèmes*), (classe de **Cinquième**), (*ancien programme*), par MM. H. Brelet et V. Charpy, Deuxième édition. . . . . . . 1 fr. 50

Exercices grecs (*Versions et thèmes*), sur les déclinaisons et les conjugaisons. (classe de **Quatrième**) (*nouveau programme*), par MM. H. Brelet et V. Charpy Nouvelle édition. . . . . 2 fr.

Exercices grecs (*Versions et thèmes*), sur la syntaxe (**classes supérieures**), par MM. H. Brelet et P. Faure. . . . . 3 fr.

COURS SUPÉRIEUR

Grammaire latine (Classes supérieures) Sixième édition. . 2 fr. 50

Grammaire grecque (Classes supérieures). Troisième édition. 3 fr. »

Tableau des exemples des grammaires grecque et latine (classe de **Quatrième** et **classes supérieures**). 1 vol. petit in-8°, cartonné. . . . 80 c.

Chrestomathie grecque, ou Recueil de textes gradués (classes de **Quatrième** et de **Troisième**). Nouvelle édition entièrement refondue . . 2 fr. 50

Epitome historiæ græcæ (classe de **Quatrième**), avec deux cartes en couleurs et figures dans le texte . . . . 2 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

LANGUES VIVANTES

Ouvrages de MM.

CLARAC et **WINTZWEILLER**

Agrégé de l'Université, Professeur au lycée Montaigne. — Agrégé de l'Université, Professeur au Lycée Louis-le-Grand

Rédigés conformément aux programmes du 31 mai 1902

Livre élémentaire d'allemand

Méthode de langage, de lecture et d'écriture

CLASSES ÉLÉMENTAIRES

1 vol. in-16, illustré de nombreuses figures. 1 vol. in-16, cart. toile. 2 fr. 50

Erstes Sprach- und Lesebuch

Classes de Sixième et de Cinquième

5e édit. 1 vol. in-16, cart. toile . . . . 3 fr.

Zweites Sprach- und Lesebuch

Classe de Quatrième

3e édit. 1 vol. in-16, cart. toile . . . . 2 fr.

Drittes Sprach- und Lesebuch

Classe de Troisième

3e édit. 1 vol. in-16, cart. toile . . . . 2 fr.

Viertes Sprach- und Lesebuch

Classe de Seconde

2e édit. 1 vol. in-16, cart. toile . . . . 2 fr. 50

Fünftes Sprach- und Lesebuch

Classe de Première

avec la collaboration de M. MARESQUELLE, professeur au lycée de Nancy.

2e édit. 1 vol. in-16, cart. toile . . . . 3 fr.

Sechstes Sprach- und Lesebuch

Classes de philosophie, mathématiques, Saint-Cyr.

1 vol. in-16, cart. toile . . . . 3 fr.

Deutsche Übungen für Sexta u. Quinta

Devoirs et exercices sur le Erstes Lesebuch.

1 vol. in-16, cart. toile . . . . 1 fr. 50

Deutsche Übungen für Quarta

Devoirs et exercices sur le Zweites Lesebuch.

1 vol. in-16, cart. toile . . . . 1 fr. 50

Deutsche Übungen für Tertia

Devoirs et exercices sur le Drittes Lesebuch.

1 vol. in-16, cart. toile . . . . 1 fr. 50

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

LANGUES VIVANTES (Suite)

Deutsche Grammatik

2e édition. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 1 fr. 50

Extraits des Auteurs allemands

I. Classes de Quatrième et de Troisième

1 vol. in-16, cart. toile . . . . 2 fr. 50

II. Classes de Seconde et de Première

1 vol. in-16, cart toile. . . . . 3 fr.

Ouvrages de M. VESLOT

Agrégé de l'Université, professeur au lycée de Versailles.

Rédigés conformément aux programmes du 31 mai 1902

Lectures anglaises

Pour les classes de Seconde et de Première.

1 vol. in-16, cartonné toile. 3 fr.

English Grammar

Deuxième édition. 1 vol. in-16. cartonné toile . . . . 1 fr. 50

Grammaire Espagnole

Par **I. GUADALUPE,** professeur au Collège Rollin

Troisième édition, revue et augmentée

1 volume in-16. cartonné toile anglaise. . . . . 3 fr.

LITTÉRATURE

Ouvrages de

MM. E. BAUER et DE SAINT-ÉTIENNE

Professeurs à l'École alsacienne.

Premières Lectures Littéraires

1 vol. in-16, cartonné toile (*Quatorzième édition.*) . . . . . . 1 fr. 50

Nouvelles Lectures Littéraires

Avec notes et notices, et Préface par M. Petit de Julleville

1 vol. in-16, cartonné toile (*Huitième édition.*) . . . . 2 fr. 50

Récitations Enfantines

à l'usage des classes élémentaires des lycées et collèges

1 vol. in-16, avec figures, cartonné toile (*Deuxième édition*). 1 fr. 25

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

LITTÉRATURE

Ouvrages de M. PETIT DE JULLEVILLE
Professeur à la Faculté des lettres de Paris.

HISTOIRE DE LA *Littérature Française*

Depuis les origines jusqu'à nos jours

Nouvelle édition, augmentée pour la période contemporaine. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 4 fr.

On peut se procurer séparément :

DES ORIGINES A CORNEILLE. Seizième édition. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 2 fr.

DE CORNEILLE A NOS JOURS. Dix-septième édition revue et mise à jour, par M. Auguste AUDOLLENT, maître de conférences à l'Université de Clermont. 1 vol. in-16, cart. toile . . . . 2 fr.

MORCEAUX CHOISIS *des Auteurs français*

poètes et prosateurs

AVEC NOTES ET NOTICES

vol. in-16, cart. toile . . . . . 5 fr.

Nouvelle édition renfermant environ 400 extraits des principaux écrivains depuis le onzième siècle jusqu'à nos jours avec des courtes notices d'histoire littéraire. Cette nouvelle édition, revue et mise à jour par M. A. Audollent, maître de conférences à l'Université de Clermont, a été augmentée d'un choix d'extraits des écrivains contemporains depuis Leconte de Lisle et Flaubert jusqu'à A. Daudet, Pierre Loti, Anatole France, Guy de Maupassant, Paul Bourget et Edmond Rostand.

On vend séparément:

I. MOYEN AGE ET XVI[e] SIÈCLE. — II. XVII[e] SIÈCLE. — III. XVIII[e] ET XIX[e] SIÈCLES.

Chaque volume, cart. toile verte, est vendu séparément . . . . 2 fr.

LEÇONS de Littérature Grecque

Par M. CROISET, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres.

10[e] édition. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 2 fr.

LEÇONS de Littérature Latine

Par MM. LALLIER, maître de conférences, et LANTOINE, secrétaire de la Faculté des lettres de Paris.

7[e] édition. 1 vol. in-16, cartonné. . . . . . 2 fr.

PREMIÈRES LEÇONS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Littérature grecque, littérature latine, littérature française, par MM. CROISET, LALLIER et PETIT DE JULLEVILLE.

8[e] édition. 1 vol. in-16, cartonné toile . . . 2 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

DIVERS

BRUNOT, professeur à la Faculté des lettres de Paris.

Précis de Grammaire historique de la langue française, avec une introduction sur les origines et le développement de cette langue. *Ouvrage couronné par l'Académie française*, 4ᵉ édition augmentée d'indications bibliographiques et d'un index. 1 vol. in-18, cart. toile verte . . . . 6 fr.

CAUSSADE (De), Conservateur à la Bibliothèque Mazarine, membre des commissions d'examens de l'Hôtel de Ville.

Notions de Rhétorique et étude des genres littéraires. 10ᵉ édit. 1 vol. in-18, toile anglaise . . . . . 2 fr. 50

Littérature grecque. 6ᵉ édit. 1 vol. in-18, toile anglaise. 3 fr.

Littérature latine. 4ᵉ édit. 1 vol. in-18, toile anglaise. 6 fr.

LE GOFFIC (Charles) et **THIEULIN (Édouard)**, professeurs agrégés de l'Université.

Nouveau traité de versification française, à l'usage des lycées et des collèges, des écoles normales, du brevet supérieur et des classes de l'enseignement secondaire des jeunes filles. 4ᵉ édition revue et augmentée. 1 vol. in-16, cart. toile. 1 fr. 50

LIARD, vice-recteur de l'Académie de Paris.

Logique (cours de Philosophie), 7ᵉ édition. 1 volume in-18, cartonné toile. . . . . 2 fr.

MORILLOT (Paul), professeur à la Faculté de Grenoble.

Le Roman en France depuis 1610 jusqu'à nos jours. *Lectures et Esquisses*. 1 vol. in-16. . . . . 5 fr.

CLÉDAT, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, lauréat de l'Académie française.

Précis d'orthographe et de grammaire phonétiques pour l'enseignement du français à l'étranger. 1 vol. in-18. . 1 fr.

HANNEQUIN, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Introduction à l'étude de la psychologie. 1 volume in-18. . . . . 1 fr. 50

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

HISTOIRE

Nouveau Cours d'Histoire

Rédigé conformément aux programmes du 31 mai 1902

PAR L.-G. GOURRAIGNE

Professeur au lycée Janson-de-Sailly,
à l'École normale supérieure d'enseignement primaire de Saint-Cloud
et à l'École coloniale.

Le moyen âge et le commencement des temps modernes (*Classes de Cinquième A et B.*) 1 volume in-16, avec nombreuses figures, cartonné toile. . . . . 3 fr.

Les Temps modernes (*Classes de Quatrième A et B*). 1 vol. in-16, avec nombreuses figures, cartonné toile . . . . 3 fr.

L'Époque contemporaine (*Classes de Troisième A et B*). 1 vol. in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

Histoire moderne (*Classes de Seconde*), (pour paraître en 1907).

Histoire moderne. (*Classes de Première A, B, C, D*) (pour paraître en Octobre 1907).

Histoire contemporaine de 1815 à 1889 (*Classes de Philosophie A et de Mathématiques A*). 1 vol. in-16, cart. toile. 5 fr.

Histoire de la Civilisation ancienne

Jusqu'au dixième siècle (Orient, Grèce, Rome, les Barbares)

Programmes du 31 mai 1902 (***classes de Seconde et de Première***).

PAR CH. SEIGNOBOS

Docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris

1 vol. in-16 de 450 pages, cartonné toile . . . . 4 fr.

Histoire de la Civilisation

PAR CH. SEIGNOBOS

VOLUMES IN-16, CARTONNÉS TOILE MARRON, AVEC FIGURES

Histoire de la civilisation ancienne (Orient, Grèce, Rome). 4e édition . . . . 3 fr. »

Histoire de la civilisation au moyen âge et dans les temps modernes. 4e édition. . . . . 3 fr. »

Histoire de la civilisation contemporaine. 4e édition. 3 fr. »

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

Nouvelle édition entièrement refondue

Cartes d'Étude

POUR SERVIR A L'ENSEIGNEMENT

DE LA

Géographie et de l'Histoire

I. — ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Classe de Sixième. — **I. Géographie générale, Amérique, Australie. II. Antiquité.** 10e édition, augmentée de 10 cartes historiques . . . . 1 fr. 80

Classe de Cinquième. — **I. Asie, Insulinde. Afrique. II. Moyen âge.** 11e édition, augmentée de 9 cartes historiques . . . 1 fr. 80

Classe de Quatrième. — **I. Europe. II. Temps modernes.** 9e édition, augmentée de 14 cartes historiques . . . . 1 fr. 80

Classe de Troisième. — **I. France et Colonies. II. Époque contemporaine.** 12e édit., augmentée de 14 cartes historiques 2 fr. »

Classe de Seconde. — **I. Géographie générale. II. Histoire ancienne (Orient et Grèce) et Histoire moderne (jusqu'en 1715).** 3e édition, augmentée de 15 cartes historiques . 2 fr. »

Classe de Première. — **I. France et Colonies. II. Histoire ancienne (Rome) et Histoire moderne (1715-1815).** 12e édition, augmentée de 14 cartes historiques . . . . 2 fr. »

Classes de Philosophie et de Mathématiques. — **I. Les principales puissances du monde. II. Histoire contemporaine depuis 1815.** 2e édition, entièrement refondue, augmentée de 9 cartes historiques. . . . . 2 fr. »

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

GÉOGRAPHIE

COURS COMPLET
DE GÉOGRAPHIE

Conforme aux programmes du 31 mai 1902

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. MARCEL DUBOIS

Professeur de Géographie coloniale à la Faculté des lettres de Paris,
Maître de conférences à l'École normale de jeunes filles de Sèvres.

9 volumes in-8°, cartonnés toile anglaise grise

PREMIER CYCLE

Divisions A et B.

Géographie générale. — Amérique, Australasie, avec cartes et croquis, avec la collaboration de M. Aug. Bernard, Docteur ès lettres, professeur de Faculté. ***(Classe de Sixième.)*** . . . 2 fr. 50

Afrique — Asie — Insulinde, avec cartes et croquis, avec la collaboration de M. Schirmer, maître de conférences à l'Université de Paris et de M. Camille Guy, gouverneur du Sénégal. 4e édition entièrement refondue. ***(Classe de Cinquième.)*** . . 2 fr. 50

Europe, avec la collaboration de MM. Durandin et Malet, professeurs agrégés d'histoire et de géographie. 4e édition entièrement refondue. ***(Classe de Quatrième.)*** . . . . 3 fr.

Géographie de la France et de ses Colonies. — 3e édition entièrement refondue. ***(Classe de Troisième)*** . . . . . 2 fr. 50

DEUXIÈME CYCLE

Sections A. B. C. D.

Géographie générale. Avec cartes et croquis, 2e édition. ***(Classe de Seconde.)*** . . . . 4 fr.

Géographie de la France et de ses Colonies. — *Cours supérieur*, avec figures et cartes, 5e édition. ***(Classe de Première.)*** 4 fr.

Les Principales Puissances du Monde avec la collaboration de M. J.-G. Kergomard, 2e édition. ***(Classes de Philosophie et de Mathématiques)*** . . . . 4 fr. 50

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

PHYSIQUE

Ouvrages rédigés conformément aux programmes du 31 mai 1902

SOUS LA DIRECTION DE M.

E. FERNET
Inspecteur général de l'Instruction publique.

PAR MM.

FAIVRE-DUPAIGRE
Inspecteur de l'Académie de Paris.

CARIMEY
Professeur au lycée Saint-Louis.

Nouveau cours de Physique élémentaire

DEUXIÈME CYCLE (SCIENCES)
(*Sections C et D*)

I. **Classe de Seconde C D**. 2e édit. avec 250 fig. c. toile 3 fr.
II. **Classe de Première C D**. 2e édit. av. 391 fig. c. toile 4 fr.
III. **Classe de Mathématiques élémentaires**.
1 vol. avec 298 fig., cartonné toile. . . . . 4 fr.

Cours élémentaire de Physique

DEUXIÈME CYCLE (LETTRES)
(*Sections A et B*)

I. **Classe de Seconde A B**. 1 vol. avec 158 fig. 2 fr. 50
II. **Classe de Première A B**. 1 vol. avec 212 fig. 2 fr. 50
III. **Classe de Philosophie**. 1 vol., avec 308 fig. . 4 fr.

Traité de Physique élémentaire, de Ch. Drion et E. Fernet. 13e *édition*, par E. Fernet, avec la collaboration de J. Faivre-Dupaigre. 1 vol. avec 665 fig. 8 fr. Cartonné . . . . 9 fr.

Précis de Physique, par E. Fernet. 28e édition, en collaboration avec J. Faivre-Dupaigre. 1 vol. in-18, avec 325 fig. cart. 3 fr.

Cours élémentaire de Physique, par E. Fernet. 4e édition. 1 vol. in-16, avec 473 figures, cartonné toile anglaise. 5 fr.

Cours de Physique pour la classe de Mathématiques spéciales. 4e *édition* (*entièrement nouvelle*), par E. Fernet et J. Faivre-Dupaigre, 1 vol. grand in-8, avec 758 fig. . . 18 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

ÉLECTRICITÉ

Traité élémentaire d'Électricité,
par **M. JOUBERT,** inspecteur général de l'Instruction publique. 4ᵉ édition revue et augmentée. 1 vol. avec 382 figures. . . . 8 fr.

Cours élémentaire d'Électricité,
par **M. JOUBERT,** à l'usage des classes de l'Enseignement secondaire. 4ᵉ édit. 1 vol. in-16, avec 144 figures. . . . . 2 fr.

SCIENCES NATURELLES

COURS ÉLÉMENTAIRE D'HISTOIRE NATURELLE

(*Zoologie, Botanique, Géologie et Paléontologie*)

Rédigé conformément aux programmes du 31 mai 1902

PAR MM.

M. BOULE
Professeur au Muséum d'histoire naturelle.

E.-L. BOUVIER
Professeur au Muséum d'histoire naturelle, Membre de l'Institut.

H. LECOMTE
Professeur au Muséum d'histoire naturelle.

8 volumes in-16, cartonnés toile anglaise et illustrés de très nombreuses figures

PREMIER CYCLE

Notions de Zoologie (sixième A et B), par E.-L. Bouvier. . . . . . 2 fr. 50

Notions de Botanique (cinquième A et B), par H. Lecomte, 2ᵉ *édition*. 2 fr. 75

Notions de Géologie (cinquième B et quatrième A), par M. Boule, 2ᵉ *édition*. . . . . 1 fr. 75

Notions de Biologie, d'Anatomie et de Physiologie appliquées à l'homme (troisième B), par E.-L. Bouvier. . . . . 2 fr. 50

SECOND CYCLE

Conférences de Géologie (seconde A, B, C, D), 2ᵉ *éd.*, par M. Boule. 2 fr. 50

Eléments d'Anatomie et de Physiologie végétales (philosophie et mathématiques A et B), par H. Lecomte . . . . 2 fr. 50

Eléments d'Anatomie et de Physiologie animales (philosophie et mathématiques A et B,) par E.-L. Bouvier . . . . 4 fr.

Conférences de Paléontologie (philosophie A et B et mathématiques A et B), par M. Boule, 2ᵉ *édition* . . . . 2 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

CHIMIE

Traité élémentaire de Chimie, par M. **TROOST**, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté des sciences de Paris, avec la collaboration de **Ed. PECHARD**, chargé de cours à la Faculté des Sciences de Paris.

14e *édition, entièrement refondue et corrigée.* 1 vol. in-8, avec 548 figures dans le texte. Broché, 8 fr. — Cartonné toile . . . . . 9 fr.

Cet ouvrage diffère très notablement de l'édition précédente. Les auteurs, s'inspirant des idées nouvelles introduites dans l'enseignement, ont supprimé un grand nombre d'expériences historiques et de préparations surannées qui encombraient l'enseignement. Ces suppressions leur ont permis de donner plus d'importance à la partie industrielle, si intimement liée au développement de la chimie, et d'exposer avec plus de précision les théories modernes dont l'utilité pédagogique est incontestable.

Précis de Chimie, par MM. **TROOST** et **PÉCHARD**.

37e *édition, conforme aux nouveaux programmes.* 1 vol. in-18, avec 306 figures, cartonné. . . . . 3 fr. 50

Pour répondre à la division des études en deux cycles, deux caractères ont été adoptés. Les parties imprimées en gros caractères correspondent au premier cycle, celles en petits caractères, au second cycle.

MÉMENTOS

à l'usage des Candidats aux Baccalauréats de l'Enseignement classique et moderne et aux Ecoles du Gouvernement.

Mémento de chimie, par M. A. Dybowski, professeur au lycée Louis-le-Grand. 7e *édition.* 1 vol. in-12 . . . 2 fr.

Questions de Physique. **Énoncés et Solutions**, par R. Cazo, docteur ès sciences. 3e *édition.* 1 vol. in-12. 2 fr.

Mémento d'Histoire naturelle, par M. Marage, docteur ès sciences. 1 vol. in-12, avec 102 fig. . . . . . 2 fr.

Conseils pour la Composition française, la version, le thème et les épreuves orales, par A. Keller. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr.

Résumé du Cours de Philosophie sous forme de plans, par A. Keller. 1 vol. in-12 . . . . 2 fr.

Histoire de la Philosophie, par A. Keller. 1 vol. 1 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

DIVERS

BURAT, professeur au lycée Louis-le-Grand.

Précis de Mécanique. 8ᵉ édition. 1 volume in-18, avec 259 figures, cartonné toile . . . . 3 fr.

DUCATEL, professeur agrégé de Mathématiques.

Leçons d'Arithmétique, à l'usage des classes élémentaires des lycées et collèges et de l'Enseignement primaire. 3ᵉ édition. 1 volume in-18, avec questionnaires, exercices et réponses aux exercices, cart. toile. 2 fr. 50

LAPPARENT (A. de), membre de l'Institut.

Abrégé de Géologie. 6ᵉ édition entièrement refondue. 1 vol. in-16, avec 163 figures, et une carte géologique de la France. 4 fr.

Traité de Géologie. 5ᵉ édition entièrement refondue et considérablement augmentée. 3 vol. gr. in-8° contenant XVI-2016 pages, avec 883 figures . . . . 38 fr.

Précis de Minéralogie. 5ᵉ édition. 1 vol. in-18, avec 335 figures et 1 planche, cartonné toile. . . . . 5 fr.

Leçons de Géographie physique. 3ᵉ édition, 1 vol. grand in-8, avec 205 fig. et 1 planche en couleurs. 12 fr.

MAUDUIT, ancien professeur au lycée Saint-Louis.

Précis d'Algèbre. 10ᵉ édition. 1 vol. in-18, cart. 1 fr. 60

Précis d'Arithmétique. 8ᵉ éd. 1 vol. in-18, cart. 1 fr. 40

NEVEU (Henri), agrégé de l'Université.

Cours d'Algèbre, à l'usage des classes de Mathématiques. 2ᵉ édit. 1 vol. in-8. . . . . 8 fr.

ROUBAUDI, professeur de mathématiques au lycée Buffon.

Cours de Géométrie descriptive. *Quatrième édition, conforme aux programmes du 27 juillet* 1905.

Fasc. I. *Classe de Première C* et *D*, avec 136 fig. 2 fr. 50

Fasc. II. *Classe de Mathématiques A* et *B*, avec 214 fig. 3 fr. 50

Les 2 fascicules réunis en un seul volume . . . . 5 fr.

SOLEIROL de SERVES, médecin gymnaste et Mᵐᵉ **LE ROUX**, professeur de gymnastique au lycée de Versailles.

Manuel de Gymnastique rationnelle et pratique (Méthode Suédoise). 1 vol. in-16, avec figures dans le texte, cartonné toile anglaise . . . . 2 fr.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE SUPÉRIEUR

GÉOGRAPHIE

COURS NORMAL DE GÉOGRAPHIE

Par **Marcel DUBOIS**

Professeur de Géographie coloniale à la Faculté des lettres de Paris, Maître de Conférences à l'École normale supérieure de jeunes filles de Sèvres.

1re année. — *Notions générales de Géographie physique.* — L'OCÉANIE, L'AFRIQUE, L'AMÉRIQUE, avec la collaboration de A. Bernard et A. Parmentier. 6e édition . . . . **2** fr.

2e année. — EUROPE, ASIE, avec la collaboration de P. Durandin et A. Parmentier. 6e édition . . . . **2** fr.

3e année. — FRANCE ET COLONIES, avec la collaboration de F. Benoît. 5e édition . . . . **2** fr.

Chaque volume, in-16, cartonné toile marron. **2** fr.

CARTES D'ÉTUDE

pour servir à l'Enseignement de la Géographie et de l'Histoire

Par MM. **Marcel DUBOIS** et **E. SIEURIN**
Professeur au collège de Melun.

Première année. — **Océanie, Afrique, Amérique. Géographie générale. — Moyen âge et Temps modernes.** 10e édition, augmentée de 16 cartes historiques . . . . 2 fr. 25

Deuxième année. — **Europe, Asie. — Temps modernes et contemporains.** 10e édition, augmentée de 15 cartes historiques . . . . 2 fr. 25

Troisième année. — **France et Colonies — Le Monde contemporain.** 12e édition augmentée de 16 cartes historiques . . 2 fr. 25

CAHIERS SIEURIN

par **E. SIEURIN**, professeur au Collège de Melun.

Première année **0 75**
Deuxième année **0 90**
Troisième année **0 75**

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE SUPÉRIEUR

COURS D'HISTOIRE

Par **E. SIEURIN** et **C. CHABERT**
Professeurs à l'École primaire supérieure de Melun.

1re année. — **Histoire de France de 1453 à 1789**, 4e édition. 1 vol. . . . . 1 fr. 75
2e année. — **Histoire de France de 1789 à nos jours**, 4e édition, refondue et illustrée. 1 vol. . . . . 2 fr. »
3e année. — **Le Monde contemporain**, 3e édition. 1 vol. . . 1 fr. 75

COURS DE COMPTABILITÉ

PAR **Gabriel FAURE**
Professeur à l'École des Hautes Études commerciales et à l'École commerciale.

1 volume in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE

PAR MM.

M. BOULE
Professeur au Muséum

Ch. GRAVIER
Assistant au Muséum

H. LECOMTE
Professeur au Muséum

3 volumes in-16, avec nombreuses figures dans le texte, cartonnés toile.

1re année. 1 volume, avec 398 figures dans le texte . . . 2 fr. 50
2e année. 1 volume, avec 371 figures . . . . 3 fr. »
3e année. 1 volume avec 668 figures . . . . 5 fr. 50

LECTURES MÉTHODIQUES ALLEMANDES

PAR **MM. CLARAC et WINTZWEILLER**
Agrégés de l'Université.

1 volume in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

Vient de paraître.

TEXTES FRANÇAIS

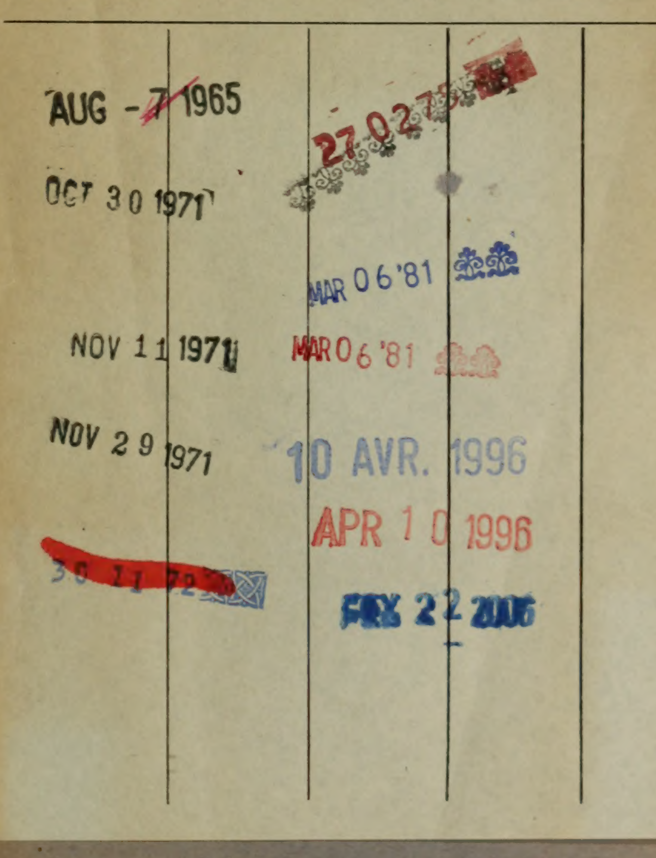
Lectures et Explications

A L'USAGE DES Ire, 2e ET 3e ANNÉES

Avec Introduction, Notes et Commentaires

Par Ch. WEVER
Ancien professeur d'École primaire supérieure, Professeur au Collège de Melun.

1 vol. in-16 de 460 pages, cartonné toile . . . . 3 fr.


AUG - 7 1965
OCT 30 1971
NOV 11 1971
NOV 29 1971
27 02 75
MAR 06 '81
MAR 06 '81
10 AVR. 1996
APR 10 1996

(Voir la division de ce cours, page 19)

(Voir la division de ces cartes, page 19)

